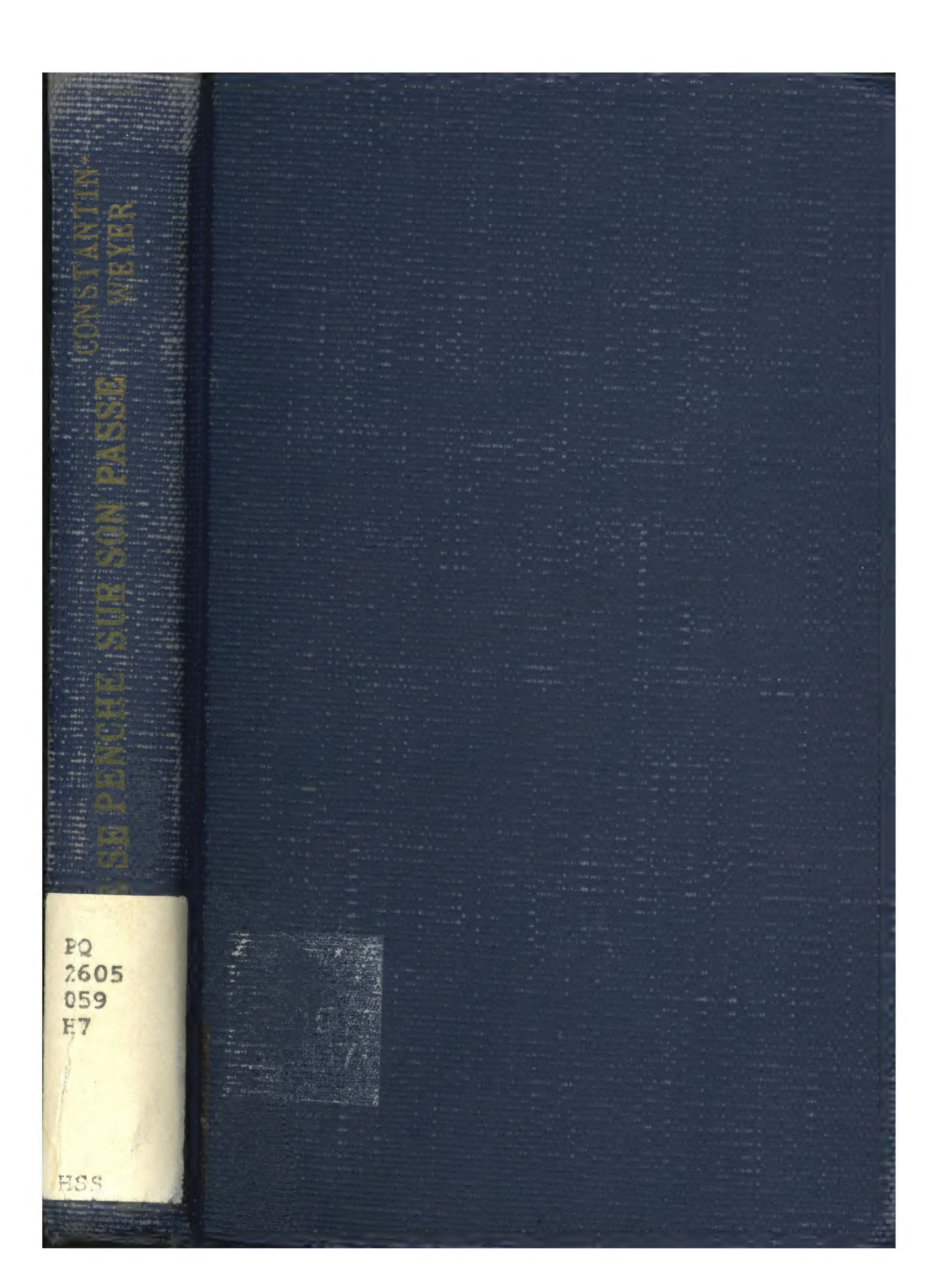


CONSTANTIN-WEYER
SE PENCHE SUR SON PASSE
PQ
2605
059
E7
HSS

M. CONSTANTIN-WEYER

UN HOMME SE PENCHE SUR SON PASSÉ

DEUX CENT TRENTE-CINQUIÈME ÉDITION



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE
PARIS
MCMXXVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

1 *EXEMPLAIRE SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON, NUMÉROTÉ A, NON MIS DANS LE COMMERCE ;*

3 *EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON, NUMÉROTÉS JAPON 1 A JAPON 3 ;*

12 *EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR DES PAPETERIES LAFUMA, NUMÉROTÉS DE MADAGASCAR 1 A MADAGASCAR 12 ; NON MIS DANS LE COMMERCE ;*

10 *EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE B A K, NON MIS DANS LE COMMERCE ;*

20 *EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ;*

10 *EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE L A U, NON MIS DANS LE COMMERCE ;*

80 *EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS DE 21 A 100.*

A ÉMILE ZAVIE

La mode veut qu'on analyse ses « inquiétudes ». Le héros de cette histoire n'est pas inquiet. Il lui faut, dans sa vie mouvementée, de bien fortes secousses pour que son équilibre soit compromis. Ce livre est donc aussi parfaitement étranger au goût du jour qu'un costume de cow-boy à l'Avenue de l'Opéra.

Mais vous avez aimé ces pages... Recevez-en donc l'hommage, en témoignage de ma vieille amitié.

M. C.-W.

I

... « Vois se pencher les défuntes années

..

.. Surgir du fond des eaux le regret souriant ».

(BAUDELAIRE)

Un homme se penche sur son passé !... Si court qu'il fut en réalité, je croyais le mien, alors, immense. Il se déroulait sur deux continents. Si je faisais tourner la bobine à l'envers, il me promenait, à cheval, à travers la prairie canadienne, en raquette, sur les étendues neigeuses du Nord, en mer, sur l'Atlantique, en voiture, à bicyclette, ou à pied, sur les routes lorraines, ombragées de peupliers... Cela me ramenait à la maison de mon enfance, chaude ou fraîche, selon qu'il le fallait... Mais je ne regrettais rien ! rien ! rien !

Mon passé était si varié qu'il ne pouvait me servir à représenter l'avenir. Tout au plus, à comprendre le présent. Ce que j'avais, j'en jouissais. Parfois, fermant les yeux, j'imaginais un voyage en France, où je reverrais des tas de gens, des tas de choses que j'avais aimés. Et puis, le moment venu, c'était quelque chose de nouveau dont j'avais faim. Ce quelque chose de nouveau, cette même vie, pourtant, d'année en année : vendre des chevaux, l'été, dans la prairie ; acheter

des fourrures, l'hiver, dans les déserts silencieux du Nord, ce même renouvellement périodique me le donnait. C'était le même cadre, mais les aventures se succédaient, toujours imprévues.

En ce temps, nous avions, Napoléon Brazeau (qui était mon « *engagé* ») et moi, de bons chevaux de selle, l'immensité, et des coups de vent, qui nous courbaient sur le cou de nos montures, mais qui nous faisaient rire... Cela, c'était le présent... Nous avions aussi l'avenir... Je ne sais comment Napoléon imaginait le sien... Pas très différent, sans doute, de ce présent. A moi, il m'apparaissait si compliqué, que je trouvais, vraiment, qu'il valait mieux n'y pas penser, autrement que comme à une fortune de rechange. Et c'était peut-être une grande sagesse, qui me conseillait de vivre sur le passé et le présent.

Le présent, c'était, pour l'un et pour l'autre, l'ivresse d'être à cheval. Je vous l'ai dit, nous avions de bons chevaux, et aussi de ces coups de vent qui passent sur la prairie, qui font voler les poussières de la terre, et qui vous courbent, impuissants, mais rieurs, sur l'encolure de votre monture. Et qui sait où le vent emporte, derrière vous, les traces fugitives marquées par un petit poney à demi-sauvage ?

...A demi-sauvage ! Napoléon l'était autant que son cheval pie, et je ne l'étais guère moins. La glace du bar de Bute (dans le Montana), étoilée par les coups de revolver des cow-boys ivres, m'avait, récemment encore, montré mon image. Musclé, mais maigre, blond, mais le cuir de la figure, des bras et des mains si tanné par le froid, le vent, la neige, la chaleur, le soleil et la sécheresse, qu'il prenait des reflets de

vieux chaudron, vêtu que j'étais, comme tous les cow-boys, d'un large chapeau gris, d'une chemise de satinette noire, — n'oubliez pas, au cou, le foulard rouge ! — et de ces salopettes de cuir à grandes franges que le cinéma a, depuis, immortalisées, je n'étais pas très différent de Napoléon. Mais je n'avais pas, comme lui, les cheveux plats et noirs, les pommettes écartées, et les yeux obliques, qui criaient, chez lui, la goutte de sang indien.

*

...Mais, laissez-moi, aujourd'hui que je me penche sur mon passé, prendre un point de départ... Une saute de vent avait déchiré le coton d'un nuage, et l'on voyait, à travers la déchirure, la soie claire d'un ciel bleu se gonfler jusqu'au zénith... C'était le printemps.

Printaniers, aussi, les hennissements du petit étalon pie que montait Napoléon. Il relevait la tête vers l'horizon, couchait ses oreilles jusque sur la têtière ornée de dollars d'argent, retroussait les lèvres, montrait ses dents et appelait les juments. Mais les juments étaient loin... Loin vers le nord. La veille au soir, un peu avant d'atteindre la frontière canadienne, Napoléon avait arrêté son cheval, consulté le vent d'un index mouillé, puis, rieur : — « Boy ! j'te passe toute la bande de ch'ouaux pour trente piastres... — Mais il y a dix fois autant de douane à payer, et les autorités canadiennes... — Le diable emporte les autorités canayennes. Te prends t'y l'marché ? » Et j'avais accepté, contrebandier imprévu,

non sans quelque remords, mais si curieux de savoir quel nouveau tour Napoléon, ce bandit de Nap ! allait jouer au gouvernement canadien. Et laissant filer les rênes, je permis à mon cheval de brouter la maigre et savoureuse herbe à bisons.

Lui, crachant le jus noirâtre de sa chique, lissait la paume de son gant, et assurait son crispin. Puis, lentement, détachait son lazzo, et l'ajustait. Et de s'approcher obliquement d'une vieille jument impérieuse qui régnait sur la bande. Je vis tournoyer le cable, et la jument, droite sur ses pattes de derrière, demi-étranglée, tirait avec rage. Je vins à la rescousse... Habitué au jeu, sa tête malicieuse penchée pour surveiller les défenses de la captive, le dos arqué, malgré le poids de son cavalier, l'étalon tirait obliquement, tandis que Napoléon se hâtait de faire au lazzo une double clé sur le pommeau d'acier de sa selle. Vaincue, les flancs haletants moirés de sueur, la jument retomba sur ses pattes. Les oreilles couchées, elle guettait sa chance pour me mordre, ou pour me décocher un traître coup de pied. Mais je parvins à lui prendre une patte de devant, et à la lever.

Déjà, Napoléon, ses éperons à grosses molettes d'argent tintant à chacun de ses petits pas dansants, avait éventré le paquetage du cheval de bât, en avait tiré deux ou trois boîtes de conserves vides, gardées dans un but mal défini, pour les mille imprévus de la prairie. Il les assembla à l'aide de bouts de ficelle, et les noua solidement à la queue de la jument. « Tu peux lâcher le pied », me dit-il. Et il dégagea la bête de l'étreinte du nœud coulant.

— Et, maintenant, boy ! garde bien ton ch'oual

et le ch'oual de pack (de somme)... Et, Sâpré Moses ! ar'garde ben ! J'vas les faire passer que l'déable !

En selle, d'un bond, il talonna l'étalon pie. Du lasso, il fouailla la croupe de la jument hébétée. Elle décocha une ruade vers l'étalon, qui, sous l'action brutale du mors à molette, se cabra, volta sur ses pattes de derrière, évita le coup. La jument partit follement ! Derrière elle, Napoléon galopa. Aussitôt, il ressuscita pour moi les temps héroïques, disparus depuis Buffalo Bill. Les *tapaderos* de cuir, qui garnissaient ses étriers de bois, claquèrent. A coups de pistolet, il fusilla le ciel.

Ruant, se cabrant, hennissant, la jument, les jarrets fouaillés par les boîtes de conserves, se rua vers le reste de la bande, qui, déjà paresseuse et arrêtée, broutait à petite distance. Elle apporta la contagion de sa panique.

Les oreilles se couchèrent, les croupes se levèrent. La queue droite sur le dos, les poulains passagèrent aux flancs des mères... Napoléon changeait de chargeur.

Galopant bas, tête entre les jambes et cou allongé, pour éviter les trous de blaireaux, l'étalon chargea la bande des chevaux. De nouveau le pistolet de Napoléon claqua. Resserrés l'un à l'autre, à plein galop, dans une immense ondulation des croupes et des têtes, les chevaux suivirent vers le nord la fuite éperdue de la jument. Un pli de terrain les engouffra... Vers l'ouest, le soleil incendiait les limites lointaines de la prairie... Napoléon, à mon côté, descendait de son cheval, riant des yeux, riant de la bouche, riant des épaules, riant de ses jambes toujours dansantes.

— Quand il fera nuit, boy ! et ça ne va pas moisir à c't'heure ! tes ch'ouaux vont traverser les lignes du Canada, toujours du même train. Y-z-ont une épouvarte de quarante-cinq milles dans les jambes, et y a pas un damné agent du gouvernement canayen pour les arrêter dans la nuit. Y-z-ont l'vent dret dans le nez, — du nord qu'y vient ! — et y veulent pas s'écarter de la ligne droite. Pas de soin ! On les r'trouvra demain sur le coup de midi du côté de la coulée des Sioux, là-v'où qu'y z'ont ben d'l'herbe, et autant d'ieau qu'y leur z'y faut ! Campons !

*

Imaginez nous maintenant, la nuit tombée sur toute cette immensité, campant autour d'un maigre feu. Vous pourriez courir loin pour trouver du bois. Mais voici des mille et des dix mille ans, jusqu'à ce qu'en 1885 les blancs les aient stupidement massacrés, que les bisons ont pacagé les roulantes ondulations de cette immense prairie. C'est miracle comme de vieilles bouses sèches, respectables comme des témoins d'un âge disparu, brûlent, quasiment sans mauvaise odeur. Il y a de quoi faire frire le jambon, et bouillir l'eau du thé. Nos chevaux sont trois ombres qui sautillent maladroitement, au clair de lune, les pattes de devant entravées. A demi-roulés dans nos couvertures, les pieds allongés, côte à côte à se rôtir au feu, la tête sur la selle, nous tirons sur nos pipes. Napoléon, qui ne sait pas se taire, raconte des histoires de cow-boy, trop belles pour être vraies, mais qui pourraient être signées Mayne-Reid !

La prairie est sans arbres, mais elle n'est pas sans oiseaux de nuit. Il y a des chouettes qui hululent... Et puis, tout autour de l'horizon, les petits loups de prairie glapissent, cruels, ironiques et bavards... Nous sommes deux contrebandiers ! deux contrebandiers sans remords.

*

De courtes heures de repos... Mais qui songerait à dormir ? Telle est la nuit ardente de la prairie ! telle la surabondance des forces physiques de l'homme sain qui la chevauche ! A peine une somnolence. Il suffit que Napoléon me touchât du coude. Déjà j'étais debout. Palefrenier de moi-même, je roulais la couverture, je sellais mon cheval, je le désentravais dans la nuit. Mâchonnant sa chique, le métis m'assura que nous avions encore quelques heures avant le jour. Un galop léger nous mènerait de l'autre côté de la frontière, au ranch de David Laprugne, le Canadien français. Nous le connaissions l'un et l'autre. Sans doute, lorsque nous arriverions, cet extraordinaire solitaire serait encore à vider sa bouteille quotidienne de gin. J'imaginais déjà, en pensée, ce désordre qui sentait le cuir, le pétrole et l'alcool. Botte à botte avec Napoléon, je fus, dans la nuit, une ombre cavalière rêveuse, et à demi-endormie. Cette étape nocturne était un repos à cheval.

...Je repris mon entière conscience, parce que mon cheval ralentissait. Il imitait l'étalon pie, que Napoléon mettait au pas. Choqué par le pommeau, puis par le troussequin de la lourde selle mexicaine, je redevins

un homme éveillé... La nuit ne pâlissait pas encore. Nous chevauchions sur la crête molle d'une ondulation, et, plus bas que nous, une lumière trouait l'ombre de son prisme rouge... C'était le ranch de David.

*

Les chevaux attachés à des piquets, nous heurtâmes l'huis. « *Come in !...* » rauqua une voix. Nous poussâmes la porte. Enfoncé dans une chaise à bascule, à demi somnolent devant sa bouteille, David semblait indifférent. Il releva sa figure maigre, barrée de noires moustaches pendantes. Puis, élevant la lampe, il la dirigea vers nous. Aussitôt il nous reconnut. Et il devint prolixe.

— Le diable m'emporte ! C'est Frenchy et Nap ! Ah ! mon sapré p'tit gars ! Je m'disais ben ! On vous avait pas encore vus de la saison ! Tu n't'es pas laissé périr dans c'grand Nord de chien ! Te ramènes-t'y d'beaux chouaux ?

— Y nous ont échappé hier à soièr ! coupa Napoléon.

— Avec c'te beau vent du nord ? Faut dire ça à la douane canayenne, pas à moié, mon sapré métifl ! *(Il cligna de l'œil)* Mais ! la bouche cousue ! Moié j'vends pas mes amis... Vous allez-t'y vous assoiére ? Je m'demande c'que vous faites là, plantés sur vos pattes d'arrière !... Vous attendez sans doute de prendre racine ! Beau dommage ! J'vas vous arroser. *(Il éleva en l'air la bouteille carrée, examina la lampe à travers, hocha la tête.)*... Aux deux tiers vide ! Saprée affaire ! l'est quasiment trois heures à matin !...

Batèche ! j'en vas quérir une autre... Toié, Nap ! te sais où te trouveras l'avoiéne. Un gallon chaque, ça fera point de mal à vos ch'ouaux. T'as t'y toujours ton étalon *caille* (pie) ?... J'te l'achéterais ben ! mais j'quitte la bussiness !

— Tu quittes la business ? fis-je étonné.

David m'avait toujours paru le type même de l'éleveur endurci ! Les éperons de Napoléon sonnèrent sur le plancher gondolé du mauvais parquet. Il sortit. A coups de talon, David éventrait une caisse, sans répondre à ma question. Il en tira, empaillée, une bouteille semblable à celle entamée, qui luisait sur la table. Il rinça soigneusement deux verres. Puis, d'un coup de plat de la main sur le cul de la bouteille, il envoya le bouchon vers les hauteurs. Il sourit. Déjà Napoléon rentrait.

— Ah oui, M'sieu ! maudite affaire, s'exclama David.

Il nous invita à trinquer. Sa voix se fit larmoyante, pour répondre, enfin, à la question posée depuis déjà cinq minutes... Moi je l'avais oubliée.

— Pourquoi j'quitte la bussiness ? Ah ! mon homme ! D'puis combien de temps es-tu donc parti ? — Voilà cinq semaines que je rôde dans le Montana et dans le Wyoming pour acheter des chevaux ! — 'coute donc ! te les a pas encore vendus. Mais ça, faut te dépêcher. L'ouest est grand ! Nous autres, icite, nous avons vendu en masse. On quitte, on quitte tous. — Pourquoi ? — Rapport à ces colons de chien ! Avec leur saprée immigration, maintenant qu'a l'Est toutes les terres sont prises par la culture, les fermiers s'amènent icite. Il en vient de tous les bords. Des

Yankees avec leurs engins à vapeur, des Bretons, quequ'chose de dépareillé ! avec leurs habits de velours brodé et leurs chapeaux plats à rubans, des Mennonites ; encore une espèce de Russes qu'on appelle les Doukhobors ; des Canayens comme moié ; des Français comme toié, mais plus bêtes ; des Anglais des Vieux-Pays, en culottes courtes ; y-z'ont l'air fins, tiens ! ceux-là ! Du monde, que j'te dis, de tous les coins de la terre. Çà a-t'il du bon sens ? Quand on a arpenté, y a quelque dix ans, le diable m'emporte si nous autres, les vieux d'icite, nous avons cru ça sérieux. Faut être fin pour vouloir faire pousser du blé sur cette belle prairie, qu'est faite pour faire courir les ch'vaux et les bœufs. L'diable les emporte ! d'icite six mois y aura pas six mille de course dans la prairie sans que ta plus belle jument se déchire le poitrail dans une clôture de broche barbelée, ou qu'on te mette en fourrière ton meilleur taureau, sous prétexte qu'il est rentré dans une terre fermée. *(Puis, brusquement, avec désespoir)* C'est foutu l'beau temps!... On a tout vendu, nous autres. J'ai encore deux caisses de bouteilles à boiére... Après cela, j'brûle la vieille maison, et j'mouve à la ville. J'vas me marier et prendre un hôtel.

— Tu boiras ton fond, dis-je.

— J'm'en sâpre bien ! j'aime mieux le boière, et boière ma vie et crever ! Boy ! Ça fait gros le cœur, quand même, quand t'as vécu quinze ans dans la prairie à élever des chevaux, à les monter, à toffer c'te belle vie large au grand air, à pas être badré par les voisins, à respirer d'la liberté toût ton saoul, et puis d'voière qu'avec leurs saprés lois *(il tourna son*

pouce par-dessus son épaule, vers l'est, pour indiquer le lointain Ottawa), on permet à tous ces gens-là de v'nir nous arracher notre gagne-pain... Tu ne me vois pas fermier, moié ? Non ?

Il but mélancoliquement, et nous l'imitâmes. Napoléon laissa tomber sa tête, soudain lasse, sur sa large poitrine. Moi, je me sentais subitement vieilli... Ainsi. la chevauchée de l'heure dernière prenait brusquement figure de passé. Or David, que je n'avais jamais imaginé que rieur ou furieux, pleurait. De grosses larmes coulaient sur le sillon de ses joues hâlées, se perdaient dans l'épaisse moustache, en ressortaient aux pointes. Nous laissâmes éteindre nos pipes. Et tous trois, nous pleurâmes ensemble la Prairie, la Grande Prairie ! La vraie Prairie ! La Prairie de l'Histoire et de la Légende ! La Prairie épique ! La Prairie de notre jeunesse qui venait de mourir.

*

L'aube nous vit en selle, Napoléon et moi, galopant silencieusement vers la Coulée des Sioux.

C'était réellement une très étroite bande de terrain que nous avions à traverser. Mais, déjà à cette heure matinale, nous vîmes fumer une locomobile. De grandes raies funèbres de charrue coupaient le sol, enfouissaient sans pitié l'herbe à bisons, que les troupeaux sauvages, jadis, que nos chevaux et nos bœufs à demi sauvages, depuis, avaient si longtemps paturée... Je songeai à la petite cabane de tourbe et de perches, que nous baptisions pompeusement « la Maison de David » et où nous avions si souvent vidé

les bouteilles de gin en compagnie du joyeux éleveur. Dans quelques jours, David y mettrait le feu. Elle flamberait, et lui, silencieux, avec ces mêmes grosses larmes que nous lui avions vues dans les yeux, regarderait brûler des années de sa vie.

— Moi, dit Napoléon, répondant à mon soliloque muet, je m'en irai vers l'Oklahoma. On peut encore y vivre, et je n'ai jamais été condamné aux « États ».

Il est vrai qu'il l'avait été au Canada, pour une affaire de chevaux, assez douteuse, d'abord, et, ensuite, pour avoir rossé convenablement un sergent de la police montée qui avait voulu l'arrêter... Mais, depuis, quelques tempêtes de neige avaient effacé le souvenir de ces mauvais jours, et tout le monde — je veux dire le seul monde qui comptât à nos yeux : celui de la Prairie — avait, pour Napoléon, la considération qui s'attache à un cavalier accompli, habile dans l'art de prendre un cheval au lazzo, de le monter et de le dresser. Et que diable avait-on besoin de demander de plus à un homme de la Prairie ?

Vers midi, au moment où nous tirions la langue, nous aperçûmes, dans un bas-fond, nos chevaux qui paissaient tranquillement. Nous pouvions les voir de loin, et les compter assez bien. Ils se formaient par petits groupes, au gré de sympathies mystérieuses, et mêlaient agréablement leurs robes. Il y avait naturellement beaucoup plus de bais que d'autres. Mais il y avait aussi des alezans brûlés, des aubères, des rouans, des pies, des isabelles, des gris pommelés, des noirs, des poils de souris...

O charme empoisonné d'une mélancolie !

Il y avait la jument aux boîtes sonores qu'il fallait

reprendre pour la délivrer, et Napoléon me rendait l'éblouissant spectacle, naguère quotidien, et que demain, je ne verrais plus, plus jamais ! Le large chapeau pointu bien enfoncé sur la tête, le rouge foulard échancrant le dos de satinette noire, l'envolée des franges qui, de la hanche au talon, bordaient les « chapparreros », l'éclat de la ceinture de cartouches. des éperons d'argent, la beauté sauvage de la selle mexicaine, le galop nerveux du cheval pie... Images désormais fugitives, si je ne les retenais pas avec une volonté de tout mon regard... Ce savant crochet d'un groupe à l'autre de chevaux mal rassurés, puis la jument coupée, isolée du reste, filant, effrayée du tintement des boîtes de fer blanc... Maintes têtes de chevaux regardèrent... Bon ! l'affaire ne les concernait pas... Ils se remirent à brouter..

Incliné sur sa selle au gré des courbes, le métis déjoua les ruses de la jument. A peine tenait-il les rênes de l'étalon pie, aussi habitué au jeu que son cavalier. Il dégagea le lazzo, l'ajusta, l'avant-bras droit détaché du corps, puis s'auréola du balancement de la corde. Apeurée, la jument tenta un suprême crochet, mais ne put éviter le nœud coulant. Aussitôt : cabrée !... Par jeu, Napoléon laissa glisser le lazzo, qu'emportaient les bonds de la bête. Filant comme une flèche, d'une souple acrobatie, il se pencha de sa selle jusqu'à terre, et. de son bras gauche, ramassa la corde... Cette beauté, je ne la verrais plus !

☆

...Rageurs, nous parcourûmes la Prairie, deshonorée par la charrue. Des Yankees, maigres et tannés, cra-

chant le jus de leur chique, manifestèrent par des blasphèmes leur mauvaise humeur d'être arrachés au travail de graissage de leurs puissantes machines à vapeur. « Allez au cirque et soyez damnés ! » nous crièrent-ils. « Et que le diable emporte vos chevaux ! A nous les tracteurs ! A nous les camions ! Et s'il nous faut des chevaux, nous voulons de puissantes bêtes percheronnes ou clydes ! Vos damnés petits *broncos* de la prairie, qui n'ont pas de croupe, appartiennent à un âge mort. Laissez-nous huiler nos machines ! »

Le discours plut médiocrement au métis qui, batailleur, mit pied à terre, dans le but de boxer avec mes interlocuteurs. Mais le Yankee mécanicien actionna le sifflet de la locomobile, et nos chevaux commencèrent à prendre peur. Il fallut que Napoléon remontât prestement en selle, et nous donnâmes la chasse à nos bêtes égaillées. Narquois, les défricheurs aux bleus souillés d'huile poussèrent des hurrahs. Ainsi leur joie saluait-elle leur victoire mécanicienne plus que nos acrobaties équestres. Le ralliement de nos bêtes énervées nous emmena loin d'eux, sans que Napoléon cessât de gesticuler, en hurlant des injures polyglottes, en français, en anglais, en sioux

...Statues équestres, nous étonnâmes des Bretons. Fraîchement débarqués, ils avaient amené avec eux les costumes pittoresques du Morbihan. Sales et bavardes, des femmes aux paniers de velours noir, aux coiffes de dentelles, poussèrent les « Jésus ma Doué ! » de la Bretagne. Maintenant par les cornes les bœufs attelés à la charrue, les hommes échangèrent leurs impressions dans la langue armoricaine. Elle dissona étrangement. Au surplus, c'étaient des gens

peu habitués aux chevaux. Les nôtres, particulièrement, leur faisaient peur. Avec une prudente lenteur, un vieux à mèches grises nous confia qu'il préférait s'en fier aux bœufs. Ainsi faisaient ses pères ; ainsi entendait-il faire ; ainsi espérait-il que feraient ses enfants. Puis, hospitalier, il nous offrit le pain et le sel, que nous refusâmes. La saleté des marmots, l'odeur rance qui fumait hors des masures de tourbe et de chaume nous invitèrent à la discrétion.

...De nouvelles étapes nous menèrent chez les Doukhobors, fraîchement arrivés des États-Unis. J'expliquai à Napoléon l'inquiétude de ces hommes qui cherchent Dieu à travers le monde, et qui, ayant épuisé la Russie, découragés par les États-Unis, quêtaient alors au Canada un hypothétique paradis terrestre. Sans espoir de vente, poussés par la curiosité, nous allâmes les voir. Sous l'œil sévère des patriarches à grande barbe blanche, des jeunes hommes, le fouet à la main, faisaient travailler les femmes, attelées aux instruments agricoles. Leur religion interdisait à ces fanatiques russes de fatiguer les bêtes, mais leur mysticisme ne les détournait ni de la brutalité, ni de l'injure obscène à l'égard de leurs femmes, de leurs mères, de leurs filles, de leurs sœurs. Ils nous dégoûtèrent, au point que je regrettai, avec Napoléon, que la vie d'un homme soit toujours sacrée au Canada. Certes, les Sioux détruits par la race anglo-saxonne avaient en eux d'autres ressources civilisatrices.

...Nous brûlâmes rapidement les établissements des Mennonites. Même pour l'esprit si sain du cow-boy, le spectacle de cette profanation contrastait trop avec ce qu'avait été la Prairie, pour que nous n'en

souffrions pas. Napoléon, surtout, m'inquiétait. Il avait une façon de caresser la crosse de son pistolet qui me faisait craindre un drame, d'autant plus que lui, si bavard ! ne parlait plus. S'il ouvrait la bouche, c'était pour grincer des dents et ricaner comme un damné... La Prairie devenait un enfer... Je regrettai le temps des scalps, que du reste je n'avais jamais connu...

*

De plus en plus s'imposait à moi l'inquiétante sensation de l'Avenir. Mort le Passé bienheureux ! Il tenait tout entier, désormais, dans un petit tas de cendres, pas plus grand que celui que ferait, par exemple, la maison de David... J'imaginais celui-ci devant la demeure en flammes, apportant constamment à l'incinération un nouveau témoin de sa vie glorieuse. Il y jetterait les caisses vides de gin, sa haute selle mexicaine, riche de vieilles odeurs chevalines, ses brides, ses lazzos. Tout cela en vain ! Car il lui resterait, je m'en assurais, assez de bon sens pour ne pas s'y jeter lui-même, et, tant qu'un homme ne s'est pas détruit, il ne détruit pas le Souvenir. Mort le Passé ! Morte la Prairie ! Mais le deuil survit !

Napoléon me pressait de prendre une décision. Il y avait là des chevaux qu'il fallait se hâter de transformer en milliers de dollars. Ce n'était pas pour rien que nous avions franchi à cheval, depuis six semaines, des centaines de milles, dédaigneux de la fatigue, dédaigneux de la faim, dédaigneux de la soif, dédaigneux du vent, de la foudre et de l'orage. Tantôt

droits, tantôt courbés sur nos selles, hier joyeux, aujourd'hui mélancoliques. Il fallait vendre, vendre, vendre. Et Napoléon, avec les dollars que je lui paierais, comptait gagner immédiatement le Territoire d'Oklahoma, dans l'espoir d'y retrouver les traces des vieux cow-boys.

*

Nous nous arrêtâmes à Moose-Jaw. Un homme de Winnipeg, le chapeau melon sur l'oreille, le cigare au coin de la lèvre rase, ses salopettes de toile bleue rayée de blanc tombant sur des escarpins vernis très frais, m'offrit un prix acceptable pour une partie de mes chevaux. La banque honora le chèque qu'il écrivit sur l'acajou du bar, d'un geste majestueux de son stylo. Le whisky et le soda fusèrent en bulles d'or dans les verres de quatre onces.

Sans quitter le cigare que mâchonnait sa denture d'or, Jerry K. Walker me renseigna aimablement. Au nord-ouest de la province Saskatchewan, passé le lac de La Plume, je trouverais une immigration de bon aloi. Des fermiers de l'Ontario, d'origine anglaise, écossaise, irlandaise, y ouvraient un nouveau district. C'étaient des terres légères, pour lesquelles nos chevaux, assez modestes de poids, avaient des chances de convenir. Prolixe, le citoyen de Winnipeg me fournissait d'arguments. Allumant un quinzième cigare et réclamant un quatrième whisky, il exposait que des chevaux comme ceux que j'avais à vendre coûtaient moins cher d'entretien que les gros clydes de l'Ontario. Leurs paturons nets étaient moins sujets

aux crevasses, qui sont la plaie des terrains de l'Ouest, que les membres velus de ces gros chevaux. Enfin il convenait d'exposer à ces gens de l'Est que les vétérinaires étaient rares, et qu'il était avantageux de se monter en chevaux du pays, endurcis à toutes les intempéries. A chaque argument nouveau, il prenait soif, et son teint se colorait de façon inquiétante. J'eus un soulagement lorsqu'il eut terminé, sans apoplexie, son cours d'hippologie commerciale.

*

Nous passâmes de mauvaises journées, Napoléon et moi, à guider nos bêtes entre des clôtures en fils de fer barbelés, et de plus mauvaises encore, lorsque nous cheminions entre des terres dont les propriétaires avaient méprisé d'enclore leurs cultures. Nous savions que nous traversions les meilleures terres à blé du Canada, et un blé robuste crevait une terre grasse et violette. Des dégâts causés par nos chevaux nous eussent coûté cher Coquets au milieu des grandes étendues cultivées, des bungalows et des cottages en bois, peints de couleurs gaies, entourés de jardins bien entretenus. La curiosité sympathique de maints fermiers nous valut des hospitalités larges, riches en bacon, en œufs, en légumes sains, en pudding, en laitages et en pâtisseries. Aimables, leurs bras nus propres, les fermières nous accueillirent dans la maison en nous offrant une abondance d'eau et de savon dans de larges cuvettes fleuries. Cela dissipa un peu chez nous le souvenir des Bretons, des Doukhobors et des Mennonites.

*

Or, de nouveau, nous quittâmes les cultures. Notre chevauchée nous mena à travers un pays assez sauvage, bas et plat, fréquemment boisé. Les prairies elles-mêmes étaient encombrées d'osiers et de saules nains. Chacune d'elles cernait un étang, miroir de tous les nuages, rompu par le sillage des canards en promenade. Nos chevaux effarouchaient moins de lièvres que naguère dans la Grande Prairie nue du sud, mais davantage de grouses. Du gibier tendre, suspendu à une ficelle, rôtit, le soir, sur des lits de braises. Les moustiques furent innombrables et inlassables. Des fumées d'écorces vertes filèrent obliquement, en rasant le sol, invitèrent nos chevaux à se serrer les uns contre les autres sous leur protection. Notre troupe, d'ailleurs, commençait à s'accoutumer à cette vie errante. Une discipline se créait chez elle, qui nous obligeait moins souvent à bondir en selle pour ramener rapidement un réfractaire. Dans la journée, nous avancions d'ailleurs lentement, afin de laisser les chevaux se refaire en broutant les vesces succulentes, le foin rouge et le foin bleu, qui ressemblent peu à la courte herbe à bisons de là-bas

Nous notâmes l'orchestration différente des nuits Tout d'abord, avant que le soleil fût tombé derrière le boqueteau d'arbres, à l'ouest, les chouettes lançaient de branche en branche la nouvelle de l'agonie du jour. Puis, un premier loup hurlait. Tout de suite, nos juments hennissaient le rappel des poulains. Car le loup est le roi des nuits canadiennes, et il faut le sabot

bien appliqué d'une jument en colère pour le forcer à respecter la vie d'un poulain. Au deuxième hurlement du loup, la bande était déjà formée, protectrice des poulains. Toutefois, elle continuait à paître tranquillement, sans hâte, froissant les arbustes et piétinant doucement les herbes. C'était alors la chanson de l'engoulevent : « *Bois pourri ! Bois pourri !* »... La note grave des hiboux et des grands ducs. Jusqu'à la lisière du bois, on entendait le vol mou de nocturnes géants, et leurs ombres passaient furtives, entre nous et la lune... Le cri d'un lièvre étranglé... Des froissements mystérieux dans la forêt... Des soupirs plus mystérieux encore, dont on ne savait s'ils étaient de volupté ou de douleur. L'Amour et la Mort circonscrivaient autour de nous l'entrelacement de leurs cercles magiques. A tour de rôle nous écoutions cette musique charmeuse et cruelle, veillant le troupeau confiant, et le camarade endormi. Et le jour, après un déjeuner rapide, nous ramenait à nos selles, pour notre chevauchée inlassable à travers cette nature bleue et verte, brodée de toute la richesse des pourpres églantines et des lys ponceau..

*

Les jours s'allongèrent encore... Ils craquaient cependant à force d'être étirés, mais l'aube les raccommodait vite... Nous foulâmes des buttes de sable, au sommet desquelles quelques cactus nains et de tristes cyprès rampants défiaient stoïquement la sécheresse. Les sabots des chevaux nous jetaient aux yeux une poussière dure et cruelle. Cette même poussière.

agglomérée par la transpiration, nous collait au corps une cuirasse de crasse. Le soir, les maringouins troublèrent nos soins de propreté.

Or, passées les buttes, nous aperçûmes la première fumée par-dessus un petit rideau de tremble. C'était, je me le rappelle, un soir précieux comme une opale. L'étalon de Napoléon hennit, parce qu'il sentait là-bas l'odeur des juments inconnues. Celles-ci lui répondirent. Aussitôt, des chiens aboyèrent.

Nous dévalâmes jusque sur de la terre fraîchement labourée, sur laquelle nos chevaux butèrent. Crème et rouge, une habitation surgit. Les troncs, fraîchement écorcés, des écuries, des étables et des granges, blanchissaient autour d'elle. Curieuses, des figures parurent à la porte. On les vit gesticuler.

Sur ce mauvais terrain, j'entrepris un temps de galop. Je contournai poliment des carrés de céréales, qui bleuissaient à contre-jour. J'arrêtai mon cheval pour l'ébahissement d'un géant barbu, de deux jeunes gens blonds et d'un rouquin au regard bleu et effronté, pour la joie de deux jeunes filles en tabliers coquets, qui tenaient à la main les seaux écumeux de la traite. Leurs exclamations amenèrent sur la porte une dame maigre et prolixe, dont l'inlassable curiosité questionnait époux, fils, domestique et filles, sans en obtenir de réponse

— C'est un cirque ? s'exclama interrogativement une des jeunes filles. A trois cents milles de distance, elle retrouvait le terme même des Yankees, mécaniciens agricoles.

Cette parole me donna immédiatement le point. Plus au Sud, plus à l'Ouest, ma tenue, notre arrivée

hennissante n'eussent point déconcerté les populations. J'étais bien dans un de ces nouveaux districts fermiers, dont Jerry K. Walker (de Winnipeg) m'avait entretenu à Moose-Jaw. Je saluai mentalement le souvenir de l'apoplectique maquignon.

*

Rapidement, je déclinai mon nom, ma profession. Avec une réserve grimaçante, le colosse barbu m'écoutait. Ma ceinture de cartouches, mes pistolets, ma carabine lui inspiraient une défiance visible. Il commença par me déclarer qu'il n'avait nullement besoin de chevaux, et, sur la demande que je lui fis de nous laisser passer la nuit ici, nos bêtes remisées dans l'un des enclos en perches qui garnissaient les environs des étables, il consulta de l'œil la dame, qui grimaça un refus. Cela n'était évidemment du goût ni des filles, ni du rouquin.

Tandis que les donzelles, parlant toutes deux en même temps, harcelaient leur père de : — Laissez-les entrer. — Ce sont des étrangers qui viennent de loin. — Ils n'ont pas l'air de mauvaises gens. — Il ne faut pas refuser l'hospitalité. — On ne peut pas les laisser dehors à cette heure !... le rouquin me questionnait sur le nombre de chevaux que j'avais, sur leur état. Puis s'adressant au colosse : — Eh bien ! Gouverneur ! pourquoi ne pas être les premiers du district à choisir ? Sûr, ces gentlemen trouveront l'hospitalité chez Mac Pherson, ou chez Jones, ou chez le Français. Et s'il y a un bon cheval dans le lot, il sera pour d'autres. Le maître passa la main sur sa barbe, la lissa, regarda

d'un air indécis sa femme, ses filles, ses fils. Ces deux derniers restèrent muets. Grommelant, la femme rentra. — Hum ! hum ! Archer ! la vieille dame va encore montrer ce soir un morceau de mauvais caractère. — N'y faites pas attention, gouverneur ! Du diable si je consentirais à ce que ma femme portât la culotte. — Bien ! après tout, vous avez peut-être raison. *(Puis à ses fils, en manière d'excuse, avec une brusque humilité)* Archer et les filles le veulent. » Muets, les deux jeunes gens inclinèrent la tête.

Archer offrit de me suivre. Je refusai. « Il ferait mieux », lui dis-je, « d'ouvrir la barrière de l'enclos et de se garder d'effrayer les chevaux. » Sans attendre la réponse du rouquin, je piquai des deux, poursuivi par les rugissements du colosse : — Attention à mon blé ! attention à mon blé !

Nous parvînmes sans trop de peine, Napoléon et moi, à garer nos chevaux. Puis, ayant suspendu nos selles et nos armes à des piquets de clôture, nous entrâmes à la maison, suivis d'Archer.

Les filles nous offrirent le savon et les cuvettes.

II

Je songe quelquefois que ce repas a déterminé ma vie Il est bien vrai que tout s'enchaînait pour me conduire ici. Le désespoir éprouvé depuis la nuit passée chez David à pleurer la mort de la Prairie par-dessus une bouteille de gin ; les avis de l'apoplectique Jerry K. Walker, au bar de Moose Jaw ; et, plus tard, il y aura ce voyage dans le Nord... Mais eussé-je été le dernier compagnon de Paul Durand, et le messager de son testament, si, ce soir-là, je n'eusse trouvé un inconscient et perfide plaisir à regarder Hannah O Molloy, blonde ?

— Oui, laissez-moi la revoir ainsi.. Blonde

(et, dans les cheveux, ce reflet d'or fauve que lui légua un ancêtre roux),

longue,

mince,

et cette peau éblouissante de ses bras et de son cou nu, vierge blancheur, qu'aucun baiser du soleil ne parvient à déflorer, rieuse, rieuse aussi, — avec ces dents éclatantes,

et ces mains longues, que ni la traite des vaches, ni le lavage des planchers, ni les travaux de l'aiguille n'avaient pu abîmer,

... mais aussi, surtout, cette splendeur d'être femme,

et de paraître telle, devant un homme de la Prairie, dont le sang brûlait.

Je me rappelle que, tout le temps que je mangeais, mes tempes battaient, et que je sentais une fièvre me brûler au visage. Cependant, il me fallait entendre Archer raconter la guerre des Boers « qu'il avait faite, disait-il, du bon côté, — je devais bien comprendre : contre l'Angleterre ».

Le rouquin me loua d'être le compatriote de Villebois-Mareuil. Il évoqua des défenses de kopjes. « Nous étions dans une tranchée profonde, disait-il, et nous nous tenions les côtes à force de rire lorsque les canons anglais tiraient sans nous faire de mal. Les obus nous dépassaient en ronronnant. J'aurais voulu que vous vissiez les panaches de fumée qu'ils faisaient en éclatant. Et quand les Anglais, nous croyant morts, se levaient pour nous charger, nous tirions dessus comme à la cible. » Il entreprit ensuite de dénigrer le corps de cavalerie volontaire canadien levé par Lord Strathcona — « Le diable les emporte ! disait-il. Ils ne valaient pas plus que les Anglais. Il y en eut deux qui, étant en patrouille, se rendirent à nos avant-postes, et on les amena à Dewet. J'étais là. Il les questionna, et, comme nous ne pouvions pas nourrir des bouches inutiles, il les renvoya à French. Ils se firent reprendre le lendemain, puis le surlendemain. Alors, le vieux Dewet dut desserrer son ceinturon pour rire plus à son aise, et il me dicta une lettre en anglais pour French, lui demandant d'avoir la complaisance d'établir un tour de service, de façon à ne pas l'exposer à revoir tous les jours les mêmes figures. C'est moi-même qui lui suggérai le post-scriptum : « Qu'ainsi,

quand la guerre serait finie, nous aurions pu faire connaissance avec tous les soldats de l'armée britannique. » Maints clignements d'yeux adressés aux donzelles les avertissaient, évidemment, que la raillerie s'adressait à tous les cow-boys en général, les cavaliers de Strathcona ayant été recrutés parmi eux. Je regardai Napoléon. Impassible, courtois et dédaigneux, le métis sembla ne pas comprendre. Sa fine figure indienne, aux yeux brillants, si mobiles, ne s'intéressa qu'aux compotes et aux pâtisseries que Mistress O'Molloy, devenue aimable, lui servait avec abondance. Trois gorgées de thé et la fumée des pipes emportèrent les railleries du rouquin.

O'Molloy, lissant sa barbe blonde, et gardant tristes ses yeux gris bleu de Celte, raconta des histoires de son jeune temps, alors qu'il travaillait à Boston. Il gardait le souvenir des bagarres entre Irlandais et Canadiens-Français, les soirs de paie, à la sortie des bars. Il évoqua des combats loyaux et déloyaux, mal éclairés par le fanal que tenait un spectateur. Dès que surgissait la police, l'un des gars postés pour faire le guet donnait un coup de sifflet strident. Alors, vainqueurs et vaincus détalaient, emportant leurs blessés et leurs ivrognes.

Hannah et sa sœur Magd entreprirent de nous faire parler de la Prairie. Je me sentais peu de désir d'être loquace. Pourtant je savais que le récit des prouesses équestres intéresserait les charmantes. Mais je préférai laisser la parole à Napoléon. Mélancolique, au souvenir de la Prairie morte, le métis évoqua les grandes *round-up* de printemps et d'automne, alors que les éleveurs groupaient leurs chevaux et leurs bœufs

errants pour les compter et castrer les jeunes mâles, et, encore, pour choisir les bêtes à vendre. Éleveurs et cow-boys rivalisaient d'adresse. C'était à qui présenterait le cheval le mieux dressé. Des concours s'ouvraient naturellement pour le lancement du lazzo. Napoléon se targua de pouvoir attraper un cheval au galop par le pied qu'il voulait.

Archer, ironique et impoli, douta de cette adresse. Les veines de la colère gonflèrent le cou de Napoléon. Une ride ondula sur son front. Inquiet, prévoyant un pugilat probable, je dus intervenir. Je promis que le lendemain nous donnerions quelques témoignages de l'art de la Prairie en dressant deux chevaux. Puis, avisant un violon pendu à un clou par un nœud de faveurs vertes — couleurs de l'Irlande — j'invitai le métis à révéler aux femmes son talent de virtuose.

Aussitôt, un des fils O'Molloy, Tim, sans se départir de son mutisme, décrocha l'instrument. Napoléon l'accorda. L'appuyant contre sa poitrine à la mode métisse, au lieu de le placer sous son menton, il en tira les grincements endiablés d'une *clogg-dance*. En ce milieu irlandais, l'air *Irish washer woman* mit une atmosphère nationale. Hannah et Archer se levèrent, se firent vis-à-vis. George, le cadet des deux fils, fit pareillement face à sa sœur Magd. Alors, la cadence des danses celtiques, sœurs des *jigs* écossaises, des bourrées auvergnates et morvandelles, des rondes bretonnes, martela le plancher. O'Molloy, Tim et moi accompagnâmes le rythme de nos battements de mains. Mistress O'Molloy cessa de tricoter dans son fauteuil à bascule ; bouche ouverte, elle admirait la souplesse de ses filles.

Nous achevâmes de la conquérir en refusant de la déranger pour aussi peu de chose qu'un lit. Habitués à la belle étoile, et par une nuit aussi belle que celle-ci, nous préférions nous coucher dehors, simplement roulés dans nos couvertures. A la vérité, c'était plus raisonnable. Car, si vous êtes homme, vous comprendrez l'irritante sensation, pour un gars jeune, robuste et sain, de s'étendre sous le même toit qu'une jeune fille qu'il n'a pu posséder que des yeux.

*

Nous nous étirâmes dès l'aube. Les hennissements de nos chevaux dialoguaient avec ceux des grosses bêtes de trait d'O'Molloy, enfermées à l'écurie. On entendait, dans l'étable voisine, les vaches ruminer et piétiner sourdement leurs bouses. Nos allées et venues provoquèrent l'aboiement des chiens

Bien qu'il fût tôt, la rosée de la nuit s'évaporait déjà en une brume chaude, couleur de perle. Discrète, elle drapa l'éveil du bois proche.

Matinale, la maisonnée d'O'Molloy s'agita. Savonné de mousse fraîche, un rasoir d'une main, un miroir de l'autre, Archer parut à la porte. Son geste joyeux nous salua. Puis, accrochant sa glace à un clou, il se rasa soigneusement

Fraîches et souriantes, les cheveux relevés en catogan, le nœud papillon largement ouvert sur la nuque, Hannah et Magd nous invitèrent à venir faire notre toilette. Puis, le seau à la main, coururent vers l'étable faire la traite. A peine rasés et lavés, le métis et moi nous nous précipitâmes pour leur offrir notre

aide. Elles nous confièrent des seaux pleins, et le soin de passer le lait à l'écrémeuse. Aigre, et pourtant cordiale, la voix de mistress O'Molloy nous convia à un abondant déjeuner de gruau d'avoine, d'œufs au lard, de pommes de terre et de compotes.

Nous décidâmes d'aller garder nos chevaux dans une prairie basse, que nous avions remarquée la veille. O'Molloy ne prétendait pas la faucher, encombrée qu'elle était par des saules nains. De là nous pouvions voir les Irlandais travailler leur terre. La hache à la main, Tim et George nettoyaient le sol de ses broussailles, tandis que, jurant d'une voix tonnante, O'Molloy et Archer menaient chacun quatre pesants chevaux, attelés à des charrues à défoncer. Nous pouvions aussi surveiller la maison. Les filles apparurent dans la basse-cour, semant le grain devant de bruyantes volailles. Comme les deux sœurs étaient habillées de robes pareilles, à cette distance, on ne les reconnaissait pas l'une de l'autre. Mon cœur s'exerça à deviner Hannah

Vers dix heures, je les vis sortir ensemble. Chacune d'elle portait à la main une cruche de grès. C'était l'eau fraîche parfumée de thé léger pour les travailleurs. L'une se dirigea vers le groupe des défricheurs. L'autre prit le chemin qui menait vers nous. J'espérai que ce serait Hannah. Pour mieux réaliser cet espoir, je pariai avec moi-même que c'était Magd. C'était elle. J'avais gagné mon pari, et perdu ma matinée. Cependant, tout en buvant, j'engageai avec la jeune fille un flirt qui ne lui déplut pas. Il me semblait ainsi punir Hannah de n'être pas venue à la place de sa sœur. Magd partie, je devins maussade. Impitoyable-

ment perspicace et raisonnable, le métis me railla cruellement. Je pris le parti de rire avec lui.

*

A la table du lunch, ce fut Archer qui nous rappela notre promesse de l'étonner par nos exploits hippiques. Nous offrîmes de dompter devant ces fermiers deux chevaux rouans, l'un de cinq ans, l'autre de quatre, qui n'avaient jamais connu même ce minimum de servage : le licou. Railleuse, Hannah prétendit que nous truquions.

— Vous faites du cirque, nous dit-elle. Les derniers cow-boys sont morts depuis longtemps ! Ce sont des chevaux tout dressés que vous prétendez dompter devant nous.

Souriant, je lui offris de s'assurer par elle-même de la sauvagerie réelle de ces chevaux. Si elle parvenait à atteler l'un des deux, je m'engageais à le lui donner. Si, au contraire, elle perdait, je réclamerais d'elle un baiser. Acceptait-elle le pari ? Rieuse, elle assurait qu'elle tenterait la chance. Je sentis le genou de Napoléon peser contre le mien... Le rouquin me regardait d'un air mauvais

Ce n'était ni le lieu, ni l'heure d'engager une guerre pour des yeux, si beaux fussent-ils. J'assurai la jeune fille que j'étais trop courtois pour maintenir les termes d'un pari, quand j'étais par avance assuré de le gagner. Toutefois, je ne me dédisais pas de la première partie de mon offre. Si elle parvenait à atteler l'un de ces deux chevaux, il lui appartiendrait. Ce fut Archer qui répondit.

Autoritaire, le rouquin exposa à la jeune fille que mes bêtes étaient réellement des chevaux indomptés. Il était certainement dangereux de les approcher, pour qui ne connaissait pas les tours du métier. Lui, Archer, saurait bien empêcher Hannah de commettre cette blâmable folie. Mal résignée, la jeune fille se tut. Mais lorsqu'elle passa derrière Archer, pour aller à la cuisine quérir les pâtisseries, elle profita de l'inattention générale pour lui faire une grimace. Je la surpris, seul ; elle mit un doigt sur sa bouche. Cette complicité m'enchanta.

*

Pour l'ébahissement de cette famille fermière, nous débourrâmes, ou — pour employer l'argot du cow-boy — nous « cassâmes » les deux rouans Ce sport avait été un de mes grands plaisirs, ces années passées ! Or, sellant mon poney, j'en sentis ce jour toute la mélancolie. Ainsi donc, la Prairie était morte, et je ne jouerais plus le jeu... Encore quelques « cassages » pour mettre ma bande en état d'être vendue à des fermiers, et, vraisemblablement, je dirais adieu à la vie fascinante du cow-boy. Je ne serais plus que le spectateur d'une haute galerie, qui penché sur son passé, regarde de loin le spectacle que lui donne un « soi » disparu. Pitoyable envers moi-même, je le fus, cet instant, pour tant de chevaux que j'avais arrachés à la joie de caracoler libres, dans la Prairie sans limites. De quel droit les avais-je envoyés au bagne fermier ?

Cependant, à peine en selle, je secouai ces pensées.

Napoléon avait déjà capturé l'une des deux bêtes au lazzo, et avait amarré au bout de sa selle le bout du câble. Je manquai deux fois le mien, pour l'évidente satisfaction du rouquin, et pour ma mortification.

— Par quel pied voulez-vous le prendre ? ironisa Archer. La chance me fournit un coup difficile, sur un brusque crochet, et les cris de joie des donzelles applaudirent à ma réussite. Bien que le cheval arrêté dès la première sensation de l'étranglement ne nécessitât point cette tactique, par jeu, je laissai filer le câble, et j'effrayai, d'un cri, ma prise, qui prit le galop. Alors, lancé à sa poursuite, je ramassai le câble à terre, avec autant de souplesse et de sûreté que l'eût pu faire le métis. Si les cheveux du rouquin avaient pu verdir, le phénomène se fût produit !

C'est une entreprise difficile, pour un homme seul, que de transformer en licou le lazzo même qui tient un cheval à demi-sauvage de quatre ou cinq ans. Cependant nous y réussîmes l'un et l'autre. Après cela, l'ouvrage passait à nos ponies. Le câble amarre court par une solide demi-clef après la pomme de la selle, nous descendions, et, prenant chacun notre poney à la bride, nous le conduisions. Il fallait voir l'une ou l'autre de ces petites bêtes intelligentes, arcbouter, le dos rond, et hâler, la poitrine et la tête en avant. Derrière, résistant des quatre membres obliques, la bête au débourrage... Elle levait le nez. Le frottement du câble, et la traction continue du poney lui causaient une douleur évidente... Elle la manifestait d'abord par la colère, tentant, sans y parvenir, de se cabrer. A peine les deux antérieurs avaient-ils quitté la terre, que le poney, allégé d'au-

tant, accentuait son effort. Déséquilibré, le rouan retombait gauchement sur ses quatre membres, et se laissait traîner quelques pas en titubant.

La rapidité avec laquelle les deux rouans, encolure meurtrie, commencèrent à répondre à l'action de la longe, stupéfia les fermiers. — Ils savent leur jeu ! grommela O'Molloy, en lissant sa barbe. — On ne ferait pas un bien gros livre avec ce que nous ignorons, riposta joyeusement Napoléon. Et s'adressant à Hannah : — Voulez-vous toujours monter un de ces deux là ?

Non, on ne pouvait pas sourire plus agréablement. (Du moins à cet instant-là, je ne l'imaginai pas.) Elle découvrit ses dents et secoua la tête. Puis, avec une œillade à mon intention : — Mais Archer qui sait tout faire voudra peut être tenter la chance.

Piqué au jeu, le rouquin (il était étrangement pâle) accepta. Pince sans rire, Napoléon lui demanda laquelle des deux bêtes il prétendait enfourcher. Il désigna mon élève ; aussitôt nous le lui sellâmes.

Ce n'était pas un travail facile. Je le maintenais très court, d'une main à la longe, lui comprimant les naseaux de l'autre. Il soufflait et renâclait, creusant et gonflant ses flancs souillés d'écume et de poussière. Habilement, Napoléon lui passa un câble autour d'un pied, le lui souleva, le maintint en amarrant le filin en surfaix. Puis, rapidement, se mit en devoir de seller et de sangler la bête. Gonflant ses flancs, l'autre résistait au serrage de la double sangle. Pouce par pouce, le métis gagnait sur le cheval. Enfin, nous pûmes inviter l'Irlandais à se mettre en selle : Il déclina l'offre de mes éperons mexicains à larges

molettes aiguës. Cela achevait de régler son sort. Dix secondes après, nous l'aidions à se relever, tandis que le rouan, les étriers claquant haut, l'un contre l'autre, au-dessus de la selle, pointant de la tête, ruant de la croupe, continuait joyeusement ses sauts de mouton, dans le vain espoir d'envoyer la selle rejoindre le cavalier. Archer n'avait d'autre blessure qu'un vaste accroc à sa chemise de satinette noire, et une plaie à son amour-propre. Peut-être, aussi, à son amour tout court. Encore que sa défaite m'eût rendu ma tâche plus difficile, je maîtrisai aisément les défenses du rouan.

Aussitôt, Archer prétexta les nécessités du travail.

— Allez-y si vous voulez ! s'écria le colosse. Pour moi, j'ai bien gagné une demi-journée de repos... Le diable emporte ses caprices ! jura-t-il, voyant Archer se diriger vers la ferme, en sifflant. Je vis Magd, rieuse, pincer le coude de Hannah. Celle-ci me regarda, se mordit les lèvres. Elle m'intéressa davantage. Serait-elle l'enjeu d'une lutte entre l'Irlandais et moi ? Certes, le désir de la conquête doubla la joie que j'eus d'atteler brillamment mon élève à un lourd wagon de ferme, côte à côte avec un bon vieux gros cheval prêté par O'Molloy. Ahuri par les brutalités précédentes, désormais convaincu de la puissance de l'homme, le rouan ne manifesta plus qu'un étonnement malhabile. Il imita sagement les allures de son congénère. Sous le fouet, il consentit à faire un effort pour tirer le véhicule.

Aussitôt, O'Molloy me demanda mon prix pour l'attelage. Je le fixai à trois cents dollars, lui offrant de le rabattre à deux cent cinquante, s'il voulait me

louer, pour le temps que je mettrais à vendre le reste de mes chevaux, un grand pâturage bien enclos, qui attenait à la ferme et que j'avais remarqué le matin. Au surplus, je n'exigeais que la moitié du prix à la livraison des chevaux. Pour le reste, il me remettrait des billets garantis par un nantissement sur les deux bêtes.

Maigre, dans sa robe d'indienne bleue à pois blancs, Mistress O'Molloy intervint. Son nez long et mince oscilla de droite à gauche, tandis qu'elle tentait de me faire rabattre vingt-cinq dollars.

Fermière entendue, Hannah se joignit sournoisement à elle. J'aurais aisément cédé à la mère, en reconnaissance de l'hospitalité. Le procédé de la fille m'irrita. Je me pris à la désirer et à la haïr tout à la fois. Je ripostai assez sèchement que je n'avais pas volé mes chevaux, et que je n'entendais pas perdre d'argent.

— Du reste, ajoutai-je, je ne suis pas en peine. Mistress O'Molloy me dira combien je lui dois pour son hospitalité, et j'irai chercher des amateurs ailleurs, car le temps est de l'argent.

Or mon argument porta. Mistress O'Molloy s'écriait, avec un grand geste de la main vers le nord-ouest.

— Allez proposer à Mistress Mac Pherson de lui payer deux ou trois malheureux repas que vous prendrez chez elle. Elle a peut-être besoin d'argent, Dieu la bénisse ! pour s'acheter une robe propre pour les dimanches. Dieu merci ! le vieux n'est point un ivrogne comme cet Ecossais de Mac Pherson ! nous avons encore un sac de farine à la maison pour cuire du pain ! Ah ! vous auriez une belle paie avec cet homme

Mac Pherson. Dieu merci ! ici, nous avons toujours rencontré nos dettes avec de l'argent comptant ! Je voudrais bien voir l'homme qui pourrait dire que les O'Molloy lui ont fait perdre un dollar !... Un dollar que j'dis ? un centime !

Rouge (elle était charmante ainsi, et je le remarquai), Hannah disait :

— C'est vrai, père, ils sont beaux, ces chevaux. Attelés sur l'express à deux bancs, ils feront belle figure pour nous en aller le dimanche à la messe. Et vous ménagerez Joe et Cassy, pauvres vieilles bêtes, qui triment dur toute la semaine sur les champs.

— Ah ! si Archer était ici, soupirait le colosse barbu, inhabile à prendre une décision. Mais le damné enfant-de-fusil, avec son caractère de chien, passe sa mauvaise humeur sur une raie de labour, tout cela, parce que son orgueil l'a tenté de devenir un cow-boy deux minutes de sa vie, et que ses os s'en ressentent !

— Au diable Archer ! s'écria Tim. Ne pouvons-nous faire nos affaires nous-mêmes sans demander à ce gaillard : « Archer ! faut-il faire ceci ? faut-il faire cela ? » On finit par ne plus savoir qui commande ici, du maître ou du domestique !

— Archer a tant d'instruction ! plaida mélancoliquement le colosse, lissant sa barbe d'or et d'argent... Mais si vous êtes tous d'accord, Archer ne dira sûrement rien

*

Et Archer ne dit rien ! Isoler Hannah de moi, telle fut, ce soir-là, les chevaux dételés, son unique

préoccupation. Il y fut aidé par l'arrivée d'un garçon brun et frêle, dont l'anglais était effroyable et qui, son buggy dételé, s'empara de Magd. Elle me l'amena. Il était Français, et s'appelait Paul Durand. Il me vanta la douceur de sa Touraine natale. En français, pour que Magd ne comprît point, il me confia qu'un désespoir d'amour l'avait conduit à choisir entre le suicide et l'exil. — Je conçois que vous ayez opté pour l'exil, dis-je. J'aime sans doute avec moins de sentiment que vous. Mais il me semble que je ne saurais concevoir l'amour que jusqu'au suicide exclusivement. Au surplus, je suis heureux de constater que le Canada vous offre des consolations.

Je désignai Magd qui souriait sans comprendre. Lui rougit

— Si vous saviez comme elle est charmante, soupira-t-il. Elle n'a pas sa pareille.

Et, lui prenant le bras, il l'embrassa.

Touchant et un peu ridicule, il promena vers l'autre couple sa certitude du moment : qu'aucune femme ne saurait être comparée à Magd L'aimerait-il, elle aussi, jusqu'au suicide... Ou jusqu'à un nouvel exil ? « Elle n'a pas sa pareille !... » Pourtant l'or des cheveux de Hannah était plus riche. Plus blanche aussi la peau. Et la cascade de ce rire, dont une réflexion d'Archer, sans doute, provoquait le flot ! Certes, le rouquin avait bon goût !

Je l'en haïs davantage. L'installation, dans une stalle de l'écurie, des acquisitions du colosse me vint assez heureusement distraire. Napoléon les amenait, dansant pesamment à travers les champs. Il tenait à la main le licou d'une des deux bêtes, et avait noué

celui de l'autre à la queue de la première. A l'ébahissement des Irlandais, elles suivaient, dociles. Mistress O'Molloy soupçonna quelque charme. Son âme celtique ne se débarrassait pas d'un paganisme subconscient. J'admirai que, depuis saint Patrick, les survivances ne fussent pas mortes, de telles vieilles fables druidiques. Ainsi, en France, les plus catholiques des Bretons évoquent encore, à la veillée, des superstitions de l'époque de Judicaël !... Il me plut de laisser la fermière dans le doute. Du reste, à la vue de l'écurie, les deux chevaux commencèrent à manifester de l'inquiétude, et je dus aller aider Napoléon.

Le métis se chargea de la plus sauvage des deux bêtes. Cette écurie lui semblait quelque piège monstrueux. Elle renâcla, et malgré la sensibilité de la nuque, à l'endroit qu'avait brûlé la corde, pendant le dressage, elle pointa brusquement. Napoléon faillit être renversé. Je portai la main à ma poche de derrière, prêt à en sortir un pistolet pour abattre la bête. J'avais vu jadis le même accident se produire. Pris entre les pattes d'un cheval qui piaffait sauvagement, je n'avais, moi-même, dû la vie qu'à la prompte décision d'un cow-boy, qui foudroya la bête d'une balle au cervelet. Mais, souple, le métis avait déjà recouvré son équilibre. Sa main gauche étreignit les naseaux du cheval, maîtrisa celui-ci. Puis, lui soufflant doucement au nez, il fit remonter la main sur les yeux, les caressa doucement. Plus haut encore, les doigts chatouillèrent agréablement la bête derrière l'oreille. Elle souffla moins bruyamment. Dix secondes après, elle était amarrée devant une crèche pleine de foin,

contemplant avec curiosité et sans appétit cette chose inconnue : l'avoine, et son compagnon suivait, docile, pour aller rejoindre l'autre. A Tim, qui paraissait aussi doux qu'il était fort, et qu'on sentait incapable de toute nervosité, Napoléon serina des conseils sur la façon de traiter les deux bêtes pour les adoucir... A côté des gros chevaux clydes du fermier, le nouveau couple semblait bien léger ; mais je fis remarquer au colosse la beauté oblique des épaules, et la netteté des membres sans reproches. Je l'assurai (et je savais que cela était vrai) que dans le terrain léger qu'il cultivait, ces bêtes lui donneraient plus de satisfaction qu'aucun type de géants de l'espèce équestre, et lui coûteraient autrement moins cher. C'étaient là des vérités premières de l'Ouest, mais qui étaient nouvelles pour un homme qui avait appris la ferme sur de fortes terres grasses de l'Ontario. Tête baissée, lissant méditativement sa barbe, O'Molloy écoutait la leçon sans mot dire.

...Nous sortîmes de l'étable. Pareils à des personnages d'estampes, les deux couples, un peu séparés l'un de l'autre, Archer et Hannah, Paul Durand et Magd, étaient assis sur une barrière. Derrière eux le dernier rayon du couchant frappant obliquement leurs nuques, dorant celles des filles, achevait d'incendier le rouquin.

Galant, en chemise de satin noir, et salopette bleue rayée de blanc à bavette, Archer devait déployer toutes les ressources de son éloquence pour faire oublier ma présence à Hannah. Ainsi en jugeai-je, à l'entendre rire très fort, — très vulgairement, pensai-je avec sévérité. Mais cette vulgarité était charmante. Pour

mieux rire, elle penchait la tête en arrière, et je voyais trembler l'éblouissante blancheur de sa pomme d'Adam, et le mystère, voilé d'indienne, de ses jeunes seins fermes. Je me pris à imaginer telles catastrophes, un incendie subit, par exemple, au cours de quoi je me révèlerais un héros... Quelque miroir intérieur me renvoya ma propre image, et je me sentis ridicule.

Je décidai, en moi-même, les dents serrées, de commencer dès le lendemain à vendre mes chevaux. Cette occupation, en me faisant l'esclave de quelque chose de différent, m'affranchirait de cet amour et de cette haine, qui naissaient jumeaux, et qui déjà m'effrayaient.

*

Les Mac Pherson, les Grant, les Campbell opposèrent à mes arguments la prudence commerciale écossaise.

Les yeux rougis par l'usage du whisky n'empêchaient point Angus Mac Pherson de pencher sa longue personne brune et maigre et de regarder de fort près.

Grant, silène hilare, avait toujours sur les lèvres une plaisanterie qui l'empêchait de conclure.

Et Jimmy Campbell, rabattant entre sa bouche sa barbe noire, mâchonnait en même temps celle-ci et un : « Oui ! Oui ! nous verrons ! » Angus Mac Pherson me dit qu'il désirerait voir plusieurs de mes chevaux débourrés et attelés à la charrue, avec les siens propres. Je flairai l'astuce évidente de l'avare qui désire faire labourer gratis quelques planches de son champ. Je refusai.

J'attaquai alors l'énorme Grant, qui me paraissait

plus maniable Il était atteint de la maladie des citations bibliques, et les discussions devenaient interminables, tant il s'appuyait sur la sagesse des Livres Saints. Il devait savoir par cœur les proverbes de Salomon. Pasteur laïque en chemise sale et en bretelles raccommodées par des bouts de ficelle, il coupait court à une plaisanterie, en enflant sa voix de basse, pour s'écrier : « Car il est écrit dans les Proverbes : O simples d'esprit ! écoutez la sagesse, et vous, fous ! ayez un cœur intelligent. » Ou bien, plantant sa fourche sur le tas de foin, il se lançait dans l'exégèse d'un verset : « Pouvez-vous me dire, homme ! comment vous interprétez tel texte ? » Je devais alors lui avouer ma totale ignorance en matière de théologie. Satisfait d'avoir remporté sur moi une victoire spirituelle, il écoutait plus aimablement mes arguments.

Or, O'Molloy, lui-même, m'apporta du renfort. Appuyés à la porte de l'écurie de Grant, nous vîmes passer, sur le chemin du Roy, les deux rouans attelés à une bonne charge de foin. Habitué à reconnaître de loin, à leur robe et à leur style, tous les chevaux du district, Grant s'étonna d'ignorer ces deux. Je lui fis l'historique de l'attelage récemment conquis sur la sauvagerie. Nonobstant l'application qu'il fit du verset : « Et mes lèvres s'ouvrirent pour dire des choses justes, car ma bouche parlera de vérité », que je pris d'abord pour un doute, il admettait enfin que ces petits chevaux, étant donné l'état des routes, pouvaient rendre un travail utile, presque équivalent à celui qu'il obtenait de ses gros clydes. Pourtant, ils pesaient de huit cent cinquante à neuf cents livres chacun, tandis que les fortes bêtes importées d'Ontario

en faisaient environ treize cents. Cela signifiait une sensible différence d'alimentation. Quatre gallons d'avoine par jour suffisaient amplement à un cheval de ce type ; il en fallait six pour les siens.

Ces arguments le frappèrent. Il masqua sa défaite en citant le vieux proverbe écossais : *Un homme volontaire doit avoir le chemin libre.* J'étais cet homme volontaire qu'il convia à une table saine, mais plus frugale que celle des O'Molloy, pour y traiter la vente des deux chevaux. Or, en moi-même, je m'applaudissais d'avoir été aussi tenace que l'Écossais. Dans mon esprit, j'avais déjà taxé chacun des habitants du district à un, deux, ou même quatre chevaux, selon l'étendue de leur culture. Il était bien vrai que je venais d'imposer ma volonté à l'un des trois compères, en dépit de l'illustration frappante qu'ils avaient faite de cet autre proverbe de leur race : Écossais, épaule contre épaule. La Prairie avait beau être morte, une fois de plus, le Cow-boy battait le Fermier.

La laideur acide de Mistress Grant s'exhala en paroles sévères contre les O'Molloy. « Quelle idée « avais-je d'avoir été demander l'hospitalité à ces « Irlandais ! Celle des Écossais n'était-elle point pro« verbiale ? Pensais-je qu'on aurait tenté d'en imposer « à la conscience du catholique que j'avais le malheur « d'être, pour mon salut éternel ? Dieu merci ! la « rétribution n'appartient qu'au Seigneur ! Et peut« être même (car on voyait bien que j'étais un garçon « sympathique, et il serait dommage que je ne « devienne pas un élu) aurais-je la chance en milieu « protestant d'ouvrir enfin mes yeux à la vérité. »

La bouche ouverte en arc de cercle jusqu'aux

oreilles, mistress Grant blâmait mistress O'Molloy de laisser « cette fille Hannah tomber en amour avec « Archer Joyce. On ne savait d'où sortait cet individu, « sinon qu'il avait été coquin assez pour combattre « l'Empire, pendant la guerre Sud-Africaine. Qu'il n'ait « pas été pris et fusillé, quel dommage !... Il avait bien « le sang de ces *féniens* qui, en 1870, avaient prêché « la révolte contre l'Angleterre et fait un raid aven- « tureux et incendiaire sur les frontières mêmes de la « très loyale province de l'Ontario. »

Chez Mac Pherson, le rouquin ne fut pas l'objet de commentaires plus tendres. Me tendant un gobelet de whisky, le maigre fermier m'invita à le vider à la mémoire de Guillaume d'Orange qui « *délivra la* « *Grande-Bretagne de prétendants, de papistes, de bassi-* « *noires et de sabots !* » selon la formule consacrée depuis deux cents ans ! J'en prenais pour mon grade, étant moi aussi, « papiste ». Souriant, je le fis remarquer à Mac Pherson, qui s'excusa avec bonne grâce.

— Je voulais simplement parler de ce damné Irlandais... S'il se commet quelque jour un mauvais coup dans le district, on pourra commencer par le pendre avant de chercher ailleurs.

*

La réprobation universelle qui pesait sur Archer, — sauf dans l'esprit des O'Molloy et de Paul Durand — me ramena un peu vers lui. Après tout, je savais bien de quoi il retournait. C'était un de ces Celtes indisciplinés, rebelles, batailleurs et hâbleurs, comme

il en existe depuis des générations. Il appartenait à ce même sang qui désespéra tous les souverains d'Angleterre, et qui, non moins que la perte de Calais, empoisonna les jours de la Grande Élisabeth. C'étaient bien là les frères de ces Gaulois anarchistes et bavards, toujours en guerre entre eux, avec leurs voisins, et prêts à fomenter les intrigues les plus imprévues.

Ces tignasses de feu ont toujours incendié l'Empire britannique. Fidèle au génie de sa race, Archer apportait la catastrophe dans le settlement, chez ses voisins, chez les O'Molloy, sans doute, et probablement — mais oh ! comme mon cœur se sentit mordu ! — dans la vie de Hannah. Bast ! Après tout, qu'importait ? l'essentiel n'était-il pas qu'il ne fût point l'artisan de mon malheur ? Cela était facile à éviter, n'est-ce pas ? Il suffisait que de n'accorder point à cette petite fille irlandaise plus d'importance qu'elle n'en méritait. On pouvait la considérer seulement comme une simple figurante, dans ce magnifique tableau que j'avais sous les yeux. Car, à bien regarder la chose, c'était encore, — si différemment de la vie de feu la Prairie — un magnifique raccourci, une saisissante fresque de l'énergie humaine, que j'avais sous les yeux. Le marais, le bois, et le climat même, ces humbles fermiers, les O'Molloy, les Mac Pherson, les Grant, les Campbell, les Jones, les Atkins, les Lavallée, les Brosseault, Irlandais, Écossais, Anglais, Canadiens-Français, tous les vrais ouvriers de l'Empire travaillaient ici à la prospérité et au développement de la gigantesque entreprise, sous le signe de l'Union Jack.

Beau spectacle tout de même, propre à occuper quelques années de ma vie !

C'est pourquoi, cédant à l'invitation de Paul Durand, qui m'indiquait comme libre la concession voisine de la sienne, je me rendis à l'Office des Terres, et j'y remplis les conditions exigées par la loi.

Ainsi, la Prairie achevait-elle de mourir en moi !

III

La Prairie était morte en moi, mais la Forêt y naquit ! La concession que j'avais choisie s'adossait à l'immensité bleue et bistre de bois quasi inviolés. Seule, une contrée marécageuse, bordée d'un enchevêtrement de saules hauts et touffus, provoquait des curiosités immédiates. Si on tentait de se frayer un passage au travers des saules, on se heurtait à un enlacement d'arbres vivants et d'arbres cadavres, la Mort et la Vie étant inséparables l'une de l'autre dans la Nature.

Nous y pénétrâmes pourtant, Napoléon et moi. Chez le métis, la goutte de sang sioux, confiante en la Prairie, défiante de la Forêt, l'empêcha de goûter la joie que j'éprouvais déjà. Pour lui, partout où on ne pouvait circuler à cheval, on était esclave, enfermé dans d'étroites limites. Le galop était une évasion ; le pas fantassin, une sujétion. Mais moi, je concevais qu'on peut aussi s'évader en rampant dans les ténèbres !...

Paul Durand se chargea de charroyer, depuis le village lointain, les planches, les bardeaux, les portes et les fenêtres que j'y avais achetés, en même temps que deux barils de clous, et de menus ustensiles de ménage. Le marchand Murchison était un habile commerçant et un intarrissable bavard. Géant bouffi.

mais actif, ébranlant de son pas lourd toute la charpente de son magasin de bois fraîchement peint en écarlate (n'oubliez pas l'enseigne : *A. W. Murchison, general merchant*, peinte en grandes lettres blanches sur un pignon rectangulaire), il avait l'indiscrète curiosité d'un juge d'instruction. Je suis bien sûr que, le client parti, il devait griffonner sur des fiches des notes consciencieuses. Joyeux de le mystifier, j'inventai sur mon passé toute une histoire fantastique. Il n'en sut jamais la fin parce que Durand vint m'annoncer que Napoléon s'était enivré et qu'il menaçait de faire scandale.

Je dus me précipiter vers l'hôtel. Dans la salle du bar, un Napoléon ivre, mué en bête féroce, menaçait de transformer en bifsteack le visage d'Archer. Le trouquin n'était pas moins saoul. Le patron de l'hôtel le maintenait à grand'peine dans un coin, tandis qu'un gentleman-voyageur-de-commerce, le melon sur le coin de l'oreille, me prenait à témoin pour affirmer d'un air scandalisé que ce spectacle « plaidait éloquemment en faveur du régime sec ». Bondissant au milieu de la pièce, boxant l'air de ses grands bras, faisant sonner ses éperons, le métis était une « terreur ». Pas pour moi, qui le pris rudement au collet et lui dis de se préparer à partir. « Pas avant d'avoir rossé les os de cet enfant de chienne hors de leur peau ! » hurla-t-il. Je n'entendis pas les injures que ripostait Archer, parce que l'hôtelier Turnhill lui enfonçait dans la bouche un poing carré, énorme et velu. — Croyez-vous que la brute soit armée, monsieur ? demanda le gentleman. Je haussai les épaules sans répondre. Je gardais mon souffle pour maîtriser le

métis, si besoin en était. Au surplus, il avait bien fait les choses. Il avait dû semer sur l'acajou du bar les dollars que je lui avais remis en acompte, sur sa demande. Je pouvais imaginer comment les choses s'étaient passées, et comment il avait invité tout le monde à boire avec lui. Au besoin, sans avoir rien vu de la scène, j'aurais pu en jurer sur les Livres Saints. Il n'y avait qu'à voir Tim écroulé dans un coin, O'Molloy et Mac Pherson fraterniser en larmoyant, et, enfin, irrécusable preuve ! les chiffres de la caisse automatique qui accusaient vingt-cinq dollars. On les avait bus et Napoléon les avait payés. J'en fis la remarque à l'hôtelier suant et furieux. — Oui, grommela-t-il, pour ce qui est de payer il paye comme un gentleman, mais pour ce qui est de tenir la boisson, il la tient comme un seau crevé !

Or j'eus l'idée de dire au métis qu'un inconnu s'était mis dans la tête de monter l'étalon pie docilement amarré à un piquet au ras du trottoir de bois. Il en oublia le rouquin. Se précipitant dehors, il entoura de ses bras la tête de sa monture, la baisa tendrement sur les naseaux. Je remis à Paul Durand la liste de mes emplettes, le chargeant de les continuer, et sautant sur mon cheval j'emmenai Napoléon, que dégrisa rapidement un temps de galop.

*

Une brèche pratiquée dans la saulaie nous livra l'entrée de la forêt. Un sous-bois abondant, aux âcres senteurs, envahissait l'espace entre les arbres. Autour des troncs choisis par nous, il nous fallut faire, à la

hache, un nettoyage rapide. Des billots tombèrent. Pour l'émerveillement de Paul Durand, et d'Archer, soudain réconcilié par la curiosité, nos ponies halèrent vivement ces troncs, à l'aide d'une corde arrimée au pommeau de la selle. L'ignorance fermière en matière de chevaux divertissait l'âme cow-boy de Napoléon. Sans doute Archer n'avait-il jamais vu un cheval tirer par la queue — faute de harnachement — une charge encore assez imposante. Avec l'évolution du pays, nous assistions à la mort d'une science. Cela aussi était triste.

Comme le métis et moi commencions à monter le carré, billot par billot, le rouquin s'offrit à nous aider. Il se targuait d'être passé maître en l'art d'ajuster les coins à queue d'aronde. Et, de fait, nous dûmes constater qu'il maniait bien la hache. ...La solidarité colonisatrice, aussi bien que la curiosité, nous amenèrent d'autres renforts. Un fort grain ayant mouillé les foins, nous vîmes, le soir, arriver les deux fils O'Molloy, l'énorme Grant, le maigre Mac Pherson, qui promirent de venir le lendemain nous donner un coup de main amical. Je dus dépêcher au village Paul Durand et son buggy, pour en ramener quelques bouteilles de whisky, un baril de bière, du jambon et des conserves.

*

Napoléon évita comme un piège la cabane qu'il m'avait aidé à bâtir. Le sang sioux le chassait vers de plus libres espaces. Ses dollars en poche, il s'en retournait seul vers le Sud, quelque part, il ne savait

au juste où. Sans doute, dans le sud-ouest de l'Alberta, ou dans le Wyoming, ou, s'il le fallait, jusque dans le rocheux Oklahoma, il retrouverait un éleveur, ou un marchand de chevaux qui louerait son art et les talents de son cheval.

Je l'accompagnai une rapide étape. Sous son lazzo bien plié à l'arçon de sa selle, une poêle à frire tintait joyeusement. Je bourrai de provisions la couverture roulée derrière le troussequin. A plus de vingt-cinq milles au sud-ouest de chez O'Molloy, à l'ombre d'un tremble découronné par la foudre, nous prîmes ensemble un dernier repas. Un silence, pesant comme une couverture mouillée, drapait nos épaules frissonnantes. Notre dernière pipe fut fumée en silence.

Mon cheval, tout sellé, mangeait fraternellement avec l'étalon pie. Par jeu, l'un volait la touffe d'herbe arrachée par l'autre. Ils se mordillaient et hennissaient doucement. La main à la bride de ma monture, je lui relevai la tête d'un geste sec. Habitué à mes manières plus douces, le poney me regarda avec un muet reproche étonné.

Napoléon me serra brutalement la main, et, sans un mot, bondit en selle. Ce fut sans doute pour masquer son émotion, qu'enfonçant d'un brutal mouvement de jambes ses éperons dans les flancs de sa bête, qui s'enleva d'un bond furieux, il lança l'étourdissant cri de guerre des Sioux : « Ou...ou...ou...ï...i...i...ï ! » ...Pat...tat...tat...Pat...tat...tat...Pa...ta...ta...Pa...ta...! ta...P...t...t...P...t...t... » J'entendais décroître le bruit du galop, à mesure que diminuait le cher dos en satinette noire, échancré dans le haut par le rouge triangle du foulard...

*

Imaginez moi seul, maintenant, méditant sur moi-même, dans ce fauteuil de cuir venu pour moi de Winnipeg, — avec une caisse de livres, — et qui fit l'admiration d'Archer ! Ai-je la tête d'un fermier ? Non ! Un quelconque de ces métis, qui prennent de petits contrats de « *cassage* », défrichera ce qu'il me faut de terre pour me mettre en règle avec le gouvernement canadien. Le blé y poussera comme il voudra... ou l'avoine... Cela m'est égal !... J'ai gardé six juments poulinières... J'achèterai quelques vaches, et l'un de ces taureaux hereford, rouges, avec la tête et les pattes blanches, et les cornes rectilignes... Tout cela, que je ferai garder l'hiver, par un ménage en quête d'un abri chaud, de quelques provisions et d'un travail de tout repos... Dieu merci ! si la Prairie est morte, le Nord ne l'est pas !... Cet hiver, encore, comme les autres et comme jusqu'à la fin, — jusqu'à ce que peut-être je ne revienne plus (petite chose inutile sous le tumulus de neige)... ne nous attendrissons pas sur nous-même ! — j'irai acheter des fourrures... J'ai gagné de l'argent avec ce métier, j'en gagnerai encore. Ici, le temps que la concession soit mienne, — cela ne fera jamais que trois ans ! — ici sera mon repos...

Il n'y a que deux pièces : une cuisine (qui est aussi une salle à manger, un office et un hangar à provisions) et une chambre à coucher, où, quand je suis chez moi, je puis du moins lire des livres bons ou curieux. A côté de ce *Discours de la Méthode*, que j'ai toujours aimé, pour la simplicité avec laquelle il me conseille,

j'ai ces poètes et ces romanciers anglais : la *Fairie Queen* de Spencer, le *Faust* de Marlowe, mon Shakespeare dans les petits volumes fauve et or de chez Dent, les *Hellenics* de Savage Landor, le *Prométhée* de Shelley, les *Sonnets* de Milton. Joignez le *Voyageur malheureux* de Nashe, *Pickwick*, *le Livre de la Jungle* de Kipling, le *Walden* de Thoreau, et naturellement tout ce qu'on peut se procurer à Winnipeg d'Hazlitt. J'ai toujours promené avec moi une édition des *Douze Césars* de Suétone, et dites-moi si cela ne suffit pas à occuper, chaque jour, quelques heures de la vie d'un homme. Paul Durand me demande si je suis fou, ou si j'ai l'intention d'ouvrir un cours de littérature. Il a une bibliothèque, lui, dont il est très fier et qui le satisfait. Zola, Marcel Prévost et Loti y apportent leurs préoccupations matérielles, sensuelles ou voluptueuses, et les poésies complètes d'Alfred de Musset y mettent une note de sensibilité élégiaque. Goût de petit bourgeois français qui va avec celui du vin, de la soupe et des viandes en sauces !

*

...Gorgé de ses lectures, il m'entraînait parfois chez O'Molloy. Archer, dont je n'accaparais plus la blonde Hannah, m'y faisait le meilleur accueil. Cet homme demeurait pour moi une énigme. Cette façon, plus *cockney* que tout, de traiter O'Molloy de « *gouverneur* » n'était-elle pas démentie par telles remarques portées sur le choix de mes livres, et entre autres celle-ci : « Pourquoi diable Swift, Sterne, Fielding et Goldsmith n'y figurent-ils pas ? » A vrai dire, ce n'était ni igno-

rance ni mépris. Mais je ne pouvais guère trouver de livres qu'à Winnipeg, et je n'en achetais pas plus à chacun de mes voyages, que ce qu'un homme ordinaire n'en peut emporter sous le bras, en sortant de chez un libraire. Cette réponse le satisfit...

...Oui ! qui diable était cet Archer, qui était allé en Afrique du Sud se battre contre l'Empire, et qui aujourd'hui, valet de ferme, n'était nullement différent, en apparences tout au moins, de tous les valets de ferme de l'Amérique du Nord. Au moment où je me posais cette question, le col de sa chemise noire largement ouvert, et martelant du pied les perches de la barrière sur laquelle il était assis, il s'occupait à charmer Hannah par la plus banale des conversations. La petite pointe d'humour qu'ont tous les Irlandais provoquait la montée et la descente en gamme d'un rire... et ce rire irritait stupidement en moi quelque chose que je ne parvenais pas à définir... Non, ce ne serait pas de l'Amour !

*

Je pouvais être rassuré sur moi-même. La pensée de Hannah ne se plaçait pas entre moi et la possession entière de la Forêt...

Il me fallait, après avoir traversé ma terre, franchir encore ce rideau d'arbres, à l'est de celle de Durand, pour y trouver cette civilisation qui n'est pas sans beauté. L'août canadien, c'est le mois où commence la richesse de la terre. Or sur or, les blés ondulent. Oui ! mer liquide, mais mer d'or. L'or blond et l'or fauve mêlent leurs vagues. Mer alchimique qui s'enfle

au gré du vent. Et puis, argent et bleu, les avoines... Mais cela vaut-il la Forêt ?

Lorsque, revenant avec Paul Durand de cette heure passée chez les O'Molloy, j'épuisais la sérénité du paysage, c'était pour me préparer au choc quotidien de ma promenade en forêt. Tout à l'heure même, quand rentré chez moi, la fenêtre ouverte je demeurerais rêveur, près de la moustiquaire métallique, j'entendrais l'oppressant et irrésistible rythme de la Vie et de la Mort.

Sans doute, Paul Durand, s'il a une insomnie, l'a sentimentale. N'est-il pas sans cesse conquis et possédé par l'image de Magd aux bras nus, à la gorge découverte, qui revient de l'étable, un seau de lait mousseux dans chaque main. Une fumée qui flotte bas et se dissout dans un soir acide, comme une perle dans du vinaigre... Le tintement lent des clochettes des bêtes à cornes... Un chien qui aboie... Très, très loin, un train qui siffle. Cela fait Rantz des Vaches ! Chromo romantique, que j'envoie chez le chiffonnier avec la salle à manger Henri II et le petit manteau Ruy Blas... Si je me reprends au souvenir de cette minute fugitive, c'est pour fixer un point de départ à mon aventure quotidienne dans les bois.

Car voici la nuit. Toutes les ombres du jour qui glissaient lentement de l'est à l'ouest, en passant par le sud, ont fini par se donner la main. Leur ronde en robe sombre s'abat... Annonciateurs, les loups et les chouettes s'interrogent à haute voix sur les chances de la chasse. (Très loin, vers l'est, il y a un couple de loups qui chasse. Le jappement bref de madame a annoncé qu'elle était à l'affût, les jappements préci-

pités de monsieur l'avertissent qu'il rabat sa proie. Quelque bête va mourir pour que le ménage vive... le ménage, et, sans doute aussi, les bébés loups, qui ne savent pas encore chasser seuls.) Il n'y a même plus à l'ouest cette dernière lueur d'incendie. Lucioles ailées, les mouches à feu raient la nuit d'un trait lumineux. Il y a, dans le marais, des grenouilles qui coassent.. (..Les chiens qui aboient, ça c'est la civilisation ! Elle se garde.) La nuit est pleine de souffles et de soupirs... Si j'allais jusqu'à la saline, j'y trouverais, bien sûr ! deux orignaux qui se battent pour une femelle... L'un des deux en mourra sans doute... Et si j'allais jusque-là, les moustiques me suceraient quelques bonnes onces de sang... Oui, soupirs ! et de volupté et de souffrance ! c'est le grand rythme de la Vie et de la Mort ! O pastorales du XVIII[e] siècle. laissez-moi rire ! La Nature, la clémente Nature est un monstre aux griffes rougies de sang !

*

De bon matin, dans le brouillard de l'aube, — splendeur trop tôt déchirée par le soleil ! — je sortirai. Je sifflerai, pour lui donner l'avoine, mon poney qui broute librement. Je le verrai arriver sans hâte, fouaillant de la queue les moustiques acharnés sur sa croupe. Il frottera contre mon épaule son front étoilé de blanc. Tout en mangeant, il lèvera un de ses pieds de derrière pour chasser la mouche importune attachée à son flanc. Une caresse derrière l'oreille, une claque sur l'épaule, et je rentre m'occuper hâtivement

de mon déjeuner. Car je suis l'homme aux trois livres de viande par jour

*

Le jour, la Forêt dort. Elle ne vit vraiment que la nuit. Rassasiées de nourriture et d'amour, les bêtes se reposent. Mais chaque matin il en manque. Voici le poil et les débris sanglants du petit chevreuil... Il passait, frissonnant, sous cet arbre, qui porte des traces de griffes... Un gros lynx aux oreilles velues s'est laissé choir sur son dos. Un coup de dents lui a broyé les vertèbres à la naissance du cou... Auprès des saules qui bordent cette clairière, ces quelques plumes : le hibou a festoyé d'une perdrix-tambour... Ou bien, à la grande saline, je trouverai des traces de sang, parce que deux orignaux se sont battus à mort. Le vainqueur a emmené la femelle, enjeu du duel.

...Tissée entre deux arbres, soie plaquée de métaux précieux, la toile de l'araignée prend les mouches au passage... La tisseuse velue monte et descend. La mouche, prise encore vivante, est vidée de ses intestins... Mais quelque oiseau mangera à son tour l'araignée.

Courbez-vous par terre. Le sable ou l'herbe sont pleins d'idylles et de drames. Que m'importe de savoir le nom dont les entomologistes ont baptisé ces insectes en bijouterie éclatante. Il y a la tendre victoire du mâle sur la femelle : idylle ! Mais comment qualifierons-nous la reconnaissance de la femelle qui profite de la lassitude amoureuse du mâle pour le dévorer ?

Ah ! la clémente nature !

Si vous fumez votre pipe dans la clairière, vous reconnaîtrez les diverses espèces d'oiseaux à leur façon de voler. Si vous vous demandez pourquoi diffèrent ces modes de vol, vous serez bien obligés de conclure que c'est en raison des nourritures différentes que les oiseaux ont à chasser, ou des dangers spéciaux qu'ils ont à éviter. Voici cette charmante petite mésange, qui chante si gentiment que ce serait pitié de la tuer. Elle plonge de sa branche d'arbre, décrit un arc de parabole qui l'amène au ras de la terre, traverse la toile de l'araignée, remonte d'un autre arc de parabole, l'araignée dans son petit ventre satisfait...

Et jusqu'aux plantes, et jusqu'aux plantes !

...Les arbres s'étouffent, s'écrasent et se jugulent mutuellement. La Forêt est pleine de guet-apens végétaux, de crimes botaniques ! Il y a des agressions savantes et préméditées. Il y a des heurts imprévus.

...Allons ! J'ai raison de cultiver mes muscles et ma volonté, de me cuirasser le cœur contre la pitié, destructrice de soi-même.

*

Plus fort d'être ainsi conseillé par la Nature, je craignis moins la perfide présence de Hannah O'Molloy, quand des soirs me ramenèrent auprès d'elle.

C'était déjà le mois de septembre, et, jusqu'à la nuit tombée, la batteuse ronflait dans quelque champ. Elle m'apparaissait au détour de quelque boqueteau, nimbée de poudre d'or par les reflets obliques du

soleil dans les poussières du blé. Debout dans les caissons de leurs wagons, les formiers s'en revenaient, la pipe à la bouche, après avoir mené à l'élévateur le plus proche la charge de blé charroyée au profit du voisin.

Apaisées les quotidiennes irritations de l'été, la solidarité du travail se révélait faiseuse d'amitié loyale. Mac Pherson, Grant et Campbell aidaient O'Molloy à conduire à la machine les fourragères chargées de gerbes rousses, à les dépiquer dans l'engreneur automatique, à recueillir dans des sacs la sortie du grain, à le mener au grenier ou à l'élévateur. Mistress O'Molloy et ses deux filles enfournaient sans trêve les pains, les tartes et les pièces de viande destinées à apaiser la faim des gars de la batteuse, et des voisins qui prêtaient leur concours. Et moi-même je m'étais offert pour le dur métier de confiance de décharger dans le grenier les sacs de blé ou d'avoine, de les compter et de marquer au crayon, sur une planchette, des chiffres qui permettraient de contrôler l'honnêteté du patron de la machine.

Sous le prétexte, — vrai d'ailleurs — que mon travail était le plus fatigant, Hannah et Magd, le tablier à bavette coquettement épinglé sur la robe d'indienne, m'y apportaient vingt fois par jour un quart de tarte aux myrtilles, aux raisins secs, ou au flan, et une tasse de thé à la crème. Comment Archer n'en témoigna-t-il pas d'ombrage ? Me jugeait-il décidément indifférent aux charmes de Hannah ? Mais l'étais-je vraiment ? Je prétendis me l'affirmer à moi-même.

*

Dans le caisson du wagon qui nous ramenait, j'appris à Paul Durand que j'allais incessamment préparer mon expédition annuelle dans le Nord à la recherche des fourrures.

S'interrompant de gratter l'irritante poussière de la batteuse infiltrée sous sa chemise — oh ! que j'avais hâte de prendre mon tub ! — il me demanda en quoi consistait ce mystérieux voyage.

J'ai aujourd'hui le remords d'avoir vanté les pays du « Grand Silence Blanc » en termes trop poétiques. A peine songe-t-on aux misères endurées lorsqu'elles sont passées. Il ne vous reste que le souvenir des splendeurs du froid, qui n'ont guère d'égales.

Il se fit un silence, durant lequel je jouissais par avance, et grâce à ma mémoire, des beautés de l'aventure prochaine. Paul Durand le rompit :

— Ne pourrais-je pas vous accompagner ?

Je différai un instant ma réponse, parce que les chiens de Mac Pherson — nous passions en ce moment devant sa ferme endormie — hurlaient à la lune.

— Je me demande si vous pourriez supporter les fatigues d'un tel voyage, fis-je. Je vous ai parlé de sa beauté, je ne vous ai pas dit que, chaque fois que je redescends vers le Sud, c'est en me jurant à moi-même de ne plus recommencer cette sacrée folie ! Non, pour rien au monde...

— Et vous recommencez pourtant !

— Sans doute parce que je suis une espèce d'aventurier. Je me fais chaque printemps le même serment :

« Merci ! j'en ai assez pris de l'hiver et de la solitude, et de la neige et des aurores boréales, et des soleils multipliés par cinq et dressés en croix sur l'auréole de leurs cercles parhéliques, et du feu d'artifice de la glace contractée et qui détonne sous le regel, et des petits feux qui vous rôtissent le ventre tandis que votre dos gèle, et de la soif que la neige ne calme pas, et des os du front qui vous font mal, et des yeux qui pleurent, et des cils qui vous collent les paupières l'une à l'autre, — elles sont gelées — et ...!! » C'est un serment que je sais par cœur. Mais c'est un serment d'ivrogne.

— Vous gagnez beaucoup d'argent à ce voyage ?

— Pas mal ! Mais cela, c'est le petit côté de l'affaire pour moi... J'ai plus d'argent aujourd'hui qu'il ne m'en faut pour vivre. Voyez comme j'ai simplifié ma vie !... Sans doute, c'est un luxe, que cette oisiveté que je connais aujourd'hui, l'été, depuis que j'ai dit adieu au commerce des chevaux. Mais ma vie dans les bois n'est pas onéreuse... Je dépense vraiment peu d'argent, vous savez ! Bien moins en vérité que ne me rapporte d'intérêt mon simple compte courant. Mes cartouches me reviennent à trois sous pièce, et un sac de farine, un seau de saindoux et un cochon salé durent longtemps... Je n'éprouve pas le désir d'une vie plus civilisée... Je devrais m'estimer très heureux comme cela. Mais l'hiver me rappelle impérieusement dans le Nord. Je ne sais pas lui dire non.

— C'est que, moi, je voudrais aussi gagner un peu d'argent.

— Mais Grand Dieu ! ne vivez-vous pas assez largement sur votre *homestead* ? Vous avez de plus, en

France, une famille qui vous fait de temps à autre un cadeau appréciable...

— ...Magd a des goûts moins simples, confessa-t-il.

— Ah ! *cherchez la femme !* Voici Magd qui décide. Et vous voulez gagner quelques milliers de dollars d'un coup, pour l'appeler plus vite madame Durand.

— Il y a un an que je l'aime, gémit-il. Ne vous moquez pas de moi.

— Me moqué-je ?... Je n'en ai nul dessein.

— Il m'avait semblé que vous-même aimiez Hannah. Magd le croit. Archer est terriblement jaloux de vous. Et Magd pense que vous ne déplaisez pas à Hannah.

— Je ne songe guère à me marier. Je suis trop un fils de l'Aventure pour me fixer. Et je crois que Magd se trompe. Hannah ne songe guère à moi. Archer lui plaît davantage. Il est de sa race...

— Croyez-vous que cela signifie vraiment quelque chose ? Voyez, Magd m'aime. et je suis Français comme vous !!...

Il tira nerveusement sur la bouche de ses chevaux, qui, pressés de rentrer, voulaient prendre le trot.

Continuant :

— Pourquoi ne voulez-vous pas m'emmener ?

— Mais je ne vous ai pas dit que je ne voulais pas vous emmener. J'ai, au contraire, toujours souhaité un compagnon dans ces sortes d'expéditions. Ceux qui se sont offerts, jusqu'ici, à moi, sont des gens auprès desquels je n'aurais pas dormi tranquille. Neuf sur dix des hommes qui mènent cette vie terrible... terrible. je vous l'assure !... sont capables de

tuer leur compagnon pour lui prendre ce qu'il a. Quand je suis là-bas, si je vois un blanc, je mets immédiatement entre lui et moi le plus grand nombre de milles possible. Je ne me sens en sécurité qu'avec les sauvages.

— Vous m'emmenez donc ?

— Je ne vous ai pas dit cela. Il faut d'abord que vous-même sachiez si, physiquement et moralement, vous pouvez endurer cette vie.

— Est-il besoin pour cela d'être comme vous un athlète qui saute sa propre hauteur et qui jongle avec des sacs de blé de cent cinquante livres ?

— Non, je ne le pense pas. Mais cela ne nuit pas. Ce qu'il faut, pour voyager dans le Nord, c'est durer. Il y a une minute qui est celle de la mort, et la minute d'après est celle de la vie. C'est la minute d'après qu'il faut toujours gagner.

— Si vous le faites, pourquoi ne le ferais-je pas ?

J'aimai l'entendre parler ainsi. Je me rappelais que l'amour-propre m'avait plus d'une fois sauvé la vie. La vivacité même avec laquelle ces paroles furent prononcées me fit dire :

— Oui !

— Vous verrez comment Magd et moi vous en remercierons, répondit-il avec un sérieux à la fois comique et touchant.

*

Quelle idée avait ce garçon de vouloir épouser Magd ? Simple trouble des sens ? C'était évidemment le revers de la médaille en ces beaux pays de l'Ouest.

Pour employer l'horrible locution qui a cours en France : ça manquait de femmes... Ainsi, Paul Durand, qu'aucun lien social, ni intellectuel, — et pas même le fil national (si fragile !) — ne reliait à cette jeune Irlandaise, qui ne savait pas un mot de sa langue, voulait à toute force souder sa vie à celle de cette donzelle !... Il n'était même pas possesseur d'un anglais correct. Ses gallicismes, son accent le désigneraient chaque jour aux risées de sa femme... Mais cela, n'est-ce pas ? c'était son affaire.

Je me félicitai de la sagesse avec laquelle je m'étais éloigné de Hannah. Bonne femme, au surplus, à accoupler avec le rouquin (si cet inquiétant Archer n'était pas un laird irlandais déguisé)... Mais moi ! Juste Ciel ! (...Où est la jeune fille française qui, il y a seulement six ans, jurait plaisamment ainsi ?... Neiges d'antan !...) M'imaginez-vous, traînant à ma remorque cette fille aux allures poulinières, incapable de faire honneur à une seule des vraies richesses de ce monde, qui étaient miennes : les aubes en écharpe de gaze, les midis d'or, les crépuscules d'opale, les nuits de saphir et de diamants, et l'architecture des grandes lignes... ? N'en jetez plus... Tout cela, qui est à moi, bien à moi, me suffit. Hannah ! rentrez dans ce néant ! et soyez-y, s'il vous plaît, la femme d'Archer Joyce aux cheveux d'incendie ! Vous et moi n'avons rien qui puisse nous être commun. Je suis un fils de la noble Aventure, ennobli par elle. Vous n'êtes même pas une bourgeoise de Palace !...

...Ainsi va la nuit ! trois heures déjà. Dans deux heures et demie sonneront les cymbales de l'aube. Moi, je ne dors pas, malgré le tub tiède pris en rentrant.

et les draps frais que Sarah Gosselin, la vieille métisse édentée, à la croupe et aux seins roulants, qui lave mon linge, a blanchis pour moi... Un loup chasse encore à trois cents pas à peine de la maison... Bonne chance ! frère ! tue et refais-toi. Puis, dors tout le jour, bien au chaud, sur ton lit de feuilles sèches !...

*

— Quelle idée a pris Paul de vous accompagner dans le Nord ? me demanda Magd. Dans deux mois, nous allons être à l'hiver. C'est la saison des danses. Quels bons *reels* nous danserions ensemble ! Dès que les travaux seront finis, je demanderai à p'pa de faire venir Gosselin le métis. Il joue si parfaitement tous les airs de danse sur son violon !... J'aurais eu du plaisir à danser avec Paul.

— Voici un proverbe français pour vous, Magd : *les absents ont toujours tort.*

— Nous disons juste le contraire : *l'absence rend le cœur plus aimant.* Donc, moi qui suis Irlandaise, je vivrai selon mon proverbe. Paul, qui est Français, vivra selon le vôtre. C'est lui qui oubliera.

...Je le souhaitai mentalement. A tout prendre, si jamais Paul Durand pouvait ramener de son voyage quelque chose de profitable, c'était, à mon avis, plus que les fourrures et les dollars, ce trésor : l'oubli. Bon à noter pour le jour où je serai stupidement amoureux.

*

La fanfare en cuivre de l'automne sonnait le départ. Dans l'ardoise du ciel, des oies inscrivirent des triangles semblables. Des vols de canards passèrent par les nuits claires, le cou tendu, criant leur joie voyageuse. Le cri mélancolique du butor cessa de chanter la tristesse des marais. Les ciselures d'argent du matin, volatilisées par le soleil, se sublimèrent en paillettes roses et mauves, accrochées dans l'atmosphère. De meilleure heure, on entendit les clochettes des vaches, qu'un soir pasteur, drapé de laine rousse, ramenait dans les fermes en même temps que tous les souvenirs du jour. Subitement mûrs, les fruits du pembina furent, dans les bois, ces éclatants coraux sertis d'ors patinés. Les rats musqués se mirent à travailler en hâte à leurs maisons des marais, et à y entasser les tendres racines des roseaux, nourriture de l'hiver. Tout nous conviait au départ.

*

Nerveux, en ces derniers jours, Paul Durand me fut d'un mince secours. Tandis que j'errais à cheval, à la recherche d'un ménage aux ambitions modestes qui soignerait ses bêtes et les miennes, dans nos étables givrées par les fantaisies de l'hiver, Durand ne cessait de fatiguer ses chevaux, et les roues de son buggy, sur la piste serpentine et pleine d'ornières qui conduisait chez les O'Molloy.

Je l'y accompagnais rarement. Lorsque j'y allais,

Hannah et Archer taquinaient le jeune Français, *Frenchy*, comme ils le surnommaient ! — sur sa vocation subite de coureur des bois. Le colosse barbu d'or s'arrêtait de compter les dollars produits par la vente de son blé pour vanter les charmes d'une maison chaude pendant l'hiver, alors que le thermomètre, lui-même, réfugié tout au fond de sa cave de verre renonce à enregistrer les folies du froid. Avions-nous, comme les bêtes sauvages, le privilège de créer sur notre des, chaque hiver, une toison protectrice ? Ou bien savions-nous grelotter assez fort pour nous réchauffer ? Et encore, Paul Durand imaginait-il que les froids de l'Athabaska-Mackensie dépassent de beaucoup en rigueur ceux déjà si cruels du nord-est de la Saskatchewan ? Sincèrement attristée — je le crois, — frissonnant dans sa camisole de flanelle à écouter les évocations faites par son mari, mistress O'Molloy hochait sa maigre et longue figure aux jaunes dents saillantes. Son maigre chignon en perdait des épingles, qu'elle devait sans cesse repiquer de ses doigts osseux. Magd restait muette, la mâchoire contractée, un mauvais regard à mon adresse. Sans doute me jugeait-elle responsable de la privation de son danseur. — Vous devriez emmener Archer, plaisanta Hannah. Ses cheveux vous fourniraient un feu perpétuel. Le rouquin goûta mal la plaisanterie.

*

J'étais habitué, pour moi, à ces départs solitaires. Il apparut que Paul Durand s'attendait à ce que la plateforme de la station fût arpentée par le pas trop

précipité d'une jeune fille nerveuse. Or il n'en fut rien. A la gare, — c'était un vieux wagon de marchandises hors d'usage, simplement déraillé de l'autre côté de la plateforme, cloisonné et empuanti par le charbon de lignite qui portait au rouge cerise un poêle monumental, — personne n'était là, à qui adresser un dernier signe de la main. Le mouchoir, sur lequel mon compagnon comptait sans doute pour faire le signal de détresse classique, servit à tamponner deux yeux, subitement trop brillants et cernés de paupières gonflées. J'acceptai le prétexte des poussières. Il me fut facile de regarder ailleurs. La cloche du départ m'emmenait peut-être à Capri, au sein d'une mer esméraldine,... et à un nombre respectable de siècles en arrière. Ma machine à parcourir le temps était ce petit Suétone aux pages maculées, que, sans respect pour sa valeur bibliophilique, je mettais dans une de mes poches, chaque fois que je partais à l'Aventure. Mais le format en était commode, et sa reliure de parchemin était inusable. Je lui reprochais seulement ses italiques minuscules, qui, lorsque le jour baissait, mettaient mes yeux à une rude épreuve. Autant que je me le rappell , il datait des débuts du XVIIe siècle, et la première page en portait l'image d'un griffon, avec l'inscription : *Lugduni apud Antonium Gryphium...* Il me répugnait moins de voir Tibère nageant dans une débauche aquatique, qu'il ne me désolait de voir un garçon de vingt-quatre ans pleurer pour si peu de chose que de partir sans emporter avec lui l'image de la douleur inconsolable d'une fiancée. Eh bien ! Magd avait eu raison. Voilà... Ici, au milieu d'une phrase intéressante, je perdis le sens d'un verbe,

et j'errai dans le labyrinthe de mes souvenirs classiques, sans parvenir à restituer à ce paragraphe le sens précis que Suétone lui avait certainement donné. Les trains canadiens sont ce qu'on fait de mieux dans le genre. Ils ne comportent pas encore, hélas ! de dictionnaire latin.

Je dus me battre très longtemps contre ce mot rebelle (et décidément rebelle indompté), car lorsque je levai les yeux, Paul sommeillait. C'était peut-être simplement parce qu'il avait passé une mauvaise nuit... Je préférai croire que, comme Condé à la veille de la bataille de Rocroy, il était maintenant en pleine possession de son calme. Que pouvait-il faire de mieux que de dormir, maintenant que la distance augmentait rapidement entre nous et cette ferme O'Molloy, vers laquelle son cœur avait été si follement attiré ? Las de lutter contre le verbe « hors-la-loi », je m'endormis à mon tour.

*

C'est à Athabaska Landing (le chemin de fer n'y arrivait pas encore, et nous dûmes faire en chariot la cahotante étape qui y menait depuis Edmonton), que je savais trouver les chiens et les traîneaux qui nous étaient nécessaires.

Paul Durand était un novice désespérant, et il n'y avait pas à compter sur lui pour m'aider à arrimer les bagages. Il y a des tas de trucs qu'il faut apprendre. Aucun mathématicien ne résoudrait le problème du centre de gravité avec le certitude d'un coureur de bois. Et il n'y a pas de manuel technique qui ...s

apprenne à lacer convenablement, en manière de filet, les courroies d'attaches du chargement. Il est curieux que les chiens de traîne, qui vous obéissent du premier coup, considèrent comme une mauvaise plaisanterie le fait d'être commandés par votre compagnon. Ils rient à leur manière, qui consiste à montrer des crocs de loups, et, si l'on a peur d'eux, ils renversent les rôles, et ont le mauvais goût de plaisanter à leur tour. Si je n'avais pas appliqué à temps sur la gueule du chien de tête de l'attelage de Paul un bon coup de manche de fouet, mon compagnon eût été bon pour l'amputation de trois doigts au moins. Le chien n'eut que le temps de happer la mitaine, qui fut naturellement une loque inutilisable... Et Paul ?... Ma foi ! il était maladroit, mais il n'eut pas la contenance d'un lâche.

— Gare à vos rapports avec les chiens, lui dis-je, sans quoi, Magd épousera un manchot.

Pourtant, j'avais eu la main heureuse avec mes attelages. Sur huit chiens, trois m'avaient appartenu l'hiver précédent. Je les avais rachetés, — non sans payer une sérieuse prime au métis même à qui je les avais vendus à mon passage de printemps. Je savais ce qu'ils pouvaient faire. Sans doute savaient-ils aussi ce que je pouvais faire, car ils remuèrent la queue en me reconnaissant. Je réprimai leur familiarité, car un chien de traîne est un chien de traîne, et, même si vous l'aimez, il ne doit pas le savoir d'une façon trop certaine. Je roulai ostensiblement devant les chiens la longue lanière de mon fouet. Assis sur leur train de derrière, ils me regardaient faire. Quand j'eus passé le fouet à ma ceinture, les oreilles couchées, ils

avancèrent, pouce par pouce, en rampant. J'étais le Maître qui ne frappe jamais un innocent, mais qui corrige impitoyablement la faute la plus vénielle.

...Devant nous, en ce jour ensoleillé et froid de novembre, la piste de neige s'ouvrait éblouissante vers le nord, déjà battue et lisse jusqu'à une certaine distance (où je bifurquerais)... Un ciel pâle mais strictement net... La magnificence des jeux nacrés du soleil d'hiver sur la neige... Ce vent qui tapotait agréablement nos joues, comme pour recommander à notre sang de circuler plus vite... Hourrah ! hourrah ! hourrah ! J'étais de nouveau cet homme en route vers le Grand Nord !

IV

Les premiers jours de février... C'était le chemin du retour après un voyage d'aller, plus rapide que je ne l'avais espéré ; nous avions dévié, vers l'est, sur les conseils d'un Indien chippewayan rencontré en route, et nous nous en étions bien trouvés. Nous n'avions guère marché plus de trente jours, ce qui, en raison du chargement de nos traîneaux, des haltes, et de la nécessité qu'il y avait de ménager les forces des chiens, et celles de Paul Durand, — je me jugeais, moi, infatigable ! — pouvait représenter un voyage de quatre cent cinquante à cinq cents milles à peine... Nous avions trouvé des sauvages assez éloignés de tout poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou de Revillon Frères pour se laisser tenter par nos cotonnades, nos caissettes de tabac, nos couteaux, nos verroteries, nos haches, nos carabines... Surtout, nous avions sur tous les postes officiels du monde cet avantage : nous vendions de l'eau de feu. Sans doute c'était s'exposer gros à la sévérité de la loi ; c'était aussi dans les traditions bien françaises : nous recommencions en petit Cavelier de la Salle et du Lhut. Le tout est d'user discrètement de la boisson. Il y a un certain doigté qui vous permet d'éviter tout scandale. Pourquoi un caporal de la Police montée se

dérangerait-il par vingt, trente ou quarante degrés de froid, pour venir donner la chasse à deux pauvres bougres de voyageurs ? Moi, j'avais profité de l'hospitalité. Je savais assez de chippewayan pour pouvoir rire avec les jeunes filles, et m'intéresser aux vantardises des vieux... En attendant que les traîneaux soient chargés, il n'y a aucune raison pour s'ennuyer dans un camp sauvage. On prend pension dans une large tente circulaire en peaux tannées, avec, au milieu, un petit feu perpétuel. Tandis que les jeunes gens s'en vont à la chasse, et la vieille, au bois mort, le maître, à croppetons, ou couché sur le dos, fume et bavarde. Il a tant de choses intéressantes à dire ! Il vous raconte sa vie, et son « tous les jours » a de quoi faire rêver un blanc. Mieux, il vous raconte comment se sont comportés les hommes blancs rencontrés avant vous, et si vous aviez un orgueil mal placé de votre race, cela vous rabat joliment le caquet. « Tu es moins voleur que les autres » est un compliment auquel on ne saurait rester insensible. Cependant, la fille aînée vous témoigne son admiration en vous lançant à la figure des brindilles de bois ! Indulgent, le père sourit... Mais Paul Durand, lui, demeura insensible au jeu charmant des brindilles de bois. (L'amour à la souvage ! disent les Canadiens). Taciturne, il regrettait évidemment les grâces de Magd O'Molloy. Je me gardai de le questionner. Mais je savais, sans qu'il eût à me le dire, qu'il regrettait ses soirées d'hiver du sud, où, au son d'un violon endiablé, on danse des *reels* et *one steps*, et où les filles, serrées de près, gloussent des petits rires hystériques. La maîtresse de maison fait circuler les tartes, les buns

et le thé ; mais si un invité a la moindre notion de politesse, il a caché dehors, sous la neige, une cruche de whisky, et, mystérieusement, il invite de temps à autre le maître de maison et deux ou trois amis à sortir. On dit « Ho ! » (ce Hoch germanique !) ou, si l'on est Écossais : *His it is, was like his, dam ! di hem !* et l'on rentre... Pour moi, cela était loin, très loin. Pour ce garçon amoureux, stupidement, désespérément amoureux, cela restait près, et pourtant insaisissable...

*

...Mais c'était le chemin du retour, et de belles peaux bien fournies étaient lacées sur nos toboggans. Sur la neige trop gelée les traîneaux crissaient, tandis que nos raquettes accompagnaient leur mélodie ininterrompue d'un *sip-sip-sip-sip* saccadé et scandé. Inlassable, je battais le chemin en avant du premier traîneau. Derrière moi, les chiens de traîne, pareils à ces loups dont ils étaient les fils, marchaient le poil hérissé, taciturnes, happant la neige d'un coup de dent sec, pour rafraîchir leur gosier. Et derrière, Paul Durand marchait à son tour, sur une piste déjà battue, et, derrière lui, son attelage.

Je me rappelle qu'il faisait très froid. Mais il faisait aussi très beau. Le ciel était pâle et net, avec, au milieu du jour, les jeux fantastiques de la lumière du soleil. Comme pour se moquer du froid, l'astre se triplait ou se quadruplait de deux ou de quatre autres images, placées sur un ou deux diamètres, les reliant à lui-même par des croix de Malte lumineuses, les circons-

crivait d'un cercle tout fait de fragments d'arc-en-ciel, merveilleusement ressoudés l'un à l'autre, faisait chatoyer les couleurs du prisme, les jetait vers la terre l'une après l'autre, et, jonglant avec elles, les relançait vers ce point mystérieux du zénith où leur arrivée simultanée recomposait brusquement la lumière blanche. C'était à la fois féerique et ironique. Une fête de la lumière, mais une fête à laquelle on était convié par quelque quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. Les os des tempes, les os du front étaient douloureux, à force d'être rétractés par le froid. Tout ce que le visage laissait d'exposé à l'air sentait le besoin de serrer ses cellules l'une à l'autre, dans le vain espoir de se réchauffer mutuellement. Elles ne parvenaient qu'à avoir la sensation pénible d'être prisonnières d'une geôle trop étroite. Nos barbes, nos moustaches s'allongeaient. La buée s'y déposait, s'y condensait, s'y gelait en stalactites. Leur poids tirait le poil. Il fallait de la main, gantée de larges mitaines, les dégeler. Quelques minutes après, tout était à recommencer.

Mais cela, c'était le petit côté des choses ! Avec les premiers jours de février, le mauvais temps commença. D'abord, la lune s'entoura d'un vaste halo, très pittoresque (mais il n'était pas seulement pittoresque !) Les étoiles semblèrent plus grosses, mais aussi moins habiles à scintiller. La nuit venue, les loups hurlèrent plus mélancoliquement. Nos chiens eux-mêmes paraissaient ramper, comme devant un danger visible.

Si nous avions été dans un endroit abrité, j'eusse ordonné une halte. Mais nous traversions alors un mauvais bout de ces terres de silence qu'on nomme

en anglais : *Barren Lands*, les « Pays Nus ». Et nus, ils l'étaient en effet. Nus sous la neige. Chastement nus. Cruellement nus... Peut-être une longue étape nous permettrait-elle de gagner le bois : l'abri,... et, je ne le dis pas à Paul Durand, mais je le pensais en moi-même : le salut !

*

Je pressai l'allure... Malgré le froid intense qui gelait la neige, jusqu'à l'effriter en cette fine poussière, jusqu'à la faire filtrer à travers mes raquettes comme de la fleur de blé qu'on tamise, je sentais une abondante transpiration me baigner de son huile froide. Dans cette neige impalpable, — et pourtant si pesante à mes muscles — mes longues raquettes à la chippewayanne enfonçaient d'un bon pied. Derrière moi, mes chiens enfonçaient encore d'un demi-pied dans mes foulées. Au risque de désunir mon effort, je me retournai plusieurs fois. Courageux, têtus, volontaires et grognons, mes esclaves chiens tiraient à plein collier, leurs grands corps osseux inclinés en avant. Le toboggan crissait davantage, comme s'il eût gémi de froid. Tout encapuchonné, la tête basse, pour offrir le moins possible de chair nue aux lames aigues du froid, Paul allongeait vaillamment ses enjambées, selon le rythme de la raquette, — ce rythme que j'avais eu tant de peine à lui enseigner, et qu'il avait enfin conquis. (Je souris en me rappelant ses premières chutes.)... Tiendrait-il ?...

...Une tache sombre, — moins sombre, sans doute, d'être si lointaine — surgit devant moi. C'était, à

n'en point douter, un bois, c'est-à-dire un abri... A n'en point douter ? Voire ! Un bois ? ou un mirage ?... Un mi...mi...mi...mi...rage ! Les syllabes du mot dansèrent devant mes yeux, à m'en donner le vertige. Ainsi s'abolissait le charme extraordinaire de ces palpitations de la lumière sur la neige, dont les caprices, d'ordinaire, m'aidaient, par leur beauté, à ignorer toute autre chose déplaisante, telle que le froid ou la fatigue. Mais les syllabes du mot « mirage » continuaient à danser, à tourbillonner, ballerines d'une danse diabolique... Mi...mi...mi...mi...ra...ra...a...ge... Mi...mi...mi... Et le vertige fit fléchir mes genoux, si bien que j'eus à faire un effort de plus pour vaincre le terrible sortilège du mot.

Un effort désespéré de volonté me remit entre mes propres mains. Je savais qu'il s'agissait de forcer encore un peu l'allure. Alors je marcherais plus rapidement que le mot mi... Non, il ne fallait pas se laisser aller à le prononcer de nouveau. Je détournai mon attention sur la syllabe « rage ». Oui ! Rage ! rage ! rage ! Cela formait un sens complet, et que je comprenais parfaitement ! Rage ! Oui ! Rage donc ! bête traquée par la mort ! Rage ! Rage ! Rage !...

Puis, comme si ma volonté eût porté ses fruits, le bois, tapi derrière une colline de neige, se leva, et, accueillant, s'en vint à moi. Ce n'était pas un mirage. (Je pouvais désormais prononcer le mot, sans que dansassent les syllabes.) Ce bois était un bois, et nous l'aurions vite atteint.

J'avais dû ralentir sans m'en rendre compte, et le chien de tête mit la patte sur ma raquette, ce qui fut cause que je roulai par terre. Je fus vite relevé, et

je me mis à secouer la neige qui me mordait le cou et les oreilles, à l'endroit où elle avait pénétré sous mon capuchon. Une piqûre aiguë à l'oreille droite. — N... de...! c'était mon oreille droite qui gelait. Je la frictionnai si fort, de ma main gantée du moufle de cuir, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Et !... N... de...! Le bois, la neige, tout disparut de ma vue. J'avais les yeux gelés...

C'était un accident qui m'était déjà arrivé, et je savais qu'il ne fallait pas s'affoler. Cette cécité des neiges, c'est la réaction naturelle contre la danse des couleurs et des points lumineux. Jamais elle n'avait duré chez moi plus de quelques minutes.

J'étendis la main en arrière, et je sentis la toison rude et hérissée de givre du chien de tête. Il se laissa toucher. Il était plus caressant que ne le sont d'ordinaire ses congénères. Ce n'était pas beaucoup. Entendez par là qu'il n'enlevait pas trois doigts de la main qui le flattait, et qu'il condescendait même à remuer le cylindre de poils qui lui servait de queue. Je passai la main sur ses flancs ; il haletait. Je sus aussi que tout l'attelage fatigué s'était couché.

J'appelai Paul. Il me répondit d'une voix étrangement lointaine. C'était comme si ses paroles étaient gelées. Je lui criai que je venais de me sentir aveuglé, mais que cela n'avait rien de grave.

— Venez jusqu'à moi, lui dis-je. Vous prendrez la tête, et je marcherai derrière votre traîneau en le tenant par la main...

— Mais moi aussi, je suis aveugle, gémit-il. Dès que les traîneaux se sont arrêtés, j'ai regardé devant moi, et c'est comme si la lumière m'avait brûlé les yeux.

— Ne bougez pas, criai-je, c'est moi qui vais aller vous chercher.

Je réussis à faire demi-tour, non sans tomber, et, au risque de provoquer un coup de dent de la part d'un de mes chiens, je me guidai vers le traîneau au moyen de leurs traits. Puis je touchai le tobbogan. Enfin je mis la main sur quelque chose de vivant. C'était Paul, écroulé sur l'arrière de mon traîneau. Il gémit doucement. Je l'invitai à faire un effort et à se remettre sur pied. Il y réussit, mais en me faisant tomber à mon tour. Et il me fallut quitter mes raquettes pour arriver à me relever. Il me fallut, encore, toujours dans cette cécité, remettre mes raquettes. Autour de mes yeux, c'étaient les ténèbres, mais des *ténèbres blanches*, qui tourbillonnaient. Oui, des points de lumière dansaient, jusqu'à faire la nuit. Et cela était vertigineux. — Qu'allons-nous faire ? gémit Paul. Je pensai que la première des choses à faire c'était de ne pas nous laisser geler sur place, et je dis qu'il fallait nous tenir l'un à l'autre et essayer de marcher. Cela nous passerait bientôt à l'un ou à l'autre, et tout irait bien. Et je me mis à rire. Ce rire dut sonner effroyablement faux, car Paul s'écria : « Oh ! ne riez pas comme cela ! c'est lugubre ! — Allons, venez, lui dis-je. Marchons pour ne pas geler sur place. Il fait au moins cinquante au-dessous de zéro. » Et je le pris par le bras. Nous fîmes quelques pas, et, naturellement, nous tombâmes, l'un et l'autre. Il fallut se relever. Je cherchai le côté comique de l'aventure, et, tandis que nous nous accrochions l'un à l'autre, je lui criai à l'oreille que je donnerais gros pour voir la tête que nous avions. Deux ivrognes n'ont jamais

donné spectacle plus risible. Il me répondit aigrement qu'il n'y avait pas de quoi plaisanter. Et moi, devenu subitement furieux, je lui criai qu'un homme qui n'a pas l'énergie de rire est un homme qui ne mérite pas de vivre. Je crois qu'il sanglotta, ce qui redoubla ma fureur. Je le secouai si brutalement, que nous roulâmes à terre de nouveau, l'un et l'autre. Je me relevai, mais lui refusa de se relever. « Eh bien, crève ! imbécile ! lui criai-je, si tu n'as pas le cœur à la bonne place. » Pour moi, je me mis à marcher, tombant, me relevant, tombant encore, me relevant encore. Furieux, endolori, me relevant pour la trentième fois au moins, et ayant quitté mes raquettes pour y parvenir, j'enfonçai jusqu'à la poitrine dans de la neige sans consistance. Je compris qu'un banc de neige s'était formé là, et j'eus l'intuition que j'avais sans doute mieux à faire qu'à marcher comme un fou, et à tomber comme un ivrogne. Rageur, j'agrandis de mes mains le trou que j'avais fait en tombant. Puis, je me tapis au fond. Là j'étais en quelque sorte protégé par la neige, même du froid extérieur. Ce n'était pas chaud, chaud, mais cependant, mon sang suffirait à m'empêcher de geler. Je portai toutes mes attentions à mes yeux. Me dégantant alternativement l'une et l'autre main, j'appliquai la paume sur mes paupières. En même temps, je me demandai ce qui valait mieux : être aveugle ou être manchot, par suite du gel d'une main ? Je décidai qu'il valait mieux être manchot, jusqu'au moment où les doigts de ma main gauche commencèrent à devenir insensibles, et alors j'estimai qu'à tout prendre, mieux valait être aveugle. Je donnai immédiatement des soins à ma main, et, tandis que

j'étais occupé à y ramener le sang, par des frictions, la vue me revint. Je ne sais pourquoi, j'éclatai d'un rire si étrange, que je me fis peur à moi-même. Étais-je devenu fou ? Je cherchai une discipline. Je la trouvai en me récitant à moi-même le début de la première églogue. Ainsi, par un ricochet inattendu, à vingt siècles de distance, et à travers des millions de kilomètres, Virgile, chantre d'un pays de soleil, sauvait ma raison au pays du froid... Un instant j'en fus loin. Puis je songeai à Paul.

Hors de mon trou de neige, le froid m'assaillit de nouveau. Cette transpiration figée m'enveloppait maintenant d'un lourd vêtement de plomb glacé. Ce froid m'était lourd à porter. Lourd aux épaules, lourd aux reins, lourd aux jambes. Cependant, après que j'eus chaussé mes raquettes à mes mocassins, ma volonté même m'allégea d'une partie de ce poids. Un mouvement des épaules, un mouvement des reins rejetèrent le plus pesant du lourd fardeau. Seules les jambes demeurèrent gênées par le lourd boulet du froid. Cependant, il fallait s'évader de toute cette misère. (Et je jurai, une fois de plus, ce serment que je n'avais jamais pu tenir : qu'on ne m'y reprendrait plus.) Les mains en abat-jour, je scrutai l'immensité de la prairie neigeuse.

Je m'efforçai d'abord de la voir toute blanche. Je savais désormais ce qu'il en coûtait de s'amuser des jeux de la lumière sur la neige. — « C'est tant de splendeur qui m'a ébloui », me dis-je. Et volontaire, renonçant, obéissant à ce vœu de pauvreté visuelle, je découvris un horizon décoloré par le froid. Un horizon égal et misérable. Un horizon sans mirage. Sans mi...

mi...mi...rage ! Lentement je pivotai sur moi-même. Et le soleil baissait, baissait...

Loin vers l'est, — beaucoup plus loin que le bout de mon ombre formidable, — il y avait une tache grise... C'étaient les chiens et les traîneaux... Où était Paul ? Oui, où diable était-il ? J'allai vers cette tache.

En chemin, je recoupai d'abord les courbes enchevêtrées de ma trace. Puis je tombai sur notre double trace... Je la suivis... Que de fois nous étions tombés ! Quoi ? tant que cela ?

Je remis sur pied un corps insensible — mais non mort — enfoui dans la neige. Secoué rudement, il gémit. Je le chargeai sur mes épaules. (Dieu ! que j'enfonçais dans cette neige !)... Oui... marcher... marcher vers les traîneaux... Ne pas pleurer parce qu'on a mal et froid (et trop chaud en même temps)... Arriver ! oui ! arriver !...

Aux traîneaux, je découvris cette bouteille de whisky que je savais où trouver... Une goutte entre ces dents, desserrées à grand peine... Et moi !... et moi !... Que de volonté dépensée à me le refuser à moi-même. Merci ! si mon corps, cette brute ! désirait boire, au risque d'en mourir, mon esprit savait, lui, comment une simple gorgée d'alcool fauche les jambes d'un homme fatigué. Non ! tempérant jusqu'au bout... Et fort... et jeune... Je vainquis la brute !

J'enveloppai Paul Durand dans toutes les couvertures. La tête aussi !... Puis déchargeant son traîneau, je l'y couchai. Et allégeant aussi le mien... En route vers le bois...

Vers le bois ?... Où était-il ? ah ! oui, là-bas ! Encore

loin... Je soupirai... Un avare naquit en moi, tandis que je partais. Je ne pouvais m'empêcher de tourner la tête vers ce monticule de neige surmonté des raquettes de Paul Durand où était notre fortune... Mais j'atteignis le bois, et je pus allumer un feu.

Demain ! oui, demain seulement, après le repos, j'irais chercher les fourrures.

*

Le feu allumé, il me fallait manger. Ma vie, et sans doute bien plus encore celle de mon compagnon, dépendaient de mon égoïsme total. Farouchement total. « Ne t'occupe pas de ton compagnon. Mange le bon pemmican acheté aux sauvages. Enfourne dans ton poële intérieur ce combustible onctueux et gras. Fais craquer sous ta dent, mâche ces fruits desséchés, que la main prévoyante d'une squaw a mélangés à la graisse et à la viande séchée, crue et pilée, et qui te préserveront du scorbut ! » Mais, rassasié, je pris la hache et j'abattis en six minutes assez de perches pour former un auvent sur l'endroit dépouillé de neige par moi, et qu'attiédissait le feu... Les robes, les couvertures dressées comme une tente... Dieu merci ! je ramenais ici, de quarante degrés, la température extérieure... Garçon de hammam en mocassins brodés, en chemise sale, je frictionnai le corps maigre et désespérément pouilleux de Durand... Cette nudité étique et sale au milieu de tant de neige immaculée !... Dieu merci ! il revivait et je le rhabillai... Quelques gorgées de thé chaud le transmuèrent de nouveau en un être vivant... Même pâle, et aveugle encore, il eut un

beau sourire, et ses premières paroles furent pour me dire : « On reverra Magd ! » J'avais pour le moment d'autres choses à faire qu'à rêver. J'aime rêver. Mais je tiens à réaliser mon rêve. Aucun rêve n'était désormais réalisable, ni pour lui, — pauvre remorque attachée à ma machine ! — ni pour moi, si je ne jouais pas jusqu'au bout le jeu de l'évasion ! En conséquence, je changeai de linge, et je profitai de ma nudité frissonnante pour me frictionner de whisky. Une demi-bouteille y passa. Mais cela, c'était l'extérieur. Puis je réfléchis, en surveillant le calme sommeil de Paul.. Moi, personnage parfaitement neuf ! j'adorais et je nourrissais le dieu du Feu ! Il répondait à ma dévotion en assouplissant mes membres. Reposant tout attelés dans leurs traits, mes chiens, ancrés aux traîneaux, renversaient, me renvoyaient, de leurs yeux de loups, des fragments d'étincelles. Déjà le bivouac de Grand Nord reprenait son charme...

Je passai une partie de la nuit ainsi, sans dormir. Le thé, la pipe et le pemmican alternaient pour envoyer à ma vie des aliments que mon sang, serviteur fidèle, pompait sans murmurer et dirigeait avec intelligence à leur place assignée. Ici le thé, là la graisse, et là, cette fois, vers le cerveau, la volupté du tabac... Mais je ne pourrais pas songer à dormir plus de deux heures à cause de Paul Durand... Ce fut un peu avant l'aube, à l'heure où s'épaississent les ténèbres de la nuit du nord, que je fermai les yeux.

*

Il restait un peu de feu, lorsque je m'éveillai. Quelques morceaux de bois sec firent danser, dans le

demi-jour naissant, de follettes flammes bleu et orange, mariage de couleurs qui célébrait l'union mystérieuse des éléments métalliques libérés de leur condition organique. Ainsi quelque jour, les propres atomes de mon corps danseront de joie, parce que la Mort, alchimiste, les aura délivrés de leur prison. Et, vraiment, la Mort — je l'avais encore tutoyée la veille, assez familièrement — ne m'apparaissait pas, à la mieux connaître, un personnage aussi malfaisant. Une fois de plus, l'amour forcené de la Vie, que je portais en moi, ne m'enlevait pas, devant la Mort même, la joie que j'avais à être cet homme vivant qui s'agite et qui pense. Mes souffrances mêmes faisaient une échelle à la mesure de ma joie... Et Paul ?...

Il avait la tête chaude, un peu trop chaude. Il rêvait tout haut. Divaguer, c'était plutôt le vrai mot... Je saisis la syllabe : *Magd* ! Allons ! cette fille l'avait réellement ensorcelé. « Aveugle ! va ! ne peux-tu profiter du rêve pour voir autre chose que cette stupide donzelle ?... Moi, je vais manger. » C'était de la vie que je mangeais.

Je distribuai aux chiens leur poisson gelé soigneusement rationné. Le fouet à la main, je faisais la police. Prompts à profiter de toute inattention, les voleurs me guettaient de l'œil, tout en déchirant avidement leur nourriture. Une pulpe argentée brillait dans leur gueule rose. Dès qu'ils eurent mangé, je remis un peu de bois dans le feu, et je m'en fus avec les traîneaux chercher le chargement abandonné la veille.

Quand je revins, il était temps. Déjà le vent travaillait comme un ouvrier accroupi à raper la neige... Une fine poussière dure et aiguë volait, encore bas,

Je savais qu'elle ne tarderait pas à s'élever, à tourbillonner en volutes follement cruelles, à chasser toute la vie de la surface neigeuse. Les loups eux-mêmes fouilleraient la neige pour s'y terrer. Dans les bas-fonds, au plus fourré de la broussaille, les hardes de cariboux, d'orignaux ou de wapitis se grouperaient, têtes affrontées, afin de n'offrir au vent que des croupes qui, rythmiquement, grelotteraient pour se réchauffer. C'était la tempête qui se levait, la puissante et féroce tempête, dévoreuse de vie animale. Ainsi, une fois de plus, le halo de la lune avait prédit juste. Et, prévoyant, égoïste, et pourtant, dans mon égoïsme vital, sauveteur de vie, avant de m'occuper de Paul, j'amoncelai, à portée de la main, trois jours au moins de provision, et, la cognée en main, je débitai du bois mort. Il ne faut pas un gros feu pour maintenir la vie — et assez confortablement, je vous le jure ! — dans un espace de huit pieds de long, huit pieds de large et cinq pieds de hauteur .. (c'était l'espace compris entre les murailles de neige et l'auvent de perches légères que j'avais établi) L'essentiel est de ne pas cesser d'adorer et de servir le dieu du Feu, en lui jetant de petites offrandes de bois sec .. Je sentais renaître en moi l'âme dure, volontaire et superstitieuse d'un très lointain ancêtre, qui à l'époque de la préhistoire avait, comme moi, lutté contre le froid, la faim et la fatigue. Comme lui, je triompherais. . J étais de sa race, à travers des centaines et des centaines de générations

Je réveillai Paul Durand, encore aveugle Cependant, il me dit qu'il distinguait vaguement la lueur du feu Il avait beaucoup de fièvre, que je tentai de combattre

avec du thé très léger, mais très chaud. Tandis qu'au-dessus de nos têtes le vent faisait ployer et gémir de fatigue les trembles squelettiques, je fabriquai pour mon compagnon du bouillon de pemmican. J'eus quelque peine à le lui faire prendre. C'était un homme qui s'abandonnait, autant dire : un homme qui se vouait à la Mort.

Souffrait-il ? Il m'assura que non. Il se sentait seulement très faible. Il me parla longuement de Magd. « Là, me dis-je, est le ressort qui peut l'aider à se redresser contre la Mort. » A mon tour, je lui parlais d'elle, longuement. — Si vous épousiez Hannah, nous serions beaux-frères, me dit-il. — Bon ! pensai-je, je te tirerai de là. Tu ne mourras pas encore aujourd'hui. Et je lui fis avaler une seconde tasse de bouillon, et un peu de whisky, mouillé de thé brûlant. Puis je le laissai reposer. Mais avec cette tempête, il fallait, pour que j'aie quelque chance de sauver mon compagnon, que je me prive à peu près totalement de sommeil, pendant près de trois jours et de trois nuits. J'avais de quoi manger énormément, et je buvais en abondance du thé très fort et sans sucre. De temps en temps, je me laissais aller à somnoler, bien assuré que quelque chose d'inconnaissable, qui veillait en moi, me secouerait de ma torpeur au moment où il conviendrait de mettre deux ou trois morceaux de bois dans le feu.

*

Obéissante à ce mystérieux ordre ternaire, la tempête s'apaisa vers le soir du troisième jour. Depuis la

veille, Paul Durand avait recouvré la vue. En même temps sa fièvre était tombée, ne lui laissant qu'une toux rauque, et il avait retrouvé l'appétit. Je décrétai qu'on se reposerait encore un jour. Je profitai de la fin de la tempête, alors que le bois est encore plein du bruit d'arbres qui se choquent, pour faire un tour de chasse. Au bout d'une demi-heure à peine, je tombai dans une petite clairière bordée de hart-rouges, dont les branches les plus minces avaient été fraîchement coupées comme avec un sécateur. C'était signe qu'il y avait des orignaux dans les environs. Et, dans cette clairière, mes raquettes, tassant la fine poussière de neige fraîche, s'enfonçaient jusqu'à un endroit où la neige était dure et crissante. Elle avait dû être piétinée, juste avant la tempête. Appuyé contre un tremble, j'écoutais dans la direction où le vent m'était favorable... La nuit tomberait vite, et il était vraisemblable que, le vent se calmant, les orignaux allaient, après ces jours de jeûne, chercher à se nourrir. Mon espoir ne fut pas déçu. Le bruit que j'entendais, quelque chose comme si l'on eût raclé rythmiquement un gros archet de bois contre les branches, était encore assez éloigné. Je me défis de mes raquettes, et, entrant résolument dans la neige jusqu'au ventre, j'entrepris de me frayer lentement et sans vacarme un chemin vers le son qui me venait à l'oreille... Le bruit grandit. On eût dit des hommes chargés de fagots marchant pesamment dans la broussaille... Immobile, sachant que cela venait sur moi, je laissai doucement glisser la mouffle de ma main droite... Cruel, le froid de l'acier me mordit les doigts. Mais je voulais tuer, tuer pour vivre... Dans la pénombre, têtes géantes, bar-

bues, allongées, décornées, oreilles largement ouvertes, trois orignaux énormes débouchèrent à vingt-cinq pas. Comme j'étais devant eux, à cause de leurs yeux obliques, ils ne me voyaient pas. Je levai lentement ma carabine, et je visai celui du milieu, au poitrail. Le coup partit, et le recul me souffleta. L'animal que j'avais tiré était encore debout, immobile. Mais il vacillait. Il fit un, deux, trois pas en avant, titubant, comme ivre. Et cela était à la fois ridicule et macabre Il s'arrêta au troisième, marqua un temps, et, soudain, foudroyé par la mort, glissa en avant son mufle reposant entre ses pattes allongées. J'aurais pu tuer également n'importe lequel de ses compagnons. Peut-être tous les deux. Mais j'étais trop sauvage et trop barbare pour un meurtre inutile. Je les laissai aller. Je revins au campement la figure ensanglantée d'avoir bu à même la veine du cou de ma victime, ouverte d'un coup de couteau, le sang, le bon sang tiède qui s'écoulait en faisant goulouglougoulou. Mais c'était de la vie et de la chaleur que je buvais. Toutes les forces de l'original abattu étaient maintenant dans mes veines. Un sang riche et chaud circulait J'allumai un petit feu. Je dépeçai l'animal sans hâte, presque sans fatigue, mettant soigneusement de côté le cœur, le foie et les rognons pour une grillade du soir. Mâchant avec une volupté inconnue et inquiétante des bribes de bonne chair crue, savoureuse et tiède, chargé de vingt ou vingt-cinq livres de viande empaquetée dans un morceau de peau, je revins au bivouac. Après avoir mangé, par une nuit calme étoilée et froide, — on entendait par instant l'éclatement sec d'un arbre condamné à mort par le gel — je revins vers la dé-

pouille avec les chiens. Je les laissai festoyer une heure, tandis qu'entre mes jambes vivait et mourait à mon gré un tout petit, petit feu de brindilles, qui me réchauffait délicieusement les cuisses et le ventre... Des loups hurlèrent à la curée. Mais, les chiens leur ayant répondu, ils n'osèrent s'approcher de nous.

*

Je suppose que le lendemain fut un jour de grand froid. Mais nous ne le savions pas. La chair, la bonne chair fraîche, avait ravivé en nous des goûts simples de primitifs. Ce nous était une joie profonde de manger à notre faim. Jamais rassasiés de grillades — ô vertu de la vie saine ! Et, quand il me sembla vraiment que j'avais assez mangé, je pus dormir enfin quelques heures, parce que Paul Durand allait décidément mieux.

Ainsi, après nous être refaits quatre jours dans cet abri, nous pûmes, marchant vers le sud-ouest, prendre au jugé la route qui menait à la Civilisation.

Nous en étions encore loin, et il faut toujours compter avec les hasards des tempêtes, ou avec l'ennui, guère moins redoutable, d'un dégel subit, — et d'ailleurs passager. Ainsi, excitant les chiens redevenus gras, je forçai l'allure. J'allongeai interminablement les étapes, partant bien avant le jour, avant même que s'épaississe la nuit, en ces ténèbres qui précèdent l'aube, et m'arrêtant seulement, l'obscurité tombée depuis longtemps, après ces heures courtes de jour éblouissant, et ces heures longues de crépuscule

indécis, ourlé à l'ouest d'une légère frange de pourpre éteint.

Au repas du soir, Paul Durand, le ventre au feu, m'entretenait plus volontiers de Magd.

Ainsi, par la magie des mots, la ferme O'Molloy se trouva transportée à des centaines de milles au nord, dans un pays où il y avait peu d'espoir qu'il s'établît jamais des élévateurs à grains et des laiteries. Cependant, tandis que Paul me parlait de Magd, j'en arrivai à me réjouir de certain tableau très « rantz des vaches », un peu chromo. J'entendais tintinnabuler les clochettes des Jerseys et des Holsteins, que le colley blanc et feu ramenait vers l'étable... Et Hannah, vêtue exactement comme je l'avais vue la première fois, s'en allait et s'en venait dans la cour de la ferme, avec, à la main, ses seaux de lait mousseux. Il est ridicule de penser que la ferme O'Molloy jouissait du privilège d'un printemps perpétuel ! Cela était pourtant. Elle était avec nous au milieu de ce désert de neige et d'aurores boréales lumineuses et froides, et elle était entourée de tiédeurs, et toutes les poussières de verdure du printemps explosaient à la fois en poudre vert pastel, impalpable et impérissable. En ce temps dur et âpre, la ferme O'Molloy devenait suave et douce. Cette solitude, Hannah suffisait à la peupler... Et ce garçon qui me parlait toujours de Magd !...

*

Ainsi passèrent les jours jusqu'au souci suivant.

Oui, j'aurais dû m'en douter... Paul traînait depuis quatre ou cinq jours une petite toux sèche, et, par

moment, sa respiration était rauque... Mais moi, j'avais toujours remarqué que quarante ou cinquante degrés de froid vous guérissent en quelques heures un petit rhume qui commence... Et alors, qu'est-ce donc qu'une toux que le froid, médecin cruel et bienfaisant, ne parvient pas à guérir ?... Ah diable ! Il avait les poumons gelés. Voilà !... Il y avait un peu de sang sur la neige, où il crachait...

Que faire ?... Et d'abord, savait-il la gravité de son état ?

Il s'était abattu comme une masse en arrivant à l'étape, et il avait refusé de manger. Voilà maintenant qu'après un accès de toux qui empourprait tragiquement ses maigres pommettes, un filet de sang venait à sa bouche. Il s'essuya d'un revers de manche, et soudain, se retournant, il mit sa tête dans ses bras. Je vis ses épaules se soulever au rythme de ses sanglots... Il avait compris.

*

Ce désespoir ne dura guère. Vraiment il eut un beau sourire de courage, lorsqu'il se retourna pour me dire :

— Après tout, ce n'est la faute de personne... Vous lui direz que je pensais à elle...

Avec un rire — comme il sonna faux à mes propres oreilles ! — je lui dis qu'il ne fallait pas penser encore à la mort. Il haussa les épaules, et cet effort amena une nouvelle quinte de toux.

— Croyez-vous que je ne sente pas mon état... ? Et naturellement il n'y a ici de quoi écrire à personne,

et pas même faire un testament... Alors, il faudra que ce soit vous qui le lui disiez... Doucement... Bien tâcher, n'est-ce pas, de prendre tous les ménagements... lui faire comprendre qu'elle peut encore être heureuse avec un autre... un autre que moi... N'est-ce pas... *(Ici, il s'arrêta pour tousser, et je dus l'aider à s'asseoir.)* Lui donner mes bêtes à cornes, et ma part dans la vente des fourrures... La terre, rien à faire, les formalités ne sont pas toutes remplies... Vous lui donnerez bien les fourrures, n'est-ce pas ?...

— Mais vous n'allez pas mourir. Chassez donc ces idées de votre tête...

— ... Vrai! (il s'impatienta)... Croyez-vous donc que je ne sache pas mourir comme un autre ?...

*

Veiller un agonisant n'est jamais une chose bien agréable. Mais ce pique-nique avec la Mort, en plein désert de neiges, voilà qui atteint les limites de l'horreur. Il me semblait que la nuit, alors que les ténèbres me cacheraient le tragique de cette figure en lutte avec l'Au-Delà, mon métier de garde-malade me serait moins horrible. Et il n'en fut rien.

Au crépuscule, il me fit promettre de ne pas abandonner son corps dans ces solitudes, de l'emporter avec moi, et de le faire enterrer, pieusement, en terre chrétienne. A considérer les conditions du voyage, c'était une folie, et, cependant, je promis, tant un mourant a de pouvoir sur un homme sain et bien portant. Et, quand j'eus promis, il cessa de me parler.

Je suppose qu'il fut alors visité par des fantômes

familiers, car il se mit à s'entretenir à mi-voix avec des personnages invisibles. Beaucoup d'entre eux devaient, depuis longtemps, appartenir au monde où il allait entrer ; je crus comprendre qu'il dialoguait avec sa mère, avec sa grand'mère et avec son grand-père, que je savais morts tous trois. Mais il y avait aussi des fantômes vivants. Son père le grondait encore, bien sûr, pour une sottise commise quelque vingt ans auparavant, alors qu'il n'était qu'un marmot sans raison. La faute et son châtiment le venaient harceler jusque dans cette agonie lointaine, sur une mauvaise couverture, devant quatre sous de feu, et une fortune en froid et en neige. Et cette autre vivante, Magd, était aussi là, à ses pieds, et il lui disait des choses que j'entendais à moitié, suffisamment pour qu'elles me fissent mal. Le pire était qu'il me fallait manger, pour pouvoir lutter contre la fatigue et le froid, et que je me sentais plutôt envie de vomir.

Vers le matin — à l'heure des épaisses ténèbres — il se mit à râler. Je jetai une brassée de bois mort dans le feu, pour faire monter la flamme et mettre un peu de clarté autour de moi. Je me penchai sur lui, mais il ne dut pas me voir. J'entendais sa poitrine qui faisait raah ! ra...a...ah ! Il devait déjà sentir un peu le cadavre, car, lentement, stupidement, l'un de mes chiens se mit à hurler. C'était plaintif, solennel et menaçant, et les sept autres chiens reprirent en chœur... Je les aurais tués !

Savaient-ils, en répétant cet aboiement rituel, qu'ils reproduisaient l'appel millénaire de leur race vers la curée ?... S'ils ne le savaient pas, je le savais, moi, et je les eusse volontiers abattus l'un après l'autre. Mais

ma vie était liée à la leur... Les loups, eux, ne se trompèrent pas sur le sens de l'appel. Ce qui était pour moi un événement douloureux, tragique, c'était pour eux la joie. Pour moi dans quelques minutes, Paul, serait ce mort sacré dont il me faudrait protéger la dépouille ; pour eux, il serait une charogne bonne à dévorer. Aussi à quelque deux milles du côté de l'étoile polaire. un premier loup reprit le hurlement de mes chiens, avec un rien de ricanement dans la fin de son Couhouhouhou...hou...ou...ou...ouh... et un autre répondit au sud. Puis, j'en comptai deux à l'est, et je ne sais combien à l'ouest... Et tantôt ils se conviaient l'un après l'autre, et, tantôt, ils s'invitaient tous à la fois, et leur cercle aux babines retroussées se resserrait.

V

Il passa à l'heure même où, vers l'est, après que les étoiles s'étaient mises à s'éteindre une à une, le velours sombre du ciel s'écartait, pour montrer sur l'infini une fenêtre d'un jade laiteux... La neige était encore bleue, et la forêt d'un bistre profond. Mais déjà, derrière la fenêtre jade, des lumières or et vert glissaient lentement.

Le jour ne mit pas, comme d'ordinaire, fin aux intolérables conciliabules des loups. Je les entendais, dans le fourré, dans la prairie, dans un bas-fond, sur un coteau, glapir et striduler longuement l'invitation à la curée.

Assis à côté du cadavre dont je venais de fermer les yeux d'un pouce tremblant, il me fallait me délier de lui, m'évader du rêve d'hier vers la réalité d'aujourd'hui. Il était évident que, tant que les loups pourraient sentir son odeur, si faible dût-elle être par ce froid — imperceptible pour les pauvres sens humains — ils me suivraient, ameutés en bande. Peut-être m'attaqueraient-ils. Peut-être attaqueraient-ils mes chiens. Et la mort de mes chiens aurait singulièrement diminué la valeur de ma propre peau. Je comptai mes cartouches. Je comptai celles que j'héritais de Paul. J'en avais peut-être encore beaucoup.

Mais avais-je le moyen de tirer vingt, vingt-cinq ou trente balles à la fois pour foudroyer toute une bande de loups chargeant furieusement ? Non, tout cela ne valait rien... Pauvre Paul !... Et comment dirais-je la chose à Magd ?... Non, c'est à mes loups qu'il me fallait penser en ce moment. Alors me vint l'idée d'emmaillotter le mort dans une de ses couvertures. Je lui ferais un cercueil de glace... Il suffisait pour cela de faire fondre beaucoup de neige... C'est étonnant comme une pleine marmite de neige donne peu d'eau !... Oui, mais au fur et à mesure que la neige fond, on en jette d'autre dans l'eau déjà tiède... Ce me fut une occupation qui me divertit presque de mes pensées funèbres... Aussi, dès que j'avais une marmite d'eau, j'en arrosais le cadavre. Ce ne fut que vers le soir que je jugeai l'épaisseur suffisante pour mettre en défaut l'odorat des loups. Et, cependant, tandis que je confectionnais un très rustique traîneau en bouleau refendu, ils hurlèrent quand même, toute cette nuit-là. Mais il y avait dans leur voix une incertitude qui me frappa... Depuis vingt-quatre heures, j'avais assez réfléchi au parler loup, pour commencer à le comprendre.

*

J'attendis qu'il fît grand jour pour sortir du boqueteau d'arbres où j'avais trouvé asile. A ma droite, vers l'Ouest, il y avait une forêt, dont je m'écartai délibérément. Cependant je savais que j'allongeais ma route. Je savais aussi le risque qu'il y avait à m'aventurer dans cette immense plaine glacée et

désertique. Mais le cadavre pesait de toute sa volonté sur ma volonté. Le péril même de la mort ne me détournait pas de céder à cette chose sans nom désormais, et que convoitaient âprement les loups.

Je m'attelai au cadavre, et, dociles, heureusement, les deux équipes de chiens suivirent, traînant philosophiquement leur charge. La courroie de trait me coupait diagonalement la poitrine, m'enlevant un bon quart de mon souffle. Comme le cadavre pesait sur ma volonté, il pesait aussi sur mon épaule, sur ma poitrine, sur mes reins et sur mes jarrets. Il était mon tyran comme j'étais le tyran des chiens.

...Les loups me firent de loin une escorte. S'ils s'étaient rapprochés, je n'aurais pas résisté à la tentation d'en foudroyer un d'une balle bien placée. « Peut-être, me disais-je, que cela calmerait les autres. » Mais, sans doute parce qu'ils n'étaient plus très assurés qu'il y eût là une charogne bonne à manger, ils gardèrent prudemment leurs distances. Je les voyais se croiser de leur allure souple, tortillant leurs reins, s'arrêtant sur un tertre, s'asseyant comme des chiens, (j'imaginais voir leur tête de côté, avec leurs oreilles droites), puis ils se coulaient derrière leur banc de neige, disparaissaient à mes regards, reparaissaient un demi-mille plus loin. Si l'un d'eux, plein d'impudence, s'asseyait à soixante pas, et que je m'arrêtasse, et que je prisse sur le mort une des deux carabines que j'y avais fixées, au moment où j'allais tirer, le loup devenait un but mobile sur lequel je ne me souciais plus de gaspiller une cartouche.

*

Ainsi, j'errais... Aux aguets le jour... Presque privé de sommeil la nuit... Cramponné à moi, ce cadavre buvait ma vie. Je me sentais, je me voyais maigrir. Que mon poids diminuât, cela n'était, hélas ! que trop vrai. Les raquettes s'enfonçaient moins profondément dans la neige. Ainsi la trace était moins battue pour le traîneau. Le pire est que les pattes de mes chiens se mirent à se crevasser. Il me fallut, le soir au campement, retirer, de ma propre ration de pemmican, de la graisse. Je la faisais se ramollir un peu, en la roulant entre les paumes de mes mains, devant un feu misérable, qui me laissait glacé par derrière, sans me réchauffer par devant. (J'appris à grelotter, mais jamais assez pour me donner un peu de chaleur.) La graisse devenue onguent, je pansais les pattes de chiens grognons, qui cherchaient à me mordre, avant de se mettre en rond, pour lécher cette graisse d'abord, puis la partie endolorie... J'avais semé les loups, mais je m'étais écarté du bois. Il me fallait guetter la moindre trace de végétation, fouiller la neige pour y découvrir un arbrisseau nain, qui me donnait à peine assez de combustible pour mon thé. Ma réserve de viande baissait de façon effrayante. Je rationnai mon pemmican, moi à qui il eût fallu la nourriture de deux hommes ordinaires. Le moindre effort me mettait en moiteur, m'amenait aux lèvres un cœur amer, me faisait devant les yeux une voilette dansante. Je savais encore ma fatigue, et que je vivais avec une rapidité effrayante sur les tissus mêmes de mon corps,

au raccourcissement de mon pas, naguère si allongé... Je savais ma dépression nerveuse à ces frissons qu'éveillait en moi le moindre bruit et qui se répercutaient sur mon corps en ondes froides et douloureuses, jusqu'au moment où ils hérissaient sur ma colonne vertébrale un poil purement imaginaire (mais qui avait appartenu à de très lointains ancêtres de l'âge des cavernes) et, caressant ma nuque à rebours, allaient charger mes cheveux d'une électricité meurtrière. Dans ces jours-là, j'eus envie, pour sauver ma vie, d'abandonner le cadavre. — Il ne voulait pas (du moins, il me le semblait), et, chaque matin, il se rappelait à moi avec insistance... J'en vins à le haïr, ce maître trop exigeant, qui voulait ma mort, pour lui tenir compagnie... Je l'injuriai grossièrement, si violemment que mes chiens en rampaient de terreur... J'en vins à vouloir le battre. Je me retins à grand'peine de bourrer de coups de pieds ses flancs de glace...

*

Les jours vinrent, où il n'y eut plus rien à manger. Je fouillai le paquetage du mort, et je fis bouillir des vieux mocassins que j'y trouvai. Cette soupe ignoble me redonna de la vigueur pour vingt milles encore.

Les chiens se mesurèrent de l'œil. Si mon fouet n'avait veillé, ils se seraient jetés les uns sur les autres pour se dévorer. Même, traître et sournois, le second chien mordit le conducteur au jarret. Sans doute espérait-il que je permettrais qu'on achevât le blessé pour le manger. J'intervins, le fouet en main, et je dételai le conducteur, pour lui donner une dernière

chance de lutter contre la mort. C'était un vieux routier qui avait fait avec moi trois expéditions, et je savais que s'il y avait quelque chance qu'il se tirât d'affaire, il la mettrait de son côté.

Il erra, farouche, l'œil sanglant, le poil hérissé, aux côtés de l'attelage. Mais la charge devenait lourde pour les suivants.

J'aurai dû me décider à abandonner la moitié des fourrures. La part du mort, naturellement. Mais ce mort me commandait impérieusement de la conduire au but, pour Magd, et moi, je ne voulais rien savoir pour me défaire de la mienne. Alors, sept chiens squelettiques durent peiner, comme je peinais moi-même.

M'endormir, dans ces conditions, c'eût été me condamner à mort. Peut-être même mes chiens m'eussent-ils dévoré... Que faire ? Il fallait marcher, marcher, marcher. Marcher jusqu'à ce que je trouve quelque chose à tuer... « Quand je tomberai, je tuerai un chien !... Pas avant ! »

J'allais, la haine et le désespoir au cœur. Une faim brûlante cuisinait mes entrailles... Cuir desséché, mon estomac se racornissait... Un brouillard perpétuel me rendait le jour indécis comme une nuit...

J'avais marché plus de soixante heures... Mais je n'avais pas couvert quinze milles. J'étais las de regarder devant moi, à ma droite, à ma gauche, en quête d'une impossible provende... Mes chiens, fourbus avant moi, se couchèrent. Alors, abandonnant le cadavre, je m'en allai vers un banc de neige, couronné d'une poudre légère, et que j'apercevais à quelques centaines de pas environ. Je dus mettre près d'une heure pour y arriver.

Il dominait la plaine de quelques pieds à peine. Mais c'en était assez pour qu'avant même d'arriver à son sommet, je visse à trois milles à peine ce qui pouvait bien être le salut : la ligne des bois. « Là, me dis-je, je trouverai bien du gibier. » Escomptant par avance le salut assuré, je décidai de m'accorder le luxe de cinq minutes de repos. « Mais cinq minutes seulement, pas plus ! » Là-dessus je ne transigerais pas. Comme je jouissais de me débarrasser de mes raquettes, pour m'éterdre sur la neige, de façon que la crête du banc de neige me protégeât contre le vent, j'eus le désir de lever une fois de plus la tête, et je vis, par delà le banc, à une vingtaine de pas, passer tranquillement un loup, qui ne s'était pas aperçu de ma présence. En temps ordinaire, je ne l'aurais pas manqué. Il n'allait pas vite. Mais il fallait, n'est-ce pas, mettre toutes les chances de mon côté. Mouillant légèrement mes lèvres du bout de ma langue, je sifflai doucement pour imiter l'appel d'un rongeur, et, comme je l'avais prévu, le loup s'arrêta pour voir d'où venait ce bruit, et s'il décelait quelque chose de comestible. Je fis un effort prodigieux pour ne pas trembler, et je tirai. Le recul me souffleta violemment... « Dieu ! que me voilà faible, pensai-je. J'ai dû le manquer. » Et dans le premier instant, je n'osai regarder, certain que j'étais de ne pouvoir l'atteindre, si j'étais obligé de le doubler à la course. Puis, un autre effort de volonté me donna la force de lever la tête, et je vis que j'avais visé juste. Je chaussai rapidement mes raquettes, toute fatigue évanouie. C'était comme si déjà la vie du loup s'était transfusée en moi... Il était mort, bien mort... Je bus le sang qui

lui coulait, mêlé de poils, de débris d'os, à l'endroit où la balle était ressortie par la nuque. Puis je mangeai de la neige imbibée de sang. Ensuite je l'éventrai, et je mordis à même le foie chaud. Cela sentait fort, et, en tout autre moment, j'aurais trouvé que le fumet de cette bête était intolérable. En cet instant, c'était délicieux !

Il fallait maintenant le ramener à mes chiens, et leur donner à eux aussi, la force que le mort avait à nous léguer. Ce fut chose dure. Un homme aux neuf dixièmes vaincu par le froid, la faim, la fatigue et l'insomnie a de la peine à charger sur son dos un loup pour maigre qu'il soit. C'est ma volonté qui y parvint, non moi.

Mes chiens et moi fûmes des êtres nouveaux, capables de franchir en moins de deux heures la distance qui nous séparait du bois. Et, là, je commençai par faire un feu de bois sec, et par me préparer du thé. Et, quand j'eus bu le thé, la chance me favorisa une fois encore, car j'entendis, pas très loin vers l'ouest, le bruit d'un orignal qui se déplaçait à travers le bois. Il s'arrêtait pour manger, puis le bruit de branches froissées reprenait. Je réussis à le tuer, puis je revins chercher les chiens et le cadavre, et nous campâmes tous ensemble autour de la bête abattue, chacun des chiens attaché séparément à un arbre devant un amas de victuailles suffisant, et moi, grillant et mangeant de la viande, jusqu'à l'heure où je me glissai, enveloppé de mes fourrures, dans un abri confortablement creusé dans la neige, avec une bonne petite bûche qui brûlait lentement, et sous laquelle, chaque fois que je me réveillais de mon léger sommeil sauvage, il suffisait

de pousser une perche de bois sec pour voir reprendre le feu.

*

A passer la main sur ma figure osseuse et barbue, je mesurai la perte de ma propre substance. Bien que l'orignal abattu m'eût procuré de la viande en abondance, par mesure de précaution, j'allai encore chasser le lendemain, et je tuai une autre bête, dont je pris les meilleurs morceaux. J'y conduisis les chiens pour en faire la curée.

Rassuré sur l'avenir immédiat, je décidai de passer plusieurs jours en ce lieu, et de ne continuer ma route que lorsque les forces me seraient revenues.

Le mort continua à m'imposer sa volonté. Mais, ici, d'une manière plus séductrice. « Nous serons beaux-frères », m'avait-il dit. Et il me poussa Hannah dans les bras. Cela s'accordait avec le désir magnifique que j'avais de vivre. Déjà lassé, à demi dérouté par la perte de mes forces, je quêtais un appui extérieur. Il me fallait doubler ma vigueur d'une vigueur alliée. Blonde, les cheveux tressés en catogan, le nœud papillon en faille noire posé sur la nuque, Hannah me vint prendre par la main. Elle m'apportait son amour ; elle apportait aussi avec elle des germes de haine. L'aimer, elle, c'était peu ; il me fallait encore haïr cet Archer, qui m'apparaissait, les cheveux en feu, assis à côté d'elle sur la barrière. Je revoyais, maintenant, tout ce que ses yeux avaient pu me dire sans que sa bouche parlât. Elle m'aidait à griller les tranches d'orignal ; elle m'aidait à disposer mes four-

rures pour la nuit, et, quand je m'étendais pour dormir, elle s'étendait à mes côtés, pour reposer avec moi, la tête sur mon épaule. Je lui racontais des histoires, comme on fait aux enfants. Je lui apprenais à caresser mes chiens sans qu'ils la mordissent. Elle m'invitait à couper ma barbe hirsute, émaillée de glaçons autour des lèvres. Elle boutonnait à mon col ma vareuse de mackinaw, doublée de peaux de lièvres. C'était pour elle que je mettais un morceau de bois au feu. Elle me rendait mes soins et mes pensées en m'aidant à gagner le dur combat que je livrais contre la fatigue et le froid. Je n'avais qu'à passer mes mains sur mes côtes, à palper les tissus de chair qui s'y reformaient, pour mesurer ce qu'elle m'apportait et ce que je lui devais. Et le mort nous surveillait toujours !

*

Ce fut, sans doute, grâce à cet appui inattendu que je pus prendre de nouveau ma route. Fallait-il aller vers le sud-ouest ? vers l'ouest ? Le terrain semblait monter vers l'ouest, et, de toutes façons, j'étais sur le bassin de la Baie d'Hudson. Mais de combien avais-je dévié vers l'est ? J'étais dans un pays qui m'était complètement inconnu. Droit au sud, je rencontrerais quelque part la vie humaine, mais je tenais à rentrer par Edmonton. J'y connaissais le marché des fourrures, et je savais comment y vendre mon chargement, et mes chiens, dans les meilleures conditions.

Il me parut tout naturel que, désormais, le voyage me semblait moins long et moins pénible. Le tour des yeux soigneusement charbonné (non ! je ne désirais plus

redevenir aveugle !) je jouissais tranquillement des pirouettes fantastiques de la lumière sur les cristaux de glace suspendus à une hauteur infinie dans l'atmosphère, ou sur les hexaèdres microscopiques de la neige. Les arêtes transparentes de ces prismes innombrables jouaient à décomposer la lumière, à la polariser, à la réfracter. Tout cela, j'en savais à peu près le mécanisme. Mais, ici, la science me paraissait démodée. Je m'en dépouillais comme d'un vêtement suranné. J'imaginais, en place et sans effort, un ballet de fées, donné pour me plaire... Pardon ! pour nous plaire ! C'était, à nos fiançailles, le cadeau magnifique que le soleil et l'hiver s'unissaient pour nous offrir. Et, naturellement, ridiculement — il me paraissait normal que jamais la nature ne se fût mise en pareils frais pour moi. C'était un présent ciselé d'argent, serti d'algues marines, de topazes, d'émeraudes, de saphirs, de rubis, de bérils, d'améthystes. Et que de nacre et que de perles !... Jamais l'Orient des Mille et Une Nuits n'amassa autant de trésors qu'en peut dépenser, gaspiller, en quelques minutes, le Nord Très Magnifique, aux inépuisables richesses. Sa Majesté l'Hiver, et Son Altesse le Soleil signaient à mon contrat de mariage..

Le sang d'un homme fort et jeune circulait maintenant, rapidement, dans mes veines. Les trois ou quatre livres de viande que je mangeais journellement, — mâchant quelques feuilles de thé pour me préserver du scorbut, — me rendaient une activité qui se manifestait jusque dans mon cerveau. Comme la force affluait à mes jambes, à mes épaules, à mes bras, l'imagination affluait aussi à mon cœur et à ma tête.

Traînais-je le mort ? ou me poussait-il ? Lui, si lourd avant, me semblait léger, presque immatériel. Tout se passait comme si, parce que je lui avais obéi, il me ménageait un retour facile

En même temps s'abolissait, en ce qui me concernait du moins, le sentiment de la Mort. Je ne l'avais jamais eu très vif. Il me paraissait naturel que d'autres semassent sur les pistes du désert la petite tache blanche et incohérente de leur squelette. Moi, pas ! J'étais — du moins je le pensais — formé pour la victoire, et la victoire suprême, c'est de survivre. Comme un dieu, je m'emplissais du sentiment de l'Immortalité. J'avais beau traîner derrière moi un cadavre, les mots : Mort, Décrépitude, Vieillesse me paraissaient vides de sens profond. Ils passaient au-dessus de ma tête, aussi distants, aussi insaisissables que des planètes. Il me suffisait de sentir cette vie, qui m'emplissait tout entier, pour m'assurer que j'avais apporté avec moi dans ce monde quelque chose de nouveau, une rédemption attendue depuis toujours par une humanité misérable la Victoire contre l'Anéantissement du corps... Sans doute, Paul était mort. Moi, pas !

*

Puis, après avoir tué une nouvelle bête, et festoyé tout un jour avec mes chiens à côté de sa carcasse, mes idées évoluèrent encore un peu.

Il m'apparut que Paul — cette chose pitoyable que je traînais derrière moi — était, par essence même, un vaincu Vaincu, non seulement par la Mort, mais encore vaincu de l'Amour Il était mort, et il

n'épouserait pas Magd. Ainsi, les deux grands buts lui échappaient à la fois. Il était difficile de savoir lequel était la conséquence de l'autre. Était-il mort parce qu'il avait fait un effort au-dessus de ses pauvres forces pour s'assurer la possession de la femme qu'il avait aimée ? Avait-il perdu cette femme parce qu'il était mort ? Moi, j'avais gagné la partie contre la Mort, et je gagnerais encore la partie contre la Femme. J'épouserais Hannah. Cependant, Paul, vaincu, reposerait dans l'oubli.

Cette exubérance de vie se manifestait encore chez moi par une autre rivalité. Comme mon cœur s'attachait à aimer Hannah, il s'attachait aussi à haïr Archer.

Ayant vaincu la Mort, comment ne serais-je pas aisément le vainqueur du rouquin ?

*

Je me rappelle maintenant un jour presque tiède... Le calendrier ne fonctionnait plus dans ma tête, mais j'imagine qu'on devait être à la mi-mars. Un vent du sud, doux et obstiné, polissait la neige comme un métal précieux.

Malgré ma vigueur revenue, et à cause même de cette tiédeur, qui rendait la neige plus lourde, je traînais plus péniblement ma charge, quand, au détour d'un banc de neige, je vis un homme seul s'en venir de la gauche. Je fis halte aussitôt, et je m'assis sur le cadavre. Ainsi, j'avais à portée de la main une arme. Une rencontre dans les solitudes, c'est toujours un danger possible. De là ces longs silences après les

salutations préliminaires. Ce n'est pas manque de courtoisie C'est précaution. Que peut-on croire des paroles que vous raconte un inconnu ? Mais sa mine, son équipement, son chargement, le sillage que laisse son traîneau, tout cela vous raconte des choses qu'il ne dirait pas. Et il y a aussi sa façon de regarder, droit en face, de côté, ou de baisser les yeux.

...L'homme qui venait n'avait pas d'armes, pas de traîneau, pas de chiens. Juste un léger paquetage, négligemment jeté en travers de ses épaules. Ses raquettes passaient l'une par-dessus l'autre, avec un rythme bien régulier Ses genoux ne se choquaient pas. Il ne marquait ni hâte, ni défiance. Ce n'était donc pas un voyageur égaré, mais un homme qui traversait ce lieu comme s'il y eût été sur son propre domaine.

C'était un homme de pure race blanche, et, pourtant, il me salua en langue cree Je lui répondis de même, et aussitôt, il s'assit à côté de moi. Puis, tirant d'une poche de sa pelisse une plaque de tabac et un couteau, il me les tendit. Comme je sortis aussitôt ma pipe, il cessa momentanément de s'occuper de moi, et je vis qu'il tournait un regard joliment connaisseur sur mes chiens, couchés et occupés à lapper la neige.

J'avais à peu près fini de bourrer ma pipe, lorsqu'il commença à s'intéresser au siège, évidemment inexplicable, sur lequel nous étions assis côte à côte. Il se demandait ce que pouvait être ce long cylindre de glace amarré à un traîneau de fortune. Pour moi, la chose semblait toute naturelle. Du moins elle avait semblé toute naturelle jusqu'ici. A cet instant, je

réfléchis à l'irrespect qu'il y avait à se servir d'un cadavre comme d'un siège. Et, me levant, je lui dis :

— La dépouille de mon associé, mort de froid et de fatigue Je la ramène.

Ses épaules grelottèrent — ce n'était pas de froid —. Mais cela ne dura qu'une seconde. Il se redressa sans hâte, et enlevant son bonnet de loutre, découvrit une belle tête au front puissant. Je remarquai dans son regard une profondeur rare.

Déjà, il faisait un long signe de croix, et je l'entendis prononcer à haute voix :

— *De profundis clamavi ad te Domine !..*

Quand j'eus répondu *Amen*, et fait, moi aussi, le signe de croix — que de choses très anciennes criaillaient confusément en moi ! — il me dit en français, *naturellement* :

— Vous êtes catholique ?

Je lui répondis que je l'étais.

— Et lui ?

— Oui, mon Père ! *(que pouvait-il être d'autre, cet homme qui traversait avec une telle tranquille majesté ce royaume de la Désolation, et qui scandait avec tant d'accent le funèbre psaume ?)*.. Bien plus, il a exprimé le désir d'avoir une sépulture chretienne, et voilà pourquoi, depuis des semaines, je hâle sur la neige ce fardeau.

— ...Mon pauvre enfant !...

Ce fut tout Il médita un instant Un très court instant. Lui non plus n'était pas un homme de paroles inutiles. Il était de ces missionnaires à l'âme joyeuse et inflexible, pour qui l'action est bien la sœur d rêve qu'ils se sont donné. Et, jetant son léger baluchon

sur le traîneau de tête, il s'attela au cadavre et dit :

— En route, maintenant. Et cent trente-deux ! *(il fit joyeusement sonner l'exclamation héritée de Mgr Tasché, et son délicieux accent « canayen »)*... Dret vers l'Ouest, si nous ne voulons pas nous écarter.

Je voulus reprendre ma charge. Mais lui :

— Allons ! Allons ! « Bâdrez moié pas ! Vous vous êtes payé quelque chose comme indulgence *(il sourit)*. Je suppose que vous savez que les devoirs rendus aux morts sont une des œuvres de miséricorde. Plus tard, quand vous ferez vos comptes avec Dieu, cela pourra vous servir. En voilà, des années de Purgatoire en moins. Maintenant, laissez faire le prêtre

Je m'inclinai. Tout ce que j'obtins de lui, — et à grand'peine encore, — ce fut de battre le chemin. Constamment, il me donnait le point de direction. C'était comme si son cerveau eût contenu une boussole.

Il tirait allègrement sa charge. Il était de ce beau type de Canadiens, fils des provinces de l'Ouest de la France, vrais descendants du sang des Normands, osseux et musclés, gigantesques, et d'une force à la fois souple et nerveuse. Je me flattais d'être d'une jolie force, et plus résistant que la plupart des hommes. (Je venais encore de me le prouver à moi même.) Mais que pouvais-je peser auprès d'un homme comme celui-ci, qui trouvait le moyen, malgré la charge du traîneau, de me tenir tout le long du chemin une conversation vive et enjouée et spirituelle, passant d'un français très pur au jargon métis (il disait : métiff), ou émaillant une anecdote pittoresque de mots crees, chippewayans, ou sauteux, habilement choisis, et

juste dans la mesure qu'il fallait pour frapper l'imagination et donner un relief extraordinaire à sa pensée ?

*

Imaginez, maintenant, adossées à un bois, deux petites cabanes en troncs d'arbres équarris. C'est l'église et le presbytère. Il y a une clôture, à demi enfoncée dans la neige, et l'on se doute qu'il s'agit d'un jardin potager. Une petite rivière, encaissée, coule juste au-dessous du bois d'épinettes, d'épicéas et de tsugas, tout en velours bleu sombre et gris clair. Je dis que la rivière coule, mais vous comprenez bien qu'elle ne coule qu'en été. Cet après-midi, comme nous arrivons, elle n'est pas réveillée de son long sommeil d'hiver, et elle frissonne encore — on l'entend se retourner et faire craquer sa glace — sous ses bleus draps de neige...

Naturellement les chiens du presbytère ont aboyé, et les nôtres ont répondu. Alors une porte s'est ouverte, lançant en défi au froid une buée d'argent sublimé, et Jean-Baptiste, le vieux métis, a fait de grands signes de bras

— Ah ! Père ! Si savez-vous point qu'à c'métier-là, vous y laisserez quelque jour vos os ?... C'est-y d'bon sens qu'un homme de même que vous dépareillé — pour sûr qu'on z'y trouverait pas deux comme ça — s'en aille rôder tous les jours dans la neige ?

Le presbytère était une unique pièce, au delà du rustique. Le père Laroyale, oblat de Marie Immaculée, y faisait lui-même, avec Jean-Baptiste, la cuisine.. Si

Jean-Baptiste était admis à éplucher les pommes de terre (semées et récoltées en été par le missionnaire et son compagnon), le Père pétrissait lui-même le pain... lorsqu'il avait de la farine. Après le repas du soir, il disait à haute voix une longue prière, à laquelle répondait le métis, puis les deux hommes déroulaient leur couverture, et se couchaient, magnifiquement misérables, sur le sol de terre battue.

L'absence de quatre jours, dont il revenait, c'était pour aller baptiser des sauvages qui mouraient de la petite vérole à quatre-vingts milles de là. Et, pour ménager ses chiens, le prêtre s'en était allé tranquillement, sur ses raquettes, emportant ses trésors sacrés, et quelques vivres, dans une couverture ficelée à ses épaules.

J'appris qu'il avait eu l'orteil gelé l'hiver d'avant. Jean-Baptiste le lui avait amputé, à l'aide d'un mauvais rasoir, tandis que le patient, les dents serrées, égrenait son chapelet, sans se plaindre. Aujourd'hui, son pied mutilé ne l'empêchait point de chausser la raquette.

La petite église était à la même température que l'extérieur, et le cadavre ne risquait point d'y dégeler. Et, cependant, malgré les fatigues de la journée, le missionnaire insista pour veiller seul le mort. « Il était le maître chez lui, disait-il, et par surcroît nous avions bien notre part de peine, à dormir sur la dure », (Ceci fut dit avec un enfantin sourire).

...Et lorsque je me fus réveillé, après un long sommeil, et que j'eus déjeuné de pommes de terre bouillies, de venaison et de pain (dont j'avais oublié le goût), je vis que Jean-Baptiste avait, lui aussi, passé la nuit. Dans la dure terre gelée, rabattue sur la neige

en grosses mottes dures et compactes, une fosse avait été creusée à la hache.

Dans la petite église rustique, où la pierre sacrée était posée sur d'humbles billots équarris à la hache, un poêle ronfla. Vêtu de ses peaux d'orignaux tannées à la fumée brodées de couleurs passées, ornées aux bras et aux épaules de larges franges sauvages, Jean-Baptiste, les cheveux noirs et plats nattés à l'indienne encadrant sa figure saure aux yeux obliques, fut un fantastique enfant de chœur. La figure du missionnaire rayonna de pâleur mystique parmi les ornements noirs. Battus par l'insomnie, ses yeux brûlèrent d'une flamme profonde, tandis que les prières du rite romain enflaient et gonflaient la minuscule et humble chapelle, faisaient soudain éclater ses limites, dans une magnifique explosion vers l'Infini. Ainsi se trouvait accompli le suprême vœu de Paul Durand. qui avait été de reposer en terre sainte.

*

Six heures de course rapide, sous la conduite de Jean-Baptiste, me mirent sur une trace battue, qui, disait le métis, devait me mener en trois jours à Athabaska-Landing

Je fus de nouveau ce voyageur solitaire.

Mais, désormais, mon voyage n'avait plus d'histoire. J'essayais en vain d'évoquer le depart, le long de la rivière Athabaska, avec un compagnon, dont l'image même, maintenant, devenait rebelle à toutes les résurrections... Puis cette marche oblique vers le nord-est, parce que tel soir, au feu du bivouac, un vieux sauvage

drapé dans sa couverture bariolée, nous avait raconté que ses cousins, lourdement en dette avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, feraient volontiers affaire avec des traiteurs libres... Puis, ce retour...

*

...Athabaska-Landing dressa sur les rives escarpées de la rivière sa mission, et quelques baraquements audacieux. Chasseur de terres, un Yankee au nez busqué, aux yeux hardis, se préoccupait d'acheter des propriétés.

— Il y a du pétrole, ici, me disait-il. Partout, le long de cette rivière, vous le voyez sortir de terre. Vous-même avez sans doute pris pour combustible une échappée de gaz naturel... Et, que dites-vous des sables bitumineux ? Moi, j'achète du terrain ici, et je vais commencer à le lotir. Vienne le chemin de fer, et je serai le premier.

Le kodak à la main, il prenait photographie sur photographie, afin de prouver par l'image la réalité de ses terrains. Le mécanisme de son affaire m'était familier. J'imaginais Hugh. S. Latimer, embusqué derrière les colonnes de la publicité, dans la quatre-vingt-seizième, la quarante-deuxième et la quinzième page des journaux, faisant miroiter aux yeux des gens l'appât d'une fortune rapide. A Winnipeg, à Brandon, à Regina, à Moose Jaw, à Medicine Hat, à Calgary, à Edmonton, à Prince Albert, à Saskatoon, une devanture étalerait le dessin au pointillé rouge de toutes les chances possibles de concentration de voies ferrées sur cet endroit, où l'on n'accédait encore qu'en traî-

neau, à cheval ou en canot. Un plan tiré en bleu reproduirait le lotissement. Des démarcheurs, dépourvus de toute timidité, happeraient par la manche le badaud, fasciné par cette mise en scène. Ils l'entraîneraient dans l'intérieur. Calé dans un fauteuil pivotant, « documents » en main, un orateur prouverait l'excellence de l'affaire. Cela se terminerait par une vente où il était même possible qu'un jour l'acheteur pût trouver un gros avantage, et qui, en tous cas, offrirait dès maintenant à Hugh S. Latimer et à ses vendeurs à la commission une importante rémunération de l'audace du capitaliste et de la faconde de ses employés !

*

A Edmonton, j'eus d'abord quelque peine à vendre. J'arrivais trop tard (au dire de mes clients habituels). Ils avaient un gros stock de fourrures. Rien à faire... Cependant, pour m'obliger... Mais, pas à ce prix-là ! pas à ce prix-là !

Ainsi me parla Josuah Briggs, les yeux abrités derrière ses lunettes d'écaille, les pieds sur la tablette de son bureau à cylindre. Sa face joyeuse, vernie par l'alcool, prit une expression de véritable tristesse pour m'offrir un prix vraiment dérisoire. Mac Murray, son associé, qui entrait, maigre, grave et sentencieux, confirma les dires de M. Briggs. A l'entendre, toutes les dames du monde, prises d'un élan de pitié en faveur des pauvres animaux du nord, avaient renoncé au port des fourrures

— La mode en passe, monsieur Monge. La mode en

passe. Et cela est vraiment bien triste. Mais prenez un cigare, monsieur Monge. Comme dit Job : « *Ce qui est fade, peut-on le manger sans sel ? Le blanc de l'œuf a-t-il du goût ?* »

Et il se laissa choir dans son fauteuil avec un geste tragique.

A vrai dire, j'étais habitué à cette comédie. Mais ils n'avaient jamais poussé si loin la charge J'imaginai donc réellement, au premier abord, que les modes subissaient un nouveau caprice et, disant que j'allais réfléchir, je pris congé d'eux.

J'errai dans les rues, et j'y rencontrai la silhouette géante de mon ami Angus Shawn, policeman. Ses dix pieds six pouces perdirent toute majesté lorsqu'il me vit. Il se confondit en salutations cordiales et déférentes. Sa considération pour moi venait de notre première rencontre, quelques années auparavant. Il m'avait alors arraché aux embrassades passionnées d'un bec de gaz. (Je n'étais plus en état de savoir, à ce moment-là, qui avait commencé, du bec de gaz ou de moi.) Et, jugeant sans doute ces démonstrations d'affection absolument *improper*, il était intervenu. Mais j'avais donné l'adresse d'un très bon hôtel, et, aussitôt, il s'était figé dans le respect Il m'y avait reconduit lui-même, dans un traîneau de louage. Une boîte de cigares de chez Henry Clay que je lui envoyai quelques jours plus tard acheva de m'ennoblir à ses yeux

— Comment vont les affaires à Edmonton ? lui demandai-je Plutôt mal, je suppose

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut ? Jamais je n'ai ramassé plus d'ivrognes que ces quinze ou vingt

nuits passées. Et tous, les poches pleines d'argent. Il est vrai que le prix des fourrures bat tous les records de saut en hauteur.

Alors, quittant Shawn, après avoir bu avec lui quatre onces de whisky et de soda, je regardai quelques étalages. Il ne me parut point en effet, que le pessimisme de Briggs et de Mac Murray fût justifié. Les étoles en vison, les cols de martre et de pékan, les manteaux de loutre portaient des étiquettes respectables. Et cependant, on était en fin d'hiver, au moment des sacrifices de Printemps.

Je remontai chez Briggs et Mac Murray. Quand j'ouvris la porte, ils avaient encore le sourire. Mais, aussitôt qu'ils m'eurent reconnu, ils se composèrent des physionomies lugubres. Mac Murray, surtout, était inimitable On eût dit qu'il se préparait à enterrer toute sa famille. Briggs réussissait moins bien, car il n'y a pas de recette possible pour faire disparaître immédiatement ce ton un peu trop gai de faïence rose (légèrement craquelée) que lui ont donné le whisky et le cigare combinés. J'attaquai immédiatement. Je venais leur faire mes adieux. Je repartais avec mon chargement, que j'allais tenter de vendre à Winnipeg, ou, s'il le fallait, à Saint-Louis... Aussitôt, la consternation de leurs visages se transfigura. Je veux dire qu'elle prit enfin l'apparence de la réalité. Mac Murray me tendit précipitamment la boîte de cigares, tandis que, arrondissant encore sa face, vraiment pareille à un fromage de Hollande (combinaison du jaune et du rose !) Briggs me disait :

— Voyons ! voyons ! monsieur Monge ! Cela peut s'arranger. Pour ne pas perdre un ami, nous sommes

très bien capables de faire une affaire blanche !!... Oui, blanche !! Et même, n'est-ce pas, Mac Murray, nous préférerions y perdre !... Voyons, que dites-vous des prix de l'année passée ?

— ...Rien à faire.

Sur ce, Mac Murray fit appel à une citation biblique. dont le sens m'échappe encore, et, faisant passer son cigare du coin gauche au coin droit de sa bouche, grimaça aimablement et soupira :

— Monsieur Monge, vous n'êtes vraiment pas raisonnable. Combien voulez-vous de vos fourrures ?

Je fis un prix, et c'était comme si j'eusse déclanché un ressort. Deux mains se levèrent pour gratter deux nez, et les associés se regardèrent. Briggs se leva et alla de nouveau examiner le chargement, dans la pièce où je l'avais mis en dépôt (contre reçu). Puis il revint, sourit, remplit un chèque, et me le tendit. Je leur fis une facture en règle, et quand ils l'eurent serrée précieusement dans leur coffre-fort, ils redevinrent gais et expansifs. C'était évidemment encore une belle affaire pour eux.

*

D'ordinaire, mon séjour à Edmonton était un véritable retour à la civilisation. Entendez par là que je reprenais avec l'alcool un contact bref, mais toujours brutal. Je le prenais comme une médecine (du moins c'était l'excuse que je me donnais à moi-même). Je m'imaginais qu'il complétait à merveille le premier bain dans lequel j'avais laissé, avec la crasse et les débris de peau sale, mon âme de coureur du Grand

Nord. Il y a comme cela des principes de l'école de Salerne, qu'on suit avec un certain plaisir. Le lendemain, la brutalité de l'effet me laissait de tels souvenirs que, des mois durant, je ne pouvais plus supporter la vue de la moindre bouteille de liqueur. Et cela, encore, était excellent.

Cette fois-là, à peine si je goûtai à ces damnables produits. J'imaginais l'effet que produirait sur Hannah la vue d'un époux ivre. Si elle se servait du manche à balai, elle n'aurait pas absolument tort... Cependant, je n'ignorais pas qu'elle était habituée à voir son père rentrer parfois en hoquetant, et emplir d'un sommeil à relents d'alcool une chambre en désordre, tandis que la maigre mistress O'Molloy prenait « Good Gracious » à témoin que les hommes étaient tous pareils, c'est-à-dire qu'ils ne valaient pas cher. A quoi le rouquin rétorquait, pour la défense du colosse endormi — que « le meilleur des hommes n'est au mieux qu'un homme »

De même, les théâtres à bon marché, où l'on a toujours la chance de pouvoir faire plaisir à une jeune fille un peu trop gaie, ne m'attirèrent pas. Je n'éprouvais aucun plaisir à énumérer mes sports avec Betsy (qui était blonde), avec Patricia (pareille à une mauvaise copie de Romney), avec Solveig la Norvégienne (à port de Walkyrie, avec la rieuse Gretchen (toujours sentimentale), avec Julie (qui me chantait des refrains parisiens appris au gramophone), avec Jean (prononcez Djîne) qui, née à Chicago, se vantait de battre tous les records du monde avec ses vingt-sept fiancés — dont onze s'étaient suicidés pour elle... (à l'en croire).

Non ! décidément ! je ne prendrais à Edmonton

aucun de ces plaisirs défendus ou permis, secrets ou étalés, qu'offrait cette ville, où la Civilisation et la Barbarie s'affrontaient sous un voile hypocrite qui recouvrait, tout comme ailleurs, le dernier mot du Progrès en matière de débauche clandestine et de moralité apparente.

Betsy, Patricia, Solveig, Gretchen, Julie et Jean n'arrivaient pas toutes ensemble, à effacer cette image, la seule que je remportais aujourd'hui de tout cet immense Nord, et dont j'allais retrouver, dans trois jours, la réalité.

Et une magnifique phrase du vieux Timée me revint à la mémoire : « J'avais les prunelles pleines, non plus de créatures impudiques, mais d'une vierge... »

VI

Le train me débarqua sur la plateforme déserte, en une aube d'estampe japonaise. Maisons, forêt, étaient des lavis synthétiques à l'encre de Chine, ourlés d'un trait vert sombre, sous un ciel vert clair. A l'est, entre la cime de la forêt et le ciel, un pinceau ferme et délicat avait tracé d'un seul trait cette bande citron qui allait être le jour.

Je chargeai sur mon épaule mon mince bagage : un ballot de couvertures, dans lequel j'avais emballé mes quelques effets personnels, et, tenant à la main les carabines, je me mis en route pour gagner mon chez-moi. A quoi m'eût servi d'écrire au ménage de Bretons qui avaient consenti à demeurer chez Paul, pour soigner nos bêtes en notre absence ? Il y avait quelque chance pour qu'ils allassent rarement au village retirer leur courrier des mains du postmaster, trônant, la pipe au coin gauche de la bouche, le melon sur le haut de l'oreille, en bras de chemise, derrière son guichet, dans une atmosphère toujours surchauffée. La distance que j'avais à parcourir était d'environ neuf milles.

Trois heures de mes longues foulées régulières m'amèneraient au but.

Au surplus, le temps était engageant. Le printemps

éclatait de toute part, et il semblait que l'immensité même de la Nature fût trop petite pour le contenir... Une géométrie mouvante se dessina dans le ciel. C'étaient des oies aux cris discordants et continus qui venaient du sud, à la recherche d'un printemps perpétuel... Des grives à la gorge rousse se disputèrent la possession d'un buisson... Noir et blanc, le dos d'un skunce débordait d'une ornière... Furtif, un loup franchit en trois bonds le « chemin du Roy » (pour employer l'expression classique).

...Les fermes se réveillèrent. Des chiens jappèrent... Des vaches firent tinter leurs clochettes... Des veaux beuglèrent vers leurs mères... Entre les arbres, sur le ciel qui avait viré du vert au bleu pâle, des fumées s'effilochèrent au vent comme du duvet de cygne.

Au fur et à mesure que je dépassais une de ces terres découpées et cousues en carré, comme pour ravauder grossièrement l'accroc fait à la nature par la charrue, ma mémoire me rappelait le nom du propriétaire. Ce bungalow blanc, avec une vérandah peinte en ocre, c'était la ferme de Mason (Mason le riche, comme on l'appelait). Venu d'Ontario avec de puissants moyens, il avait défriché entièrement non seulement les 160 acres de son homestead, mais les trois quarts de sections qui étaient contiguës, et qu'il avait fait prendre à ses fils. Il avait joliment avancé ses labours d'automne, et il avait bien quatre cents acres qui avaient été hersés, et qui grisonnaient agréablement sous la brume délicate, rose et argent, du matin. A l'extrémité de la terre, des poules de prairie s'envolèrent d'une éteule rousse et luisante de rosée... Ka-ka-ka-ka-ka, faisaient-elles en partant, et, d'un

battement d'ailes sonores, elles s'applaudissaient de leur propre vigilance.

Blafarde, cette haute maison en billots écorcés, et dont les bardeaux, faute de peinture, avaient pris le ton d'ardoises, c'était la ferme de Laflèche, le Canadien. Dans la cour vaste et propre, un des fils Laflèche, dont je reconnaissais la haute stature, pompait déjà de l'eau, et son frère, non moins géant, abreuvait de front quatre chevaux énormes, harnachés de cuirs bien tenus. Je vis une jeune fille sautiller légèrement à travers les flaques d'eau, les seaux de la traite du matin luisant au bout de ses bras.

...Puis je me rappelai qu'il fallait tourner vers l'est, sur cette « ligne » à angle droit... Déjà le chemin était moins bon. La municipalité n'avait pas eu assez de crédits pour aménager toutes les routes de ce nouveau district. Il me fallut passer sous la clôture nord des Laflèche (au risque de déchirer dans la ronce barbelée le complet acheté à Edmonton), afin de ne pas m'enliser dans une mare ceinturée de joncs, qui coupait la voie. Un premier couple de canards sauvages, puis un second, s'effarouchèrent avec un coin-coin avertisseur. Leur vol au cou tendu les emporta quelque cent pas plus loin vers une autre mare où ils s'abattirent. Le bleu du ciel fonça d'un ton...

Les bourgeons de saules avaient éclaté en projetant sur les branches rousses la poudre vert amande du feuillage naissant. Les pembinas suspendaient des grappes d'étoiles blanches. Les hart-rouges étaient parées d'ombelles crèmes, et les trembles commençaient à se garnir d'un feuillage duveté... J'étais loin de ces plaines de neige... Combien y avait-il de temps

de cela ? — Huit jours à peine ? Pas possible ! Mais si !

...J'entrai dans ce que j'appelais « le clan écossais ». Campbell, Grant et Mac Pherson défrichaient trois terres contiguës, se prêtant une assistance mutuelle, — mais avec intérêts. J'étais redevable de cette locution plaisante à Archer, et j'évoquai sa figure rouquine. Mes pensées se divisèrent alors pour chevaucher deux directions différentes. Je traversais les terres écossaises, et je pensais en même temps à l'Irlande. — Non, je ne ferais pas ce matin le crochet par la ferme des O'Molloy... Hannah !... oui, Hannah !... Mais comment pourrais-je filtrer à Magd la terrible nouvelle ?... Ce problème m'absorba tant, que je mis deux fois les pieds dans l'eau.

...Je quittai les lignes droites... Derrière moi, je laissai au sud les fermes du clan écossais... Attelés chacun de quatre chevaux de front, les trois semoirs de Grant, de Campbell et de Mac Pherson enfouissaient dans la terre bien ameublie le précieux grain de blé... Géorgiques que je quittais, pour mes sauvages bucoliques !... A partir de maintenant, ma piste, pleine d'ornières et de souches traîtresses, ondulait, serpentait à travers bois, se lovant autour d'un petit marais, s'enroulant et se déroulant à tous les arbres, pleine d'imprévus, comme la rencontre grave d'une gélinotte, avec sa queue en éventail, ou la traversée affairée d'une hermine assoiffée de sang, ou la vision fugitive d'un chevreuil effarouché, ou l'envol d'un geai bleu, ou le son du pivert qui forait à grands toc-toc-toc l'écorce d'un arbre vermoulu, ou... Decidément, la Forêt était plus vivante que la Plaine,

même habitée par des hommes... Comment diable préviendrais-je Magd ?...

*

J'arrivai sur la terre de Paul Durand, vers dix heures. C'était là que s'était installé le ménage de Bretons qui avait accepté de garder et de soigner nos bêtes durant l'hiver.

Fidèle à sa coiffe armoricaine et à ses sabots, entourée de quatre marmots et visiblement porteuse d'un cinquième (qui serait aussi sale que ses frères et sœurs), madame Le Floch mit la main en abat-jour pour me regarder.

Je me fis reconnaître, et elle ne savait que dire :

— Ma Doué ! Mon doux Jésus ! Ma Doué !... C'est-y ben vous ? au moins ! Ma Doué ! Et là-vous' qu'est l'aut'môssieu ? Ma Doué ! Et Jean-Marie qui s'a engagé pour travailler aux semailles chez les Angliches du Sud, les Mason qu'on leur-z'y dit. Ma Doué !... Mais c'est samedi, et ben sûr qu'y va s'en revenir le soir. Ma Doué ! mon doux Jésus ! Ma Doué !

Je lui dis que Paul était mort dans le nord. Elle hocha la tête (des mèches blondes fouettèrent ses yeux bleus d'enfant sale et mélancoliquement jolie) et dit :

— Ma Doué ! le Jean-Marie avait raison, comme ça. Qu'y disait, comme ça, que ben sûr c'est tenter le gniable d'aller dans des pays de même... Ma Doué ! Heureusement qu'y revient ce soir, le Jean-Marie ! Jamais plus j'oserai coucher seule ici. Le môssieu qu'est mort ! comme ça, ah ! ben ! ma Doué ! Jésus !

mon Doux ! Y n'aurait ben qu'à revenir la nuit !

J'essayai de lui démontrer que, puisque depuis deux mois bientôt qu'il était mort, Paul Durand n'avait pas jugé bon de « revenir », il était peu probable qu'il prît maintenant cette habitude malséante.

— Ah ! ben ! ma Doué ! mon doux môssieu ! vous savez ben pas ce que vous dites. D'abord que vous voilà revenu, qui sait si qu'y revient pas avec vous. Les morts, ça ne se voit que sur le coup de minuit ou par là... Y a mon grand'père, qu'y traversait la lande du côté de Ploërmel...

Elle se lança dans une histoire de revenants et de lavandières à laquelle je coupai court. Alors d'un autre ton :

— Vous avez-t'y mangé, des fois ? Parce que le Jean-Marie, ben sûr, y m'y reprocherait de pas vous offrir de lait, de pain et des œufs. Ma Doué ! que j'allais vous laisser sans rien à manger, tandis qu'y a ben de quoi dans la maison. Entrez vite, not'môssieu !

Combien avait-il fallu au ménage Le Floch pour faire de la propre et luisante cabane de Paul Durand cette masure sordide, sale et irrémédiablement empuantie dont elle offrait aujourd'hui l'aspect désolant ? Quoi, cinq mois et demi avaient suffi ? Les doigts des marmots s'inscrivaient sur les murs. Les vitres avaient des empreintes digitales. La table était semblable à la carte d'un monde inconnu. Le plancher pourrissait. Mais l'odeur dépassait tout. Pour en trouver l'équivalent, il me fallait combiner en mon esprit celle qui règne chez les doux Chippewayans — les seuls sauvages vraiment sales — et chez les Esquimaux. Même en y ajoutant le relent propre aux demeures islandaises

des pêcheries du lac Winnipeg, je n'arrivais pas à trouver un équivalent. Grâce à la Bretagne, la France battait enfin un record ! Ce fut de l'héroïsme de ma part, — oui, de l'héroïsme tout court ! — de répondre à la cordiale hospitalité de Marie-Jannik par un semblant d'appétit. Je mangeai héroïquement de la soupe au lait. Je mangeai héroïquement des crêpes. Je mangeai héroïquement de tout... Et j'aime mieux ne pas vous dire la boule qui montait, descendait, remontait et redescendait dans ma gorge... J'aime mieux aussi effacer de mon passé cet autre héroïsme : la caresse que je dus donner à chacun des enfants... Puis, le grand air me fit beaucoup de bien.

Je comptai les bêtes. Elles étaient au complet. Marie Jannik me montra les veaux nés durant l'hiver. Elle fit un compte exact des volailles de Paul Durand. Je dus apprendre que trois d'entre elles avaient péri (on me montra leurs cadavres, et je me bouchai le nez une fois de plus). Par contre, il y avait déjà des poules qui couvaient... Dieu merci ! l'honnêteté bretonne battait aussi un record.

*

...A mi-chemin de chez moi, mon cheval de selle broutait une herbe fine et aiguë. Tout autour de lui, des flaques d'eau, pleines de ciel et de reflets de verdure, s'animaient du tui...tui...tui. tui des pluviers. Des pattes grêles faisaient aller et venir la bande affairée de ces petits échassiers... Ils ne s'effrayèrent pas de moi, mais des canards effarouchés s'élevèrent de toutes parts, aussitôt que j'eus surgi au-dessus

d'un rideau de saules nains. Je sifflai mon poney, et il dressa les oreilles. Au second appel, le coup de sifflet lui devint tout à fait familier, et. passageant à travers les mares. au grand effroi des pluviers, il s'en vint à moi. Il flaira ma main, avant de se laisser flatter, puis, dès que j'eus commencé à le gratter derrière l'oreille, il enfouit dans le creux de mon aisselle ses naseaux frémissant de volupté... Il ne me parut point qu'il regrettât la Prairie (cette Prairie morte !)... Au surplus, ses côtes étaient couvertes de bonne graisse. Mais il avait un peu trop de ventre, et je me promis de le faire tomber.

...On n'imagine pas non plus combien *votre* fauteuil peut vous paraître agréable au retour. Il me sembla qu'il me reconnaissait, comme eût pu faire un être animé. Je m'y étendis un instant pour réfléchir à la façon dont j'avertirais Magd... Puis, comme tout ce que je combinais me parut malhabile, j'allongeai le bras, et je saisis un livre... Lire aussi était bon, après ces mois de sauvagerie.

La lecture détourna d'abord mon esprit de ma principale préoccupation, qui était d'annoncer à Magd la mort de son fiancé. Pour m'en mieux évader, je me privai de la joie de penser à Hannah (et combien j'étais près d'elle !)... Cependant, elle occupait assez ma pensée pour m'apparaître tout à coup... Aujourd'hui, c'était samedi. J'irais demain dans l'après-midi... Se plairait-elle dans cette demeure ?... Évidemment c'était trop petit... La maison actuelle, qui comprenait une petite cuisine et cette grande pièce qui était à la fois ma chambre et mon cabinet de travail, cela tapissé d'un linoléum à carreaux, qui en

rendrait les murs et le plancher commodes à laver. deviendrait la cuisine... J'adosserais une petite maison en planches, à deux étages... En bas, une vaste pièce, qu'on meublerait de fauteuils en cuir semblables à celui que j'occupais, d'un fauteuil à bascule — je me rappelais son goût pour les *rocking-chairs,* — d'une table... J'agrandirais ma bibliothèque... Je ferais venir quelques livres de France... La littérature anglaise m'offrait d'abondantes ressources... Elle a une richesse que nous autres Français ne soupçonnons guère... Oui ! Il ne faudrait pas oublier un piano... Elle y tiendrait sûrement, encore qu'elle n'en sût point jouer... Je devrais consentir à un phonographe... Aïe !!! Il faudrait que je tâche de réformer son goût... En haut, nous aurions notre chambre, avec un cabinet de toilette. C'est un luxe rare dans les fermes, encore que, dans la moindre ville, aucun citadin de l'ouest américain ou canadien ne consentirait à se passer de salle de bain... Et puis, quoi encore ?... Ah ! oui, un buggy élégant, avec des chevaux faciles, joliment harnaché !... Je pensai à deux bais que j'avais bien appareillés, ayant l'un et l'autre trois balzanes... « *Balzanes trois, cheval de roi...* » Je nous vis, têtes blondes, dans ce buggy, serrés l'un à l'autre... Puis, très loin dans le temps, têtes argentées, toujours aussi unis... Il ne m'apparaissait point que j'atteignais ce même degré touchant du ridicule que j'avais constaté chez ce pauvre Paul, lorsqu'il m'entretenait de Magd.

...Et Magd ? comment ferais-je ? Éclaterait-elle en lourds sanglots, sur l'épaule de sa sœur ? Ou, sa muette et inconsolable douleur se réfugierait-elle dans un isolement farouche ? M'accablerait-elle de sa haine

pour avoir entretenu chez Paul Durand le goût de ce fatal voyage ?... Tant pis !... Elle me verrait arriver seul, l'air grave, et comprendrait... Alors, courageusement, usant des formules classiques — j'avais choisi celle-ci : « *Ma pauvre petite, votre douleur est immense, mais, à votre âge, une vie peut se refaire, courage !* » — je l'exhorterais à ne pas désespérer... Je savais qu'elle refuserait toute consolation... Mais le temps agirait... Prendrait-elle le deuil ?...

*

Je passai la matinée du dimanche à briquer le plancher. C'était le plus clair de l'éducation militaire que j'avais reçue dans une caserne de Toul quelques années auparavant. Soldat d'un an, traité dédaigneusement comme bleu par les anciens, j'avais lessivé et briqué les parquets de chêne sous l'œil narquois de paysans madrés qui fumaient leur pipe, mastiquaient du pâté de foie et vidaient des quarts de vin rouge et âpre, à cheval sur les lits faits au carré... Ma pensée me reporta à ces tristes temps... Je revis le sergent rengagé, pour qui le métier de dresser des « défenseurs de la patrie » se résumait en une litanie d'insultes ordurières. Il importait que je fusse bon tireur, bon marcheur, capable de prendre rapidement ma place dans un déploiement en tirailleurs... L'essentiel était que le plancher fût briqué, afin que le sergent acquît des félicitations de l'adjudant, celui-ci du lieutenant, le lieutenant du capitaine, le capitaine... Et je revoyais, sans pouvoir mettre un nom sur leur figure, les silhouettes et les tics des divers « échelons de la hiérar-

chie militaire ». Tout cela m'apparut lointain. Mais j'avais appris à tenir le balai et le torchon... Puis, naturellement, je me rappelai que c'était la pensée de Hannah qui présidait à ces soins ménagers. Et la pensée de Hannah fit naître celle de Magd... Mes appréhensions redoublèrent.

...A quatre cents pas de la ferme O'Molloy on entendait déjà le violon et les cris de joie.. On dansait donc ? Alors, je tombais mal. Un instant, j'eus envie de m'en retourner... Mais non ! S'échappant de la porte et de la fenêtre ouvertes, une bouffée de gaieté m'embua de mélancolie.

Comme j'arrivais près de la maison, l'air de danse cessa. Archer et Hannah sortirent ensemble et s'assirent sur les escaliers de bois, devant la cuisine. Archer le premier me vit. Il fit de la main un signe équivoque et rentra dans la maison. Hannah se précipita à ma rencontre.

— Ah ! vous voici revenu ! Vous tardiez, j'ai eu peur qu'il ne vous fût arrivé malheur...

— Oui ! Hannah ! mais comment vais-je faire pour annoncer à votre sœur Magd la mort de Paul Durand... Aidez-moi !

Elle leva vers moi sa figure (cela me parut exquis) et s'écria :

— Paul Durand est mort ? En est-il ainsi ?

— C'est terrible ! Mais cela est.

Elle demeura un instant songeuse, et sourit mélancoliquement.

— Comme tout s'arrange ! Vous ne saviez comment prévenir Magd... Magd ne savait comment prévenir ce pauvre Paul... Magd se marie... Elle épouse dimanche

Georges O'Connor qui tient depuis quelques mois un magasin du village... C'est pourquoi l'on danse aujourd'hui.

...Le son du violon avait repris. Comme j'avançais, elle me prit par la main.

— Restons encore une minute avant d'entrer. Dites-moi tout... Vous avez eu grand froid.

— Paul Durand en est mort.

— Oui, il est mort. *(Il y avait un peu d'impatience dans sa voix)*... Mais vous ! avez-vous souffert ? Méchant garçon ! j'ai pensé à vous... Peut-être ne devrais-je pas vous le dire ?

— Et si je vous dis que votre pensée m'a été très chère ? Mais je supposais que vous mettiez à profit les mois d'hiver pour danser avec Archer.

— Oh ! « soufflez » Archer ! je vous prie !... Oui, j'ai dansé avec lui... Et quoi encore ?... Ne pouvais-je danser avec lui et penser à vous ?

— Mais pourquoi auriez-vous pensé à moi ? Vous ai-je fait la cour ?

Elle parut dépitée...

— Je ne sais pas... Non ! je ne suppose pas... Mais... *(Et brusquement)* Pourquoi me dites-vous cela ?...

Ce fut à mon tour d'hésiter. J'entendais le violon grincer *Don't do it again Mistress Flanagan*... Puis, courageusement, un rien de sueur froide aux aisselles :

— Supposez que je vous aie dit quelque chose.

— ...Dit quoi ?

— M...Mais...c...e... que je vous aime, par exemple.

— Eh bien ?

— Eh bien ! cela vous aurait-il fâchée ?

Elle resta un instant songeuse, et, levant les yeux :

— Laissez-moi réfléchir, implora-t-elle. Rentrons...

— Oui. Mais vous préviendrez Magd.

— Je préviendrai Magd...

Et elle ajouta avec un sourire étrangement mélancolique et amer :

— Je suppose qu'il n'y a pas de grandes précautions à prendre. On dit que la joie tue. Mais je suppose que c'est encore un mensonge breveté.

*

C'était une fête de famille entre Irlandais. Il y avait toute la famille et Archer... L'œil bleu et meurtrier du rouquin m'en dit plus, en matière de commentaire des paroles de Hannah, que la jeune fille n'eût pu m'en avouer ! — du moins sous la lumière du jour... Le « *masque des nuits* » et « *la rougeur des vierges* » de Shakespeare dansèrent dans ma mémoire, tandis que je raisonnais en moi-même sur l'hostilité évidente de mon rival... Sans doute, mon nom était-il revenu dans les conversations de l'hiver ; sans doute, Archer avait-il fait à Hannah des scènes de jalousie ; et, sans doute aussi, avait-il reçu en riposte des aveux pour lesquels, en cet instant, j'eusse donné beaucoup d'argent.

Il y avait ce Celte châtain, aux yeux verts intelligents et mystiques, pleins de ce rêve inquiétant qui s'est perpétué tant de siècles en Irlande, depuis les jours où Pembroke enlevait une à une les libertés des Kymris... Il serrait de près Magd, lorsque la fortune du quadrille la mettait dans ses bras... C'était sans doute ce Georges O'Connor... Archer dansait

maintenant avec l'une des trois filles de Mac Murray. Il affecta d'être uniquement préoccupé de sa danseuse.

Le colossal O'Molloy étreignit cordialement ma main. Sa femme, à genoux devant le fourneau (on la voyait par la porte grande ouverte), défourna une tarte. Puis, se retournant, elle me reconnut d'un sourire fané... Tout sembla me fêter. Même la muette rage d'Archer me fut d'un heureux présage.

Cependant, la musique cessa. Les danseurs épongeaient leur front. Georges O'Connor offrit du « *chewing gum* » à Magd, aux trois filles Mac Murragh. Hannah se glissa près de Magd, lui parla bas. Une pâleur endeuilla une seconde les joues de la fiancée... Allait-elle s'évanouir, comme je l'avais pensé ?

...Mais non ! Un sourire triompha sur ses lèvres, et, courant à moi, elle s'assura tout d'abord de la vérité. Un dégoût pinça mes narines. Elle disait :

— Alors ? c'est bien vrai, au moins ? Tout s'arrange, me dit Hannah... j'avais si peur de son retour !

Je ne sus qu'incliner la tête. Le triomphe de l'Amour me paraissait cynique. Devais-je lui apprendre que j'étais chargé de la mettre en possession de l'hoirie de Paul Durand ?... Sans doute c'eût été d'un joli effet tragique... Mais quelle odieuse ironie pour le mort !... Je maîtrisai mon envie de lui cracher son argent en même temps que mon mépris... Je préférai réfléchir et me taire. Tout de même elle dit :

— Pauvre Paul !

Et tournant les talons, elle rejoignit son danseur. Le violon, attaquant le *break down* (ou finale du quadrille), lui permit cette diversion... Déjà le contact à

mon épaule de l'épaule de Hannah amollissait ma fureur.

Ces *break down* des quadrilles, empruntés au vieux répertoire des airs gaéliques, contiennent l'expression d'un tumulte à la fois tragique et joyeux. Tandis que le violon grinçait cette musique faite pour les cornemuses, mon âme se rythmait à cette turbulente cadence. Debout appuyés que nous étions à la cloison, nos épaules s'ajustaient l'une à l'autre. Tout ce grand désir, lentement formé dans les froids du nord, mûrissait d'un seul coup à la chaleur. Et il me suffit de tourner les yeux vers ceux, troubles, de Hannah, pour y lire la réponse qu'elle avait tout à l'heure différée.

*

Des jours passèrent, durant lesquels je fus, chaque soir, le convive des O'Molloy. Nous n'avions parlé ni l'un ni l'autre, et, cependant, c'était comme si l'événement eût paru désormais fatal à toute la famille. Et Tim le taciturne, lorsqu'il rentrait le soir de l'écurie, auréolé des derniers feux du soleil, et qu'il nous voyait, Hannah et moi, gravement occupés à causer à voix basse de choses oubliées deux minutes plus tard, et adossés épaule contre épaule à la barrière, avait pour nous le même sourire qu'il dispensait à Magd et à Georges O'Connor, qui devaient se marier dès que les semailles seraient terminées.

Nos deux couples faisaient à table les principaux frais de la conversation. Archer était devenu muet, et O'Molloy le regardait avec une curiosité narquoise.

C'est ainsi que certain soir Archer sortit brusquement de table, la figure aussi rouge que ses cheveux... Personne ne souffla mot. Nous l'entendîmes gagner sa chambre qu'il partageait avec les fils O'Molloy. Le plafond retentit du bruit d'objets jetés à terre.

Bien après le dîner, alors que, sans une parole, Hannah et moi regardions par delà le champ roux et vert pâle cette inimitable bande pourpre et or, allongée et mince, du soleil couchant sur ce pays plat. Archer, habillé, chapeauté, ressortit, ses deux valises à la main. Le colosse barbu se précipita vers lui. Nous entendîmes les éclats rauques et incompréhensibles de deux fureurs. Puis Archer tourna le dos à O'Molloy, et, sans dire un mot à personne, franchit la clôture et s'éloigna d'un pas précipité.

— Bonne chance à lui ! dit Hannah.

Et son long rire fusa dans le soir comme une étoile filante prématurée.

Comme si nous nous étions donné le mot, nous nous groupâmes autour du fermier.

— Les semailles ne sont pas finies, dit le colosse, et Archer me laisse tomber. Le diable l'emporte...

— Eh bien ! damnez-le ! interrompit Tim. Il y a assez longtemps que l'homme à gages commande ici... Damnation ! personne n'osait plus remuer la main sans demander conseil à cet enfant de fusil !

Nous nous étonnâmes de l'en entendre tant dire à la fois. Il ajouta, nous regardant, Hannah et moi, avec une sympathie railleuse :

— Je suppose que ce charmant couple aura oublié de lui demander s'il lui plaît qu'ils se marient.

— Oui, voilà ce que c'est ! s'écria O'Molloy

Il passa sa main sur l'or de sa barbe, comme pour s'assurer une fois de plus qu'on ne lui avait pas volé ce trésor, et continua :

— Mais les semailles ne sont pas finies... Nous allons être à court.

Je saisis l'occasion au bond.

— Si ce n'est que cela qui vous tracasse, je puis très bien remplacer Archer... Un semoir et quatre chevaux, ce n'est pas le diable à mener.

Hannah éclata de rire.

— Ha ! Ha ! Ha ! Frenchy ! *(Elle me donnait volontiers ce surnom diminutif de ma nationalité)*. Vous êtes Jack-de-tous-les-métiers ! Avant hier cow-boy ! hier trappeur ! aujourd'hui fermier !... Et quoi encore ?

Tim (décidément, je lui étais sympathique) s'arrêta de bourrer sa pipe, et, déboutonnant le col de sa chemise satinette noire, comme si les mots l'étranglaient, dit :

— Eh bien ! je parie que Frenchy peut battre Archer au semoir.

Et, riant très fort :

— Semble qu'il l'a battu aussi ailleurs.

O'Connor alluma son cigare et, entre ses dents :

— Il l'a battu franc jeu ! Qu'en dites-vous, Magd ?

— Je suppose qu'on fera deux mariages le même jour.

— Par saint Patrick ! s'écria le colosse, ça c'est une idée. Mais ni Hannah, ni Frenchy n'ont parlé, que je sache.

Hannah me poussa du coude :

— La parole est à Frenchy.

Aussitôt tout le monde s'écria en même temps ;

— Que dit Frenchy ? que dit Frenchy ?

Les chiens aboyèrent et une vache beugla. Cela fit un tel tumulte que je dus attendre un instant pour acquiescer.

*

Je pris la place d'Archer dans la chambre en désordre, où les deux frères O'Molloy remplissaient de leur corpulence le second lit. Ne fallait-il pas me lever dès l'aube pour guider le semoir ? Leurs ronflements me tinrent éveillé. Du moins, j'en accusai leurs ronflements. Mais il y avait aussi cette mince cloison, qui me séparait de la chambre des filles, où il me semblait qu'un cœur battait à l'unisson du mien.

...Et ce fut Hannah qui, au matin, après que j'eus étrillé, avoiné et harnaché les quatre chevaux que je devais maintenant conduire, me servit le porridge, les œufs au lard et les pommes de terre du *breakfast*.

*

...Cependant, tandis que la poudre du semoir me noircissait la figure, je songeais à la conduite à tenir à l'égard de l'héritage de Paul Durand... Il me répugnait de le remettre aux mains de Magd... D'un autre côté, c'était trahir la confiance que le mort avait mise en moi... Oui, mais il n'avait pas prévu que Magd n'aurait pas attendu d'être fixée sur son sort pour le trahir !... Ne m'appartenait-il pas de faire intervenir dans ma décision cet élément d'imprévision ?

Je le pensai. Non sans avoir, toutefois, débattu

longuement avec moi-même les raisons de ce cas d'espèce.. Je mis à profit le premier jour de pluie, pour faire virer, de mon compte en banque, où elles se trouvaient encore, les sommes dont j'étais l'exécuteur testamentaire. Par mes soins, un chèque fut adressé à la sœur du défunt, seule parenté que je lui connaissais, et dont je trouvai l'adresse dans ses papiers.. Je suppose que j'aurais peut-être dû, par une conversation retorse, amener Magd à renoncer à tout ce qui pouvait lui rappeler son ex-fiancé. Mais, encore que l'idée m'en fût venue, je jugeai ce machiavélisme inutile. Et, d'ailleurs, tout en moi m'absolvait.

VII

Et naturellement, après la période habituelle des clins d'œil et des plaisanteries plus ou moins stupides échangés entre gens qui n'ont rien à voir à l'affaire, je conduisis Hannah à l'autel, le même jour où Georges O'Connor y menait Magd.

Tout fut irlandais dans cette cérémonie, excepté moi, et quelques curieux. Le prêtre qui officia s'appelait le Révérend Père Mac Mahon, et il ne put s'empêcher, en faisant l'allocution de rigueur, de rappeler que le sang français avait coulé en Irlande, à côté du sang des fils d'Erin. Il lui apparaissait tout naturel que ce mariage fût une espèce de consolation de la défaite de la Boyne. Il se plut, — sans égard pour mon sang lorrain, pensais-je, — à affirmer que les Français et les Irlandais appartiennent au même sang celte. Mais j'avais autre chose à faire qu'à protester. Et nous sortîmes pour voir nos mains affectueusement pressées par des gens désœuvrés, dont les buggies aux chevaux impatients encombraient les abords de la petite chapelle en bois verni, semblable à un jouet de Nuremberg.

Le bonhomme Grant ne pouvait manquer d'apporter à cette cérémonie l'aide de son érudition biblique. Sa malice affecta un effroyable accent pour nous citer Salomon.

— *Vous voilà pris au piège par les paroles de votre bouche*, comme dit l'Écriture. Mais elle ajoute aussi : *Le prix d'une femme vertueuse est bien au-dessus du prix des rubis, car le cœur de son époux repose en sûreté sur elle.*

Il eût cité tout le chapitre XXXI du Livre des Proverbes, si Mac Pherson ne lui eut mis la main sur la bouche

— Allons ! Allons ! vieux voisin ! Il y a temps pour tout. Le père Mac Mahon leur a donné assez de religion comme cela, bien qu'elle soit empreinte de superstition papiste, et je suppose que ça leur suffit pour le moment. Maintenant, m'est avis qu'ils ont aussi besoin que nous de s'emplir l'estomac. Ce jeune homme passe laboureur ce soir ! ha ! ha ! et moi, j'ai mes chevaux à soigner... Après quoi, comme dit la chanson : *Il y a quelque chose dans la bouteille pour le matin.*

*

Vous comprenez que notre lune de miel fut ce qu'elle devait être. C'est-à-dire qu'après que nos fiançailles nous eurent révélé à chacun les côtés les plus aimables de nos deux natures, les premiers jours de notre union semblèrent s'arranger pour nous montrer tout ce que notre couple pouvait former de dissonances. Et, comme il est d'usage chez des jeunes gens inexpérimentés, nous n'avions pas assez de bon sens, l'un et l'autre, pour nous contenter de ce que la vie voulait bien nous offrir. Au lieu de la prendre pour une hôtesse assez mal pourvue, et d'apporter beaucoup

de choses, même inutiles, au pique-nique qu'elle nous offrait, nous nous obstinâmes à réclamer d'elle plus que sa pauvreté ne possédait. Le résultat fut une alternative de bouderies et de tendres réconciliations.

*

Cependant, presque aussitôt, mes livres devinrent un sujet de querelle ! Qu'une femme pût être jalouse d'une bibliothèque, c'était une chose que je ne m'étais jamais imaginée. En dehors d'un journal qui contenait des gravures de modes et des recettes de cuisine, Hannah ne lisait pas. Je ne sais où elle avait recueilli cet axiome que les livres français étaient tous un tissu de pornographie dégoûtante.

— Vous lisez encore de ces saletés françaises, me disait-elle. Et cela au risque de vous faire damner.

Et, allongeant sa bouche fine, en un odieux bec de canard (Dieu qu'elle me parut laide ainsi !), elle menaça d'un doigt sévère et méprisant les *Pensées* de Pascal que je lisais.

Je lui en traduisis une au hasard, et elle m'accusa de pure invention. Chacun savait que la France ne produisait que de l'immoralité. « Si ce Pascal, — comme je l'appelais, — avait vraiment écrit un livre comme celui-là, on le saurait ! Or, personne à l'école ne le lui avait jamais dit. Au contraire, ses compatriotes.. »

Je l'interrompis pour lui demander si elle avait entendu parle de Wycherly, de Van Brugh, de Smollet. Elle ignorait ces trois noms. Dans le but de lui montrer ce dont les classiques anglais étaient capables, j'en-

trepris de lui lire *l'Epouse campagnarde* de Wycherly. Elle mit ses mains sur ses oreilles, me disant que la lecture lui donnait mal à la tête. Et qu'au surplus si ces ouvrages étaient si pleins de turpitudes que je le prétendais, — ce qu'elle se refusait à croire ! — il fallait que je fusse un grand pécheur pour les avoir sur les rayons de ma bibliothèque, au risque de damner quelque pauvre âme.

— Vous parlez comme feu le Révérend Jérémie Collier, lui dis-je !

— Vous voyez bien ! rétorqua-t-elle, brandissant avec un geste de triomphe une pelle à tarte. Cet ecclésiastique que je n'ai pas connu était donc de mon avis.

— C'était un farouche méthodiste, lui dis-je.

— Mieux vaut un farouche méthodiste comme lui, qu'un mauvais catholique comme vous... Je... je... je demanderai au père Mac Mahon ce qu'il en pense.

...Mais je ne sus jamais ce qu'il en pensait.

C'est ainsi que les *Pensées* de Pascal, le théâtre anglais de la Restauration des Stuarts et les romans de Smollet restent liés à mes premiers drames conjugaux, — les plus profondément tragiques à contempler dans mon passé, non par leur éclat, mais par ce qu'ils ont *d'essentiel*. La leçon m'était maintenant donnée que j'avais poursuivi d'insaisissables images de la véritable Hannah : l'une formée un an auparavant, dans le miracle d'or et d'opale du crépuscule, et cette autre, réfléchie à grande distance par l'éblouissant miroir des glaces et des neiges du Nord. C'étaient des ombres que j'avais poursuivies, et c'était une réalité, hélas ! que j'avais étreinte.

*

Il me restait à prendre un parti en philosophe pratique. Que, dès le début, cette union se fût révélée à moi comme une sottise, peut-être cela était-il une heureuse chance dans mon malheur. Cet esprit indomptable que j'avais porté en moi à travers la nature la plus sauvage, et qui m'avait permis de triompher tour à tour de la fatigue, de la faim et de la mort, me permettrait sans doute de vaincre aujourd'hui dans cette lutte qui avait revêtu le masque souriant et perfide de l'Amour. Du moins, je m'en flattai.

La forêt me fut une conseillère. Cette alliance même semblait éclater aux yeux de Hannah. Elle ne fut pas moins jalouse de me voir, le fusil sous le bras, m'en aller d'un pas délibéré dans ces profondeurs mauves et or du bois, qui lui semblaient peut-être un piège, mais qui m'étaient une évasion, qu'elle ne l'avait été de me voir ouvrir ces livres qu'elle haïssait.

Lorsque, le déjeuner terminé, elle me voyait prendre mon fusil et me diriger vers la porte, elle avait des explosions de colère mal contenue. Elle me reprocha de la délaisser pour le plaisir de courir les bois. Cela était vrai, d'ailleurs, et là m'apparaissait l'un des antagonismes fondamentaux de l'homme et de la femme : il n'est guère d'homme qui n'aime se réserver quelques heures de la journée pour la nécessité d'une méditation solitaire. Il n'est guère de femme, d'autre part, à qui cette solitude ne pèse. Mais en même temps que je me reprochais intérieurement de ne point lui faire jusqu'au bout le sacrifice de ma liberté, le ton,

acide jusqu'à la brûlure préméditée, avec lequel elle m'avait fait ce reproche, m'irritait.

— Je fuis, lui dis je, votre humeur maussade. Deux heures de solitude vous calmeront et me reposeront. Au surplus, s'il vous plaît de profiter de ce beau temps pour vous en aller faire des visites à vos parents, à votre sœur, ou à quelqu'une de vos amies, vous savez bien que vous êtes libre. Vous n'avez qu'un mot à dire, le buggy est à votre disposition. Prince est un bon petit cheval, doux, patient et assez vite. Je vous l'attellerai, s'il vous plaît.

*

Nous prîmes ainsi, dès les premiers jours, l'habitude de séparer nos vies, durant toute l'après midi.

Je m'imaginai, peut-être à tort, que nous obéissions ainsi à la fatalité de nos deux races. Elle, fille de Celtes, pouvait-elle faire autre chose que d'apporter dans le ménage cet esprit d'anarchie qui a survécu à toutes les époques, à toutes les tyrannies, et aussi à toutes les tentatives de conciliation ?

L'amour et la mélancolie, et cet ardent goût de la Mort, — si ardent qu'il cherche à entraîner les autres dans sa voie, — cela me semblait les thèmes essentiels de l'âme de ma femme. Qu'elle m'aimât, je n'en doutais point. Et je lui rendais ardemment cet amour. Mais il était désormais évident pour moi que cet amour ne pouvait se passer de mélancolie. Sa joie étoit en quelque sorte dans les pleurs. N'eût-elle point eu de chagrin, elle s'en serait créé un. Du moins je me l'imaginais, inhabile à m'expliquer autrement que par

le besoin d'oppositions exagérées, cette Quête de la Douleur à l'heure où il me semblait apporter avec moi la Joie. Ainsi me figurais-je qu'elle devait avoir besoin de l'une pour éprouver complètement l'autre. Ce goût du néant qu'elle avait transparaissait encore dans nos baisers mêmes. J'avais remarqué comment elle fermait les yeux, m'oubliant certainement, s'oubliant probablement elle-même, plus possédée, semblait-il, d'un sentiment d'anéantissement que d'une exaltation de la vie. Cette grande leçon que m'avait donnée la vie sauvage, je veux dire cette constatation, de tous les instants, que la vie est naturellement un sublime et tragique mélange de volupté et de douleur, — dites, si vous le voulez, d'amour et de mort ! — j'en retrouvais ici une application singulière. Et je m'étonnais que persistât cette charmante, cruelle et douloureuse race celtique, si pénétrée du désir de la mort, qu'il semblait qu'elle eût été depuis longtemps condamnée à s'éteindre. Mais non ! Elle avait beau désirer mourir, la vie restait de beaucoup la plus forte !

Si je cherchais, au contraire, à m'analyser, je retrouvais en moi, avec le sens d'une discipline innée, cette passion de la vie qui se traduit par l'action. Peut-être étais-je aussi rêveur que tous les Celtes réunis. Mais mes rêves, mes rêves de fils de la race franque, étaient des rêves d'action. Agir ! agir ! agir ! me remuer beaucoup ! Accepter les risques pour le plaisir d'en triompher ! Donner parce que je me sentais capable de produire ! Bref, me prouver de toutes les façons que j'étais un homme vivant, véritablement vivant ! c'était, je crois, la caractéristique de mon tempérament.

Peut-être mon action eût-elle été aisément destructrice ! Ce qui la tempérait dans ce sens, c'était ce respect peut-être timoré que la latinité a fini par imposer à nos âmes barbares. A y bien réfléchir, il me semblait parfois que la déférence que je montrais envers trop de belles choses était une humiliation Cela signifiait peut-être mon inaptitude à les inventer. De cela, je m'en voulais. Nos pères avaient moins de scrupules, qui brûlaient les merveilles de l'art gallo-romain... Et si je réfléchissais à notre amour, il me semblait qu'alors qu'elle prenait de moi cette excitation à s'anéantir, à m'échapper et à s'échapper à elle-même, je lui donnais chaque fois, sans effort, et grâce à ma puissance même de vie, quelque chose de très neuf, de très profond et de très personnel.

Ces pensées me furent d'un médiocre secours. Elle était inhabile à les comprendre. Comment lui expliquer que je donnais de la vie qu'elle transformait en Mort ? Eût-elle été du même niveau intellectuel que moi, il me semblait alors que les différences de races influent tellement, que les façons de juger et de comprendre s'en ressentent, malgré même une civilisation commune. Ainsi, notre pauvre, triste et tragique histoire synthétisait ces étonnantes différences qu'on relève entre peuples différents. Une forme nouvelle de nationalisme surgissait consciemment en moi, inconsciemment en elle, et contribuait à nous faire souffrir.



*

..Oui ! la Forêt me fut confidente.

J'y retrouvais, plus aigus, plus immédiats, d'autres drames de l'Amour. Toutes ces femelles d'insectes,

qui massacraient leurs mâles après l'hyménée, illustraient maintenant cette lutte dont j'éprouvais les effets. Je m'applaudissais que Hannah ne fût point, tout de même [1] semblable à la femelle du brochet, qui dévore volontiers, — s'il est plus petit, — le mâle qui l'a fécondée (peut-être pour se venger sur lui des fatigues de la ponte). Ces leçons données par la Nature-aux-griffes-rouges avaient l'avantage d'agrandir pour moi le plan des luttes conjugales. Ce n'était plus tout

à fait une question de races. Cela montait au rang d'antagonisme entre deux principes.

Sur les buttes de sable, à quelques centaines de pas à peine, une famille de loups m'irrita parce qu'elle criait insolemment ses joies de ménage.

Je savais qu'il s'agissait d'un couple qui avait élu domicile sous un enchevêtrement d'arbres couchés par le vent. Sous une grosse souche, le terrier y avait été creusé. Je n'avais pas besoin de voir celui-là pour savoir avec quel soin il avait été fouillé suivant une ligne sinusoïdale, de façon que l'eau ne risquât point d'inonder le logement de la louve. Ce réduit avait été tapissé de feuilles sèches, d'abord, et ensuite de poils chauds et doux... Non, je n'avais pas vu celui-là. Mais j'en avais ouvert cent, tout pareils. Là était née toute la portée de petits louveteaux pour lesquels Père loup et Mère louve chassaient de concert chaque soir... J'entendais leurs premiers hurlements, ceux par lesquels ils s'annonçaient leurs intentions. Puis la femelle se taisait. C'est qu'elle était tapie dans son embuscade. Alors le mâle commençait à donner de la voix, rabattant avec de savants crochets le gibier qu'il avait mis sur pied. . Si vous aviez été assez près,

vous eussiez entendu le oui !!...ï...ï d'agonie du lièvre, lorsque Mère louve d'un coup de dents lui cassait les reins... Mais cela, c'était le repas des parents. Père loup aussitôt accouru, Mère louve un peu rageuse, tous deux tirant la victime, chacun de leur côté, la déchirant... Eh ! eh ! et ces grognements ! Pas si tendre, le ménage ! c'est à qui aura la plus grosse part !... Mais il y a tant d'autres lièvres... Et, quand les époux sont rassasiés, Père loup et Mère louve, gentiment, chassent pour les petits... Charmantes joies conjugales... Et pas plus de sang que dans tout ménage humain, où l'on mange aussi de la viande tuée !... Oui ! mais il y a eu ces grognements !... Décidément, même dans cette charmante nature, tout n'était pas parfait dans les ménages.

*

Néanmoins, une grande leçon d'humanité m'avait été donnée par ce couple animal. S'ils étaient heureux — et ils l'étaient certes ! — c'est que chacun d'eux oubliait vite les petits incidents fâcheux pour ne se souvenir que de la tendresse nécessaire à supporter à deux le lourd fardeau de la Vie et de la Mort. Était-il trop tard pour en faire autant ? Et parce que j'étais homme, et parce que Hannah était femme, devions-nous avoir honte de prendre une leçon des animaux ?

Je lui racontai la petite histoire. Cette femme qui n'aimait point lire adorait qu'on fût, pour elle, conteur. Je ne doute point, maintenant, que la faveur dont avait longtemps joui Archer lui venait de ce qu'il savait toutes les légendes irlandaises. Quel succès ne

peut pas avoir, auprès d'une fille d'Erin, l'homme qui raconte les malheurs de Deirdre ? Raconte, ai-je dit ? C'est chanter, qu'il fallait. La race celtique ne se passe point, ne se passera jamais de ses bardes. Sans doute le rouquin en était un !

Cette réflexion m'inspira une jalousie bien inutile, puisque Archer était loin, — assez loin pour qu'on ne sût point ce qu'il était devenu... Pourtant, cette jalousie contribua encore à me rapprocher de Hannah. Pour m'avoir raconté la tragédie de Deirdre en des termes où je crus reconnaître la malice poétique de mon ancien rival, elle excita en moi une secrète émulation. Mais ma seule présence me sauvait d'être inférieur. Il manquait toujours à mon récit le ton de la mélancolie douloureuse, et, l'histoire dite, la tête pensive aux cheveux d'or qui m'avait écouté se cachait, un peu désappointée, au creux de mon épaule, pour imaginer, sans doute, des circonstances autrement émouvantes que celles que peut rapporter le narrateur trop droit, fils d'une race d'action.

— Je ne sais pas pourquoi, me disait-elle, il m'est impossible de pleurer à vos histoires. Pourtant, je le voudrais tant, et il me semble qu'elles sont pleines de pitié. Vous racontez les choses tristes aussi froidement qu'un Anglais.

*

Je craignais que ce ne fût la solitude qui lui pesât. Et, à vrai dire, pour qui n'aimait ni la lecture, ni la méditation, ni les longues courses dans la forêt, il m'apparaissait que cette existence devait manquer de charmes. J'offris à Hannah de louer en quelque

ville, à Winnipeg, par exemple, un pied à terre, où nous irions passer ensemble des jours, ou des semaines. Ce que le théâtre pouvait lui offrir — à mon avis, ce n'était pas grand chose ! — je serais charmé de le lui donner.

A ma grande surprise, elle refusa. Elle était née sur la ferme, disait-elle, et la campagne lui plaisait. Jamais elle ne se résoudrait à confier à d'autres le soin de traire ses vaches... Ah ! non ! elle avait bien trop peur qu'elles ne fussent pas traites à fond et que le lait vînt à tarir... Et les poules, donc !... N'avait-elle pas l'intention de créer des parquets séparés, d'élever des volailles de race ? On mêlerait les coqs leghorns avec les poules orpingtons, les wyandots avec les deux !... Ce serait joli !

— Mais, ma chérie, dis-je, je ne suis pas un fermier comme les autres. Mon compte en banque est bon, grâce au commerce des chevaux et au trafic des fourrures. Et les quelques bêtes que j'élève ici rapportent aussi quelque chose. Qu'avez-vous besoin de vous mettre en quatre pour travailler ? Cela convient-il à votre état ? Vous avez besoin de ménagements pour attendre la naissance de votre bébé, et...

Je n'eus pas le dernier mot. Elle tenait à sa vie de fermière, — je ne pouvais pas lui reprocher, dit-elle un peu aigrement, d'être «une femme oisive, à l'exemple des Françaises qui n'ont rien d'autre à faire que de lire des livres à couverture jaune ! » — et rien ne pourrait la déterminer à manquer à ses devoirs. Au surplus, il était inconvenant à moi de faire une impertinente allusion à sa grossesse. Je manquais un peu trop de pudeur...

Elle discourut longuement, avec une puissance de souffle remarquable. J'appris qu'au lieu de parler de mon compte en banque, je ferais bien mieux de prendre les mancherons de la charrue, comme avaient fait (« Dieu merci ! ») tous les O'Molloy passés, présents, et... à venir !

*

Fermière ! elle l'était trop à mon gré. Il ne m'eût pas déplu de la voir un peu plus coquette. Ce mépris qu'elle avait pour la toilette, c'était moi qui en souffrais.

Elle me disait :

— Que vous importe ? Nous ne voyons personne, si ce n'est mes parents et ma sœur. Qu'est-ce que cela peut vous faire que je sois bien ou mal habillée ? Je le suis toujours assez bien pour nous deux.

— Mais, *darling !* ce n'est pas par vanité que je vous désire un peu moins... un peu plus élégante... C'est pour ma satisfaction personnelle... Croyez-vous que je n'aie pas des yeux aussi bien que les autres hommes ?

— Vous m'aimez donc pour mes habits et non pour moi ? rétorqua-t-elle.

*

Nous eûmes les splendeurs d'or de l'automne, et les splendeurs d'argent de l'hiver. Et, comme Hannah refusait avec obstination de quitter la ferme pour aller faire ses couches, bien au chaud, dans une mater-

nité, avec tout l'appareil de docteurs. de sages-femmes patentées et de nurses que je désirais vivement, ce fut au milieu d'une belle bordée de neige que je dus atteler le traîneau pour aller chercher le renfort nécessaire.

Par mesure de précaution je m'arrêtais à chaque ferme, de sorte que, lorsque je revins avec Mistress O'Molloy et une vieille métisse qui avait acquis quelque notoriété dans le pays en qualité de *Juno lucina*, je trouvai la maison encombrée de dames charitables et curieuses, empressées à aider ma femme et à la regarder souffrir. Le dévouement s'y mêlait d'un peu de cruauté. La voix vinaigrée de mistress Mac Pherson dominait d'une octave le grave contralto de mistress Grant, abondamment pourvue par son mari de citations bibliques, au cours desquelles revenait comme un refrain le terrible : *Tu enfanteras dans la douleur.*

— A quoi bon lui dire cela ! s'écriait mistress Mac Pherson. Croyez-vous que la pauvre petite chose ne s'en apercevra pas assez quand le moment sera venu ? Courage, enfant, le plus dur est encore à faire !

Hannah jeta sur moi un regard d'abandonnée. Visiblement elle implorait mon aide. J'écartai mistress Campbell. dont la carrure osseuse m'empêchait de parvenir auprès du lit. et, sans motif, je fondis en larmes en embrassant ma femme.

— Ne me quittez pas. suppliait-elle.

Aussitôt, d'accord ensemble. pour la première fois, les trois Écossaises et mistress O'Molloy s'unirent pour prononcer contre moi une sentence de bannissement. Sa figure saure et ridée encadrée par le châle noir, la vieille Gaudry, la métisse. approuvait en

clignant de ses petits yeux obliques et me disait :

— Si vous croyez que les hommes y sont bons à queuque chose dans ces affaires-cites !... La bâdrez donc pas... Moié, quand je commençai-t'à souffrir, j'envoyais mon défunt vieux voiér ses amis et boière avec... Vous avez-t'y pensé à une goutte de boisson pour moié ?... Un filet de gin, ça aide les vieilles à faire leur besogne... Et pis, y en a encore pour un sapré boute de temps avant que l'enfant vienne... Dans quatre ou cinq heures, on en parlera... Pas avant...

Et elle alluma son brûle-gueule, au grand scandale de mistress Mac Pherson.

Quelques heures plus tard, tandis que, dans la pièce voisine, je mâchais nerveusement un cigare, il y eut un grand cri, puis des murmures de joie, un vagissement, et la porte s'ouvrit.

— Embrassez votre fille, monsieur, me dit sévèrement mistress O'Molloy. (On eût juré qu'elle avait le dessein de me punir !)

La vieille Gaudry enleva sa pipe pour me dire :

— Èt a'rgardez la donc ! la pauv'p'tite créature ! L'est tout vot' portrait ! Dans huit jours, all' vous ressemblera plus, pas en toute. Et dans vingt ans all' vous ressemblera de nouveau. Ça s'adonne de même !... Donnez moié donc un bon filet de gin !... J'a la gorge quasiment sèche d'entendre crier c'te pauvre petite...

*

Ainsi, la joie entra enfin dans la maison. Naturellement le printemps me sembla plus éclatant. Jamais encore, les bois rutilants de la hart-rouge n'avaient

contrasté si vivement avec son feuillage vert pâle... Il ne me semblait pas avoir encore compté tant d'étoiles blanches aux fleurs des pembinas... Je savais que tout cela était de l'enfantillage, mais, même le constatant, il m'était agréable de me prêter à mes propres illusions. Ainsi, moi, l'homme de la Vie et de la Joie, je m'enivrai de Vie et de Joie.

Oui. Ce fut une chère époque. Crrr... Crr... Crr... les grues passaient en petits vols triangulaires, cous et pattes tendus dans leur course périodique... Kla... Kla... Kla... Kla... Kla... c'étaient les longues et mouvantes géométries des oies et des outardes... Dans les flaques d'eau où je barbottais, les pluviers couraient devant moi, comme pour m'exciter à lâcher sur eux mon coup de fusil. Tui... tui... tui... faisais-je, moqueur. Et ils s'arrêtaient, tournant vers moi leur tête au long bec fin. Puis les canards démarraient par couples. Autant dire qu'ils avaient un sauf-conduit. Plus que jamais j'avais alors le respect de l'Amour, et je ne tirais qu'un isolé. Au moins ne manquait-il pas à sa femelle.

Mais je restais moins longtemps dehors. Ce dont j'avais hâte, c'était de rentrer pour voir cette enfant faible, qui, avait dit la vieille Gaudry, m'avait, en naissant, ressemblé de si frappante façon.

*

Trait d'union ! trait de discorde aussi ! Une compétition d'amour paternel et maternel s'engagea. Qui de nous deux l'aimait le mieux ? Là, nous étions presque alliés. A qui de nous réserverait-elle son sou-

rire ? Nous devenions ennemis. La tendresse et la jalousie se disputèrent en nous. Nos mots d'amour prirent des accents de défi. Mais nos mots d'irritation s'achevèrent en soupirs de douceur. Nous vécûmes sur un rythme nouveau.

*

Tant de choses nous occupaient en commun. Baby Lucy s'était intéressée à la clarté de la lampe... Ou bien, elle avait voulu reconnaître des yeux, en y fourrant ses petits doigts... Nous eûmes les mêmes soucis parce qu'elle avait toussé... Mais nous restâmes étrangement, hostilement jaloux... Soudain ennemis, à cause d'un sourire.

... La question des nationalités se mit à jouer, à notre insu presque. Tout naturellement, tandis que grandissait Baby Lucy, je lui parlais français, tandis que sa mère lui disait en anglais — avec le grasseyement irlandais — la litanie des mots absurdes et tendres.

Qu'elle apprît plus aisément la langue que je lui parlais que la maternelle, c'était encore un triomphe pour moi, un désastre pour Hannah. Et si, chez les O'Molloy, il arrivait que baby Lucy, fourrageant dans la barbe d'or du colosse, tentât de répéter l'un des sons qui sortaient de la bouche de l'Irlandais, toute la famille se réjouissait de cette victoire remportée sur la langue française. Ainsi, ces braves gens, dont pas un n'eût approuvé les stupides horreurs d'une guerre sans raison, retrouvaient en commun une humeur chauvine et agressive. Je me sentais l'Ennemi.

*

Triste situation dont je m'accommodais néanmoins. Hannah était une femme fidèle à ses devoirs, et, par boutades, follement tendre. D'année en année, je sentais grandir en moi cette habitude, avec laquelle on fait tant d'amours sincères. Prenant exemple sur la tournure d'esprit même de Hannah, j'arrivais, par contraste, à attacher à ces effusions éphémères un prix presque infini. Et, peut-être parce que nous les sentions fragiles, nous nous efforcions d'y faire tenir toute une éternité.

VIII

Un soir de printemps — c'était peu après que nous avions fêté le troisième anniversaire de Baby Lucy — rentrant d'aller tirer des canards, j'aperçus, près de la maison, un buggy assez élégant, attelé d'un cheval inconnu.

...A l'intérieur, il y avait une voix d'homme. J'avais déjà entendu ce timbre... Mais du diable si je savais, en ce moment, l'identifier... Qui pouvait parler ainsi ?... mettre cette animation qui faisait rire Hannah ? (et ce rire sonnait un peu étrangement)... faire pousser de grands éclats de joie aiguë à Baby Lucy ?... Je poussai la porte.

Inchangé, ses cheveux toujours rutilants, Archer se leva, me tendit la main d'un geste aisé. Aimable, comme je ne l'avais jamais vu ! — il souriait. Le bleu tendre de ses yeux était pailleté d'une malice dorée.

Aisé, disert, Archer se racontait, avec un luxe de détails qui sentait l'alibi. Il avait fait un tour aux États-Unis, il était remonté en Colombie britannique où il avait été mineur d'or ; revenu en Saskatchewan pour y régler une vieille dette, il avait vu que la concession de Paul Durand n'avait jamais été enregistrée.

— Ce n'est faire de tort à personne, disait-il, que

de la faire annuler. Ainsi pensai-je, et j'obtins de chausser les souliers du mort. La terre est bonne. Je la connais. Me voici votre voisin et, vous pouvez le parier ! votre bon voisin.

Aimait-il encore Hannah ? Je cherchai à le deviner. La gaîté trop mobile de ses yeux me demeura impénétrable. Hannah, je l'observais, avait une joie indifférente. Pour elle, j'en étais assuré, le retour d'Archer était la rencontre imprévue d'un vieil ami sans conséquences...

Tout le temps du repas, qu'Archer partagea avec nous, je les épiai. Je ne sentais point la jalousie. Pourtant, je me rappelle maintenant ce besoin de couvrir Hannah, comme d'un manteau de tendresse.

*

Le rouquin fut ce voisin tranquille et paisible, qu'on aperçoit entre deux îlots d'arbres, défrichant patiemment, les reins cintrés, à cause des guides passées autour du corps, les bras tendus sur les mancherons de la lourde charrue à défoncer, et qu'on entend de loin, quand le vent porte, jurer après ses chevaux : « *Damn you Polly !... Get up !... you son of a gun !... Ha... a ! Gee...ee !... Back up. Pete ! Damn your soul !... Aoh ! Jee... wees !... Stop ! you dirty bitche !* »

Parfois, le soir, propre et rasé de frais, il arrivait, s'asseyait, hachait méticuleusement le tabac jaune de sa plaquette, bourrait sa pipe, jouait avec Baby Lucy. Qu'il appelât Hannah par son petit nom, cela pouvait être irritant pour moi, Français ; mais il usait d'une liberté courante dans l'Ouest, et dont personne ne se

serait étonné. Mes livres n'intéressaient pas Hannah, mais lui les prenait volontiers sur les rayons. Il lisait tout haut telle réflexion de M. Pickwick, telle phrase sur les snobs, ou tel sonnet de Shakespeare. Alors son accent irlandais disparaissait. Il m'étonnait même par le relief qu'il donnait à ce qu'il lisait. Et il arrivait que Hannah, saisie, s'arrêtât tout à coup, et, le torchon à vaisselle d'une main, la pièce de faïence de l'autre, écoutât respectueusement ce qu'elle avait jadis dédaigné d'entendre de moi. J'étais à la fois confondu et charmé.

...Certains jours, Archer devint pour moi un poison aimé. J'aimais lui entendre lire le début de la *Nuit des Rois*, ou les pathétiques tirades de la *Venise sauvée*. Hannah m'en blâmait-elle secrètement ? Il me sembla qu'elle s'étonnait que je reconnusse en Archer la supériorité du diseur de vers. Mais cet homme extraordinaire — où avait-il pris cela ? — aimait, sentait et rendait la plus magnifique, la plus haute, la plus isolée poésie anglaise. Il m'était odieux qu'il restituât à Shakespeare, à Otway, à Marlowe, à Spencer, à Sidney, ce rythme d'une musique si pénétrante. Oui ! odieux !... Mais, moi-même, je lui tendais le livre. — Archer ! j'ai toujours aimé tel passage. Je serais curieux de savoir comment vous le liriez !... Et il prenait le livre à l'endroit marqué. Il parcourait d'abord des yeux le passage. Puis, d'une voix qui le faisait chaque fois un étranger parfait, il commençait... Nous étions à lui... Il fallait qu'il cessât de lire pour que le silence tombât avec assez de force pour rompre quelque chose de très mystérieux : ce charme indéfinissable. J'étais alors tout étonné de revoir

Archer en *overall* (salopette) à bavette, rayé de blanc sur bleu, en chemise de satinette noire légèrement décolorée aux aisselles, avec, autour de son cou maigre, ce grand foulard rouge et jaune... Tout étonné, aussi, douloureusement, de voir Hannah saisie et pensive. Il y avait des années que je m'étais sérieusement blessé au cours d'une partie de rugby. On m'avait pansé, on m'avait piqué à la cocaïne. Le retour à la douleur après l'euphorie, c'était le souvenir même qui s'imposait alors à moi. — Archer, vous êtes un stupéfiant, pensais-je.

*

Entraînai-je Hannah à Winnipeg ? Ou bien m'y entraîna-t-elle ? Qui le sait ? Elle qui déclinait toujours l'offre que je lui faisais de m'accompagner, lorsque j'y allais régler quelque affaire d'argent, aima y venir plusieurs fois avec moi. Baby Lucy restait alors à la garde des grands-parents. (Un peu de fil blanc aux tempes dorées du beau-père O'Molloy !)... Hannah m'entraînait dans les grands magasins, à cet Eaton, qui faisait maintenant la gloire de Winnipeg avec son *emporium* géant.

*

Elle bousculait les comptoirs de robes et de modes. Debout devant les miroirs, elle essayait à son teint et à ses cheveux la nuance des étoffes. — Le mauve, lui disais-je, vous va à ravir. — Plus jolie encore en noir... Mais il était impossible de lui faire comprendre

le relief extraordinaire que lui donnait le noir. Elle admit le mauve, et les bleus foncés. Je parvins à la détourner du jaune. Amusée, une grande vendeuse, jolie et malicieuse, prenait un plaisir irritant à lui offrir, avec un sourire, des nuances orangé et vieil or qui eussent fait valoir une femme brune, mais qui luttaient victorieusement avec la blondeur de ses cheveux, et ce teint un peu pâle et piqué de quelques rousseurs. — Ce n'est pas la robe qu'on doit voir, mais la femme. Croyez-en un Français. Notre pays a un génie pour ces choses-là.

Après, à un étage élevé, nous dégustions le *Happy thought* ou le *Sweetheart's choice*, à petits coups de cuiller. La chantilly glacée, qui enrobait les fraises et les bananes, était consistante à souhait. De l'immense emporium montait le bourdonnement confus des milliers de vendeurs et de vendeuses, des milliers et des milliers de clients. Il y avait des fermiers cossus qui discutaient la valeur des machines agricoles, la solidité des harnais, le luxe des buggies. A d'autres étages, des ménagères flairaient le pekoé à pointes blanches, cueilli dans la vallée de Darjeeling, par les femmes hindoues, ou le thé vert du Japon, brûlé au panier, par des créatures minces aux yeux bridés, dans un décor d'Hokousaï. Plus loin encore, on maniait de précieuses fourrures. Des femmes élégantes sortaient tout ondulées des mains du coiffeur. Des garçons apothicaires vantaient des laxatifs à des messieurs congestionnés et constipés. Une dame campagnarde attendait au deuxième étage que le dentiste fût libre. Un époux amoureux essayait lui-même sur les épaules de sa jeune femme un manteau

du soir qui venait de Paris. Je les retrouvai au comptoir de bijouterie devant d'authentiques gemmes... Pour moi, libre enfin des emplettes de Hannah, j'obtenais de passer un quart d'heure au rayon des livres, tandis qu'elle étudiait les devantures. J'observai que ce n'était pas, hélas ! sans un certain fruit. Le soir, dans la chambre du palace, je la surpris à étudier devant un miroir géant les attitudes fausses et figées, que de désolants commis étalagistes, amoureux d'une élégance artificielle à l'usage des parvenus, donnent à leurs poupées. Le geste stupide des doigts, le repos grotesque de la jambe sur la pointe du pied, le déhanchement en porte à faux, rien n'y manquait.

— J'aime chez une femme, lui dis-je, la grâce naturelle.

Sans quitter la pose, elle tourna vers moi sa chère tête pour me dire :

— Vous-même m'avez si souvent reproché mon manque de coquetterie.

— Il est vrai. Mais j'ai souci que votre coquetterie soit vraiment élégante. Et je veux dire : simple et naturelle. Je n'aime point les fautes de goût. Vous en commettez en ce moment plusieurs. Vous portez des souliers vernis et des bas de soie avec un costume de voyage. Séparément, tout cela est bien. Réunies, ces choses hurlent de se trouver ensemble. De plus votre attitude est le comble de l'artificiel. Voyez...

Et d'une chiquenaude, je l'ébranlai. Elle tomba sur un fauteuil, absolument furieuse.

— Pardonnez-moi, chérie, je voulais vous montrer ce que votre attitude avait d'artificiel. Il est disgra-

cieux de tomber, et par conséquent d'avoir les attitudes préparatoires à la chute, et...

Mais l'orage conjugal m'empêcha d'en dire plus. Nous nous couchâmes dos à dos. Nous n'étions plus à cet instant qu'un X déchiré... Le matin sembla nous réconcilier, tandis qu'elle empilait dans ses malles les trésors conquis à coups de dollars sur les commerçants de Winnipeg.

*

Je m'applaudis de la voir si élégante. Sa finesse irlandaise mettait à profit les remarques mêmes qui m'avaient valu une fureur... non moins irlandaise que la finesse.

Libérés du roulis du train, chez le ménage O'Connor où nous déjeunâmes, au-dessus du magasin, Hannah savoura comme un fruit précieux les compliments de son beau-frère, et l'évidente envie de Magd.

Elle déballait, remballait les malles, disparaissait dans la chambre de Magd, en ressortait vêtue d'une nouvelle toilette. — C'est très joli, disait Magd. Mais je voudrais savoir ce qu'en dit le carnet de chèques de Frenchy.

O'Connor, professionnellement, palpait les étoffes, estimait avec sa joie bruyante de deviner le chiffre exact. Cependant, oublié par la coquetterie de sa tante, la curiosité professionnelle de son père, et la jalousie poliment aigre de sa mère, le jeune Angus O'Connor, le contemporain de Baby Lucy, cherchait vers moi un refuge. Il grimpait sur mes épaules, tirait de ma poche mon chronomètre, pour en voir tourner

les rouages, me dévalisait des bonbons variés que j'avais apportés à l'intention de sa mère, se barbouillait de sucre, imprimait ses mains poisseuses sur le velours vert pâle de l'appartement, et poussait des cris de bête fauve.

— Et Baby Lucy ? dis-je à Hannah.

— Good gracious ! je l'avais oubliée.

Ainsi cette femme qui n'avait jamais été coquette le devenait au point qu'elle en oubliait son enfant. Je l'en raillai. Elle me lança un mot désagréable. En guise de riposte, je lui dis :

— Vos robes sont belles, mais vous avez oublié le principal.

— Et quoi donc ?

— Du beau linge.

— Oh ! cela ne se voit pas, répondit-elle.

Je haussai les épaules, et je m'en allai à la remise faire atteler le poney.

*

Et, là encore, mon conseil fit son effet. Je fus sollicité de joindre un chèque à l'envoi d'une lettre par laquelle la maison Th. Eaton et Co recevait l'ordre d'envoyer tout un lot de parures de dessous. Même, je fus consulté, et lorsque j'eus déclaré nettement ma préférence pour le linge blanc, les couleurs furent rayées de la liste. Le goût français triomphait.

Aussi bien, la paix régna dans le ménage. Plus ! je fus l'objet d'attentions délicieuses. *On* songea à ma fête (à laquelle on n'avait jamais songé) et j'eus la surprise de recevoir une jolie édition de *Tristram*

Shandy. C'était Archer qui avait indiqué ce choix. Cela me fut dit avec une rougeur délicieuse. On me laissa errer dans le bois à ma guise. A mon retour je trouvais cette chose que je n'avais jamais pu obtenir : une table délicatement fleurie. Tout cela, pensais-je, était un effet de la reconnaissance qu'on m'avait pour les emplettes faites à Winnipeg. Une tendre émotion s'exalta en moi.

*

...Ce fut, une nouvelle fois, la symphonie de l'automne, l'orchestre des cuivres... le chant des oiseaux migrateurs... le petit solo du soleil couchant... Puis naquit l'hiver immaculé.

Dans les tout premiers jours de cet hiver, après une tombée de neige fraîche, sur laquelle la vie forestière inscrivait imprudemment trop de secrets, je partis un rose et perle matin pour aller tuer un chevreuil.

Je n'avais pas fait un quart de mille, qu'au détour d'un îlot de bois, je me trouvai face à face avec Archer. Le rouquin tenait à la main une petite carabine 30-30 que je lui connaissais. Il était sorti dans le même but que moi, et il me proposa de me joindre à lui, dans notre quête commune d'un beau quartier de venaison.

Attendez que je me rappelle...

Nous prîmes la trace d'un beau chevreuil, en bordure d'un petit marais, dont la ceinture de joncs ruisselait de lumière comme une exposition de sceptres orientaux... Je fis remarquer à Archer que l'animal devait être un beau mâle, car sa trace était profonde, et les

pinces bien marquées en arrière de l'empreinte en forme de cœur. Il suivait entre bois et marais une longue coulée. Pas d'hésitations dans la direction. Nous avions donc encore du chemin à faire avant de prendre nos dispositions pour le tirer. Je me rappelle aussi que je prédis à Archer, qu'étant donné le vent et la douceur de la température, nous trouverions la bête au sud des buttes, dans quelque clairière, en plein soleil... Il faisait un vent d'est doux et presque tiède, et, si peu que nous fussions couverts, nous avions vraiment chaud.

Nous suivions donc la trace, fumant sans nous gêner et conversant doucement, à mi-voix, sans nous soucier du brusque départ d'une poule de prairie ou d'un lièvre. Chemin faisant, j'enseignais à mon compagnon quelqu'une des leçons que la vie des bois m'avait apprises, et quelques-uns des mystères de l'existence animale. Je lui apprenais le pourquoi de certaines choses, le rôle de la peur dans la conservation des espèces, les raisons profondes de divers réflexes des bêtes, tout ce que la Nature présente à la fois de magnifique et d'horrible, de voluptueux et de cruel, de vivant et de mortel. Ce grand rythme de la Vie et de la Mort, éternellement, circulairement enchaînées l'une à l'autre, se perpétuant l'une par l'autre avec cette étonnante guirlande de joies et de douleurs enlacées dans un prodigieux équilibre, c'est le thème même de la Nature. Elle est merveilleuse et terrible. Dès que nous échappons à l'artificielle construction de la Civilisation, nous nous heurtons à un monde qui ne vit que par le meurtre et l'amour, sans qu'on puisse dire lequel des deux est le plus fatal. Avec une

curieuse insistance, Archer m'écoutait dévoiler ces vérités qu'il n'est peut-être pas bon que l'homme approfondisse trop.

Cela nous mena jusqu'au lieu où le chevreuil avait mangé. Déjà nous approchions de l'endroit même où j'avais prédit qu'il chercherait son gîte. La hauteur à laquelle il avait taillé les pousses de l'an dernier, encore tendres malgré le gel, indiquait bien, comme je l'avais fait remarquer dès le début, un fort bel animal... Ici, il avait fait ces petits paquets de crottes, plus arrondies chez le mâle que chez la femelle... Un peu plus loin, il avait commencé à embrouiller sa voie. Je conseillai à Archer d'achever sa pipe sans bouger, tandis que je dresserais un plan d'action digne du plus adroit chasseur indien.

— Voilà, lui dis-je. Le vent vient de l'Ouest. Notre jeu consiste donc à nous tenir autant que possible à l'est de l'animal. A partir de maintenant, nous pouvons nous attendre à ce qu'il soit remisé dans les environs. Nous allons donc décrire, tout d'abord, un très grand cercle. Si nous ne recoupons pas la trace, ou plutôt, si nous ne la recoupons qu'en arrière de l'endroit où nous sommes, nous aurons enfermé la bête. Il ne nous restera plus, en nous tenant autant que possible sous le vent, qu'à battre les endroits favorables.

Comme je l'avais prévu, au bout d'une heure environ, nous avions circonscrit un nombre d'acres assez restreint, au milieu de quoi le chevreuil était sûrement remisé. Et, me fiant à mon instinct et à ma connaissance du bois, je pris vers l'ouest la direction d'une suite de petites clairières où il était probable qu'on

aurait quelque chance de tirer la bête. Archer marchait à ma gauche, et un peu en arrière de moi. Nous ne fîmes pas plus de deux cents pas. De derrière un petit saule, l'animal se leva d'un bond et détala. J'épaulai rapidement Au moment ou il faisait son quatrième saut (il était au point culminant), et suivant les règles que m'avait enseignées l'habitude, je tirai entre les pattes repliées. La balle atteignit la tête, ainsi que je l'avais calculé, et j'eus l'impression que les pattes de derrière du chevreuil montaient en l'air. Il retomba lourdement sur ses bois, et, boulant comme un vulgaire lapin, fit gicler la neige à droite et à gauche de sa mouvante tache brune. Sans m'inquiéter d'Archer, je m'avançai vers ma victime, pour la saigner proprement. Au moment même ou penché sur le chevreuil, je l'égorgeais d'un geste rapide, une balle bourdonna au-dessus de ma nuque comme un frelon agacé.

Un bond me remit sur pied, et face en arrière. A quinze pas, Archer, l'air égaré manœuvrait la culasse de sa carabine. Je le mis instantanément en joue. Il laissa tomber son arme.

— Éloignez-vous à une dizaine de pas de votre arme ! criai-je.

Il commença à battre en retraite.

— Halte maintenant !

Une sueur étrangement froide perlait à mes aisselles. Un frisson hérissa ma colonne vertébrale. Je dus faire un effort sur moi-même pour ne pas riposter.

Archer arrêté, morne, j'avançai lentement. Parvenu auprès de l'arme, j'examinai rapidement l'histoire inscrite sur la neige. Il n'y avait point de branche qui

ait pu faire partir le coup. De plus, les pieds du tireur s'étaient parfaitement posés en équerre au moment du tir. Enfin l'air hagard d'Archer ne laissait aucun doute. Le malheureux avait tiré sur moi. Sans doute était-il devenu subitement fou...

— Archer, lui criai-je, ne bougez pas. Laissez-moi ramasser votre carabine... Bon !... Voilà qui est fait. Nous allons maintenant rentrer par le chemin par lequel nous sommes venus... Vous me ferez le plaisir de marcher devant... Mais, au nom du Ciel ! Pourquoi avez-vous voulu me tuer ?

Il ne répondit point, même — détail que je notai — pour nier une intention homicide. Pas une seule fois, il n'avait plaidé l'accident. Mais la question demeurait la même pour moi. Pourquoi Archer avait-il cherché à me tuer ? C'était, à n'en point douter, le fait d'un instant de folie.

Tout en réfléchissant, je le surveillais. A l'endroit où nos chemins bifurquaient naturellement, je lui intimai l'ordre de rentrer chez lui. Et je pris le chemin de la maison, gardant à la main gauche son arme, cette carabine qui avait failli me tuer peu d'instants auparavant.

A peine fis-je attention que ma main et le bas de ma manche étaient tout souillés du sang coagulé du chevreuil égorgé...

*

Je ne sais pourquoi, à mesure que j'approchais de la maison, le sang-froid qui m'avait aidé à sortir vivant de cet attentat, et que je devais à cette longue

discipline personnelle que donne le danger, m'abandonnait un peu. Mes nerfs prenaient le dessus et, tout en marchant, je me sentais des tremblements secs et violents. Je me raidissais là-contre. Cependant, je me représentais maintenant le geste d'Archer, comme si, au lieu d'avoir le dos tourné dans l'acte de saigner le chevreuil, j'avais été un témoin impassible de la scène... Il m'avait manqué de peu. Maladresse qui était peut-être un effet de l'émotion, mais peut-être aussi causée par les mouvements que j'avais faits pour égorger largement le chevreuil... S'il m'avait touché, je tombais sur la bête même.. Un léger maquillage de la neige, cela pouvait passer, aux yeux d'un *coroner* un peu naïf, pour un accident de chasse... Oui, il aurait juré sur la Bible que j'étais sur la ligne du chevreuil, encore vivant, et qu'il ne m'avait pas vu... Il suffisait pour cela que lui-même décrivît un cercle, simulât par ses pas sur la neige une approche en sens inverse, transportât mon corps à quelques pas en arrière... Les journaux auraient dit une fois de plus : — Voilà le danger de chasser à deux ! J'imaginai le titre : *Colon français tué accidentellement au cours d'une partie de chasse.* Et, en sous-titre, cette inconsciente ironie : *Il portait des vêtements sombres, il a été pris pour un daim.* Cela me frappa comme je poussais la porte.

*

— Archer a tiré sur moi ! criai-je en entrant. Voici sa carabine.

Et, de ma main sanglante, je lançai l'arme dans un

coin de la pièce. Les regards de Hannah se portèrent vers cette main couverte de sang coagulé. Je vis ses yeux se dilater. Elle pâlit, chancela, poussa un gémissement sourd et s'abattit lourdement. Elle était par terre cette masse inerte qu'il fallait secourir, tandis que Baby Lucy emplissait soudain la maison d'un tragique hurlement. Où étaient l'eau ? le vinaigre ? le cognac ?...

Elle revint à elle, et me dit d'une voix mourante :

— Vous l'avez tué, je vous hais !

Cela me laissa une minute sans voix, avec quelque chose qui montait et descendait dans mon gosier. Pour échapper à cet étranglement, d'un geste nerveux, j'arrachai les boutons de ma chemise et mon foulard. Ainsi dépoitraillé, les longues boucles de mes cheveux balayant mon front et mes yeux, je tentai d'expliquer :

— Mais... Ché...che ..chérie ...

— Ne me donnez plus ce nom..

— C'est Archer qui a tiré sur moi...

— ...Vous mentez ! *(Sa voix résonna farouche, et elle leva sur moi un index accusateur)*. Vous avez tué le seul homme qui m'ait jamais aimée, le seul homme que j'aime.

Oui ! elle me cria cela en pleine face, et quelque chose sembla m'engloutir. Un tremblement de terre ! J'étais aussi privé de voix qu'un criminel convaincu de son méfait. Muet, je ne trouvais pas une réponse à cette accusation, alors qu'il suffisait d'un mot pour m'en disculper. Mais tout cela était bien peu de chose auprès du terrible aveu que l'égarement de sa douleur venait de lui arracher... Archer ? oui bien ! mais moi,

c'était toute ma vie qui s'effondrait, et à mes oreilles bourdonnantes arrivaient des bribes de phrases.

— ...Si plein de tendresse pour moi, lui... révenant.. tout ce... que je souffrais... jours,... tement... entionné... lui... mort !... et par vous... jamais... mot de tendresse... vous m'avez fait de ma vie un enfer... il m'en consolait... solait... Vous me l'avez tué, je vous hais !

Que m'importait, maintenant, qu'elle recommençât, à force de sangloter, à montrer le blanc de ses yeux pour un nouvel évanouissement... Baby Lucy, même. l'innocente, un doigt dans la bouche, comprenait qu'il se passait par-dessus sa tête un drame, hésitait à prendre un parti. Ce fut dans mes jambes qu'elle se réfugia en pleurant.

Alors un nouveau sursaut de colère remit Hannah sur pied. D'un élan furieux, elle m'arracha l'enfant.

— Ne touchez pas cet assassin, lui cria-t-elle. Il vous tuerait comme il me tuera, comme il a tué un homme qui valait mieux que lui.

Moi, à travers la douleur, maintenant repartie à travers tout mon corps, avec encore ce terrible pincement du cœur, je reprenais la maîtrise de moi-même. Je lui criai :

— Je n'ai jamais abîmé un cheveu de la tête de cet... de votre... de l'homme en question. Il vit, désarmé par moi, après avoir voulu me tuer... Et vous pouvez aller au diable ensemble.

Je sortis en faisant claquer la porte !

*

Ce fut dehors que je commençai à mesurer très exactement ma situation. Ainsi donc Archer et

Hannah me trahissaient !... Cela remontait à quand ?... Aux environs du voyage à Winnipeg, sans doute. A l'achat du linge de dentelle !... Absence de coquetterie pour moi... Déploiement d'élégance pour lui !... Et moi, la bonne bête, qui avais donné des conseils. (Mon rire sonna étrangement faux à mes oreilles)... Aussi ces attentions, que je me figurais une délicate récompense !!... La vieille histoire !... Oui, la vieille, très vieille histoire... La même duperie par des moyens très simples... Dieu ! que les hommes sont stupides !

Oui ! trompé ! Mais aucune fureur ne naissait en moi... Je me dédoublai, m'étudiant moi-même, comme un être nouveau, soudain rencontré... Trompé !... Pourquoi n'étais-je pas furieux... Il y a des gens qui tuent et qui se tuent... Pourtant cette douleur si aiguë, qui persistait à pincer mon cœur.

...Étrange ! devant le péril de la mort, j'avais su agir... Ici, incertitude !... Que faire ? Je ne puis pourtant pas vivre comme cela.

Tristesse de la vie !... Oui ! mais c'est lutter avec elle qui est bon... Qu'est-ce qui m'a manqué dans cette vie conjugale ?... Ne jamais avoir la sensation de la vraie lutte... Ne jamais savoir jusqu'à ce jour si j'étais vainqueur ou vaincu... (je le sais aujourd'hui !)... Mais alors, elle s'est dérobée... Et puis ces débuts.

...C'était, n'est-ce pas, attendez que je la revoie dans la gloire du soleil couchant... Jolie !... Oh ! jolie !... Mais déjà assise aux côtés d'Archer ! Et la haine entre nous, n'a-t-elle pas été foudroyante ?... Oui ! retour du nord, j'ai eu la sensation de la victoire, alors qu'en réalité, c'était moi, c'était moi le vaincu... Vaincu par le mort ! vaincu par la vivante... Il eût

mieux valu m'arrêter quelques jours de plus aux plaisirs clandestins d'Edmonton. J'en serais revenu... purgé ! Oui ! purgé par l'écœurement, comme les années, les belles années d'avant ! au temps que la Prairie n'était point morte !...

...Vaincu ! mais vaincu par une ruse tellement douce, que je ne m'en suis pas aperçu... J'imagine que tel est le réveil des oiseaux pris à la glu...

Mais que faire ? que faire ? Il n'existe pas de Guide-à-l'usage-des-Maris-trompés !... Cela manque vraiment à notre civilisation...

Il y a des gens qui pardonnent ou qui punissent dans un accès de colère ou de générosité. C'est sans doute une affaire de digestion. Aussi est-on indulgent aux maris qui perdent la tête... Cela est stupide... Il faut réfléchir, peser sa vengeance, comme son pardon.

*

Je rentrai à la maison, je m'habillai. Elle était toujours effondrée sur son fauteuil... Nous n'échangeâmes pas un mot.

Quand je fus habillé, que j'eus fait ma valise, j'écrivis sur une feuille de papier :

Je pars pour Winnipeg. Je serai de retour dans huit jours environ !

Puis, attelant le poney sur le petit traîneau, je pris la chemin du village.

C'était la route habituelle. Elle passait devant la maison d'Archer. Sans doute entendit-il les grelots, car je le vis ouvrir sa porte pour regarder, le givre

des vitres ne permettant pas à la curiosité de se satisfaire aisément.

Je ne pus m'empêcher de lui crier

— Vous pouvez profiter de mon départ pour achever votre œuvre. . Elle est seule !

*

A Winnipeg, je fus cet errant sans but, qui encombre le trottoir d'une marche trop lente. tandis qu'autour de lui défilent, comme dans un rêve, des hommes alertes, aux mâchoires carrées, à l'allure pressée, des misses vives et garçonnières, mâchant le *chewing-gum*... Tout cela semblait appartenir à un autre monde...

Je tentai de m'intéresser aux affaires.

Après une âpre discussion qui me fit un instant penser à autre chose qu'à mon mal, un marchand de biens me vendit des terrains, sis dans un quartier nouveau. Les plans bleus et blancs, les comptes rendus des séances du conseil municipal et du parlement provincial dansèrent devant mes yeux, comme pour me donner un spectacle distrayant. Businessman aux lunettes d'or, M. Hickett s'efforçait à me vendre très cher un terrain que je voulais payer très bon marché. La discussion prenait les proportions d'une lutte. Aux prises avec la nécessité de me défendre, je sentais renaître en moi une âme vigoureuse, combative jusqu'à l'agression. M. Hickett m'avait attaqué durement, m'assenant l'un après l'autre des arguments massifs, sous lesquels je faisais le gros dos. A bout de souffle, sa voix se tut. Reprenant alors ses arguments l'un après

l'autre, je me mis à lui en démontrer la fausseté. Nous conclûmes à un prix moyen, qui n'était une victoire ni pour l'un ni pour l'autre. Mais je réfléchis qu'après tout la détente que m'avait valu ce petit jeu constituait déjà un joli bénéfice.

De bar en bar, je finis par tomber sur une vieille figure amie... Mais où diable avais-je vu ce gaillard robuste et joyeux, le chapeau melon sur le coin de l'oreille, le cigare à la bouche ?

Il me héla dans le français accentué du Canadien. Quoi, c'était David ?... Toute la Prairie revécut à mes yeux !

Loquace, abondamment arrosé de whisky, il me débitait rapidement sa vie.

— Oui, mon gars ! Vrai comme je te l'ai dit, j'ai mis le feu à la sapré boutique ! J'a tout brûlé, et mes selles itou... Mais j'avais là (il frappa sa poche) un rouleau de piastres pas méchant en toute... Adieu les ch'ouaux ! mais vive toute autre business... J'na gaffé une entre les deux lacs... Quequechose de dépareillé... St-Hormidas, sus' l'lac Manitoba... Une affaire qui s'ouvrait... Des bons colons, quasiment tous canayens !... Des travailleurs, mon homme !... Travailleurs en mosus ! quoié ! Et la pêche l'hiver, qui donne ben d'l'argent... avec ça des bons gosiers, ben en pente... Si j'ai acheté l'hôtel ? si j'ai pris la licence ? Ça s'adonne de même, mon homme... Une bonne petite vie bien tranquille d'hôtelier ! Une bonne fille d'en bas de Québec... Pour ça, tu sais, nos créatures sont travailleuses que le diable... La maison est ben t'nue. Viens donc nous y voière d'icite un mois, quand j'pourrai t'montrer le travail des pêcheurs sur l'lac...

Tu sais, c'est moié qui t'invite... Me fais pas l'affront de me r'fuser.

Au fait, qu'aurais-je de mieux à faire ?

— Tu « jongles » ? me dit David qui me voyait soucieux devant mon whisky et soda... T'as l'air chose. Mais je ne te demande rien, ajouta-t-il rapidement, avec cette délicatesse native que je lui savais.

Oui, au fait, qu'aurais-je de mieux à faire ? A quoi me servirait un scandale ? La seule question vraiment douloureuse, disait la raison (mais vivement contredite par la déraison), c'était celle de l'enfant. Pour le reste, qu'Archer et Hannah se débrouillent ensemble. A mon retour, j'offrirais à Hannah une séparation de corps, une petite pension, et je discuterais avec mistress O'Molloy ce qu'il conviendrait de faire de Baby Lucy... Mais là, là, là était le point vraiment douloureux.

Après tout, Hannah était retournée vers l'homme de sa race... C'était humain, tristement humain !

*

Comme, au bout de huit jours, le train me ramenait, j'avais décidé d'un *modus vivendi* qui me semblait acceptable. Il m'était impossible de divorcer ? (A cause des lois canadiennes). Eh bien, Archer et Hannah s'arrangeraient ensemble, comme ils le voudraient. Je lui demanderais seulement de cesser de porter mon nom. Je m'occuperais de Baby Lucy, ou bien je la confierais à mistress O'Molloy, à qui je paierais une pension à cet effet.

Ensuite, j'irais voir du côté de David s'il y avait

quelque chose à faire. Et puis, si vraiment je m'ennuyais, il me semblait aisé de reprendre ce vieux métier d'acheteur de fourrures.

Oui ! je sais ! j'avais juré qu'on ne m'y reprendrait plus ! Mais vous savez, les serments d'ivrognes...

A vrai dire, c'était une vie finie et une vie à recommencer. Je souffrais cruellement. Tant mieux... Ces cruels et sournois pincements de cœur, c'était encore une bénédiction. Cette douleur forte et persistante, elle m'obligeait à lutter, pour me défendre d'elle. Il me faudrait beaucoup d'activité, faire quelque chose de différent de ce que j'avais fait, et lutter...

Lutter ? Vive la lutte !

Ne pouvais-je trouver la même excitation à vivre pour me détacher de l'odieuse emprise de cet amour, que j'avais pu trouver à conquérir Hannah ? N'était-ce pas comme jadis, quoique différemment, un autre beau jeu, dont la joie formait l'enjeu ? Pourquoi désespérer ? On sort meurtri d'une lutte, mais grandi par elle, et, par elle seulement. Oublier Hannah, c'était manifester une jolie puissance d'oubli. C'était aussi faire preuve d'une grande capacité lumineuse. Oui : lumineuse ! Il fallait jeter entre ces ténèbres et moi tant de lumière, que mes yeux humains ne la pourraient percer.

Je ne doutai pas d'être assez fort pour y parvenir.

*

A la remise, Jim Cowan, ses snow-boots couverts de fumier, m'accueillit d'un sourire narquois.

— Le poney a-t-il mangé ? lui demandai-je.

Jim cracha le jus de sa chique.

— Dépend de son nouveau maître, dit-il en ravalant la moitié de ses mots.

Je mis une minute à comprendre.

— Bonté divine ! son nouveau maître. Vous ne voulez pas dire que vous l'avez vendu ?

— Oh non ! *Damn it* ! Pour qui me prenez-vous ? Je vends ce qui est à moi, quand je pense faire une bonne affaire... Mais jamais les affaires des autres... Il y a une police au Canada.

Puis clignant de l'œil :

— Peut-être craignez-vous d'en savoir quelque chose ?

Je bondis pour saisir Jim au collet. Il recula d'un pas, et parfaitement calme :

— Oh ! vous êtes plus fort que moi, et, à ce qu'on m'a dit, vous tirez joliment facilement sur les gens... Mais moi, j'ai le cœur à la bonne place, et puis, il y a une police au Canada, vous pouvez le parier.

Je crois que je jurai un peu, et je dis :

— Enfin, peu importe. Je veux mon poney.

Jim s'esclaffa.

— Moi, je n'ai pas de poney à vous ! s'écria-t-il.

— Comment ? allez-vous me jurer cela à la face ?

— Sur la Bible ! gouverneur ! si cela peut vous faire plaisir.

— Oh ! Jim ! A mon tour je vous dis : Il y a une justice au Canada.

Jim ricana.

— Nous sommes parfaitement d'accord, gouverneur ! Parfaitement d'accord. Il y a une justice au Canada, et elle respecte le vieux Jim, parce que le

vieux Jim garde la loi du pays... Le vieux Jim n'est pas un voleur comme vous le lui avez dit. Le vieux Jim peut vous poursuivre en dommages-intérêts pour diffamation calomnieuse... Et ce serait bien fait pour vous. Si vous aviez écouté le vieux Jim, il y a longtemps que vous sauriez pourquoi le vieux Jim n'est plus responsable de votre damné poney .. Mais vous n'avez pas voulu écouter... Le vieux Jim n'a plus rien à vous dire.

Et, grimaçant, il fit mine de tourner le dos. Au fond, il brûlait d'être rappelé.

— Mais parlez donc, bonté du ciel !

— Je vous ferai remarquer, gouverneur. qu'il y a un moment que je parle...

— Pour ne rien dire...

— Si, vous m'interrompez tout le temps ?...

— Je me tais.

— C'est un « cela va ! » *(il me frappa dans la paume de la main, comme pour sceller un marché)*. En deux mots, voici : Le jour après que vous vous êtes sauvé pour avoir tiré sur Archer...

— Mais ! je n'ai pas tiré sur Archer, et je ne me suis pas sauvé...

— ...Cela vous plaît à dire... Mais il n'est pas possible que je vous raconte l'histoire si vous m'interrompez tout le temps... Le jour qui a suivi votre départ, votre « *missus* » (dame) est venue et m'a repris le poney. Elle a payé l'avoine et le foin, je n'avais rien à dire. Et elle l'a vendu avec le reste des chevaux et des bêtes, à Tom Ridell, de Prince Albert, qui faisait des achats ici, et qui a complété avec votre lot le chargement des wagons... Le prix, je ne puis pas

vous le dire Mais Tom Ridell n'a sûrement pas payé cher... Non ! gouverneur ! ce n'est pas son habitude... Si votre *missus* avait voulu, j'aurais, bien sûr, fait un meilleur prix... Mais ainsi va le monde. Tom Riddell est « aiguisé » et il coupe tout ce qu'il touche... On est bons amis, gouverneur ?...

...Mais j'étais comme fou et je ne l'entendais plus. Il me fallait maintenant aller chez les O'Connor. Magd me donnerait, sans doute, la clef de toute cette affaire.

*

O'Connor était dans son magasin, au moment où je gravissais l'escalier extérieur, qui menait au premier étage, aux appartements de Magd.

Il dut me voir, sans doute, car je le vis arriver, bondir, et faire de son corps une barrière.

— Non, monsieur ! s'écriait-il. Vous ne passerez pas. Rien ne pourrait nous induire à laisser pénétrer chez nous un homme qui a voulu tuer.

— Voyons ! George ! réfléchissez ! ce que vous dites est insensé... C'est au contraire Archer, qui...

O'Connor ricana et renifla tout à la fois. Sa figure osseuse, dégrossie à coups de hache, se penchait sur moi. Il grimaça et me coupa.

— Oui ! c'est l'agneau qui a tort...

La fureur montait et descendait en moi, s'enflant et se creusant comme un océan.

— Si vous êtes un homme, George... Venez me dire cela dans la rue...

— Oh ! merci ! très peu pour moi ! On sait main-

tenant ce que vous pouvez faire. Si vous dites un mot de plus, si vous faites un pas pour monter, je vous fais arrêter pour menaces et effraction...

Oh ! que j'eusse volontiers réduit en bifteck cette figure obstinée dans son refus de comprendre !

*

Chez moi, — et j'y arrivai après une lente marche dans la neige, traînant mon sac, et maudissant l'égarement qui m'avait empêché de songer à demander à Jim une voiture de louage, — tout réalisait la perfection du désordre. On parle de désordre indescriptible. Celui-ci n'était que trop facile à décrire : la porte qu'on n'avait pas daigné refermer, si bien que la neige chassée par le vent avait pénétré dans la maison ; les meubles ouverts, comme éventrés, vides du linge de Hannah, et vomissant mes propres effets ; mes précieux livres jetés sur le plancher, déchirés, piétinés, donnés sans doute en amusement à Baby Lucy, tandis qu'on faisait les malles ; mes propres malles parties ; la batterie de cuisine démontée ; les provisions souillées, comme par une demi-douzaine de carcajous ; plus de draps ni de couvertures au lit ; les écuries vides d'animaux et de harnais, l'image la plus parfaite d'une habitation pillée par les barbares et abandonnée par eux. On en était réduit à se demander : Pourquoi diable n'ont-ils pas terminé en mettant le feu ?.. Cela devait être un oubli, et je dus lutter contre ce démon intime qui me poussait à le réparer...

Je pris le chemin de la ferme O'Molloy.

*

...Le colosse barbu me regarda tristement.

— Ce n'est pas beau, ça, mon garçon, me dit-il, d'avoir tiré sur Archer...

— Mais cette histoire commence à m'exaspérer, criai-je... Je n'ai pas tiré sur Archer ! C'est Archer qui a tiré sur moi...

Le père O'Molloy hocha la tête

— Je voudrais le croire, dit-il. Mais Hannah dit le contraire...

— Et Archer ose le soutenir ? interrompis-je...

— Je n'ai pas vu Archer, je dois le dire, confessa à mi-voix le père O'Molloy.

Il allait continuer, mais Tim entra et me lança un mauvais regard.

— Voilà Frenchy, grommela-t-il, qui arrive avec de belles paroles et des idées de meurtre...

— Tim, taisez-vous, lui dis-je. Je ne sais quelle histoire vous a racontée Hannah...

— ...N'accusez pas une innocente, glapit aigrement mistress O'Molloy.

— ... vous a racontée Hannah, repris-je, ni quelle histoire Archer a forgé pour Hannah. Mais écoutez d'abord ma version, paisiblement, sans m'interrompr et, ensuite, j'écouterai la vôtre. Il faut que je sache j'en suis.

Je leur fis assez calmement le récit des faits. T que je parlais, O'Molloy hochait la tête, Tim gr melait de sympathiques « peut-être... peut-être... c se peut... » Mais la mère O'Molloy gardait sa physio

nomie hostile et renfrognée. Quand j'eus fini de parler, elle cracha par terre avec une désolante vulgarité, fit claquer derrière elle la porte de la cuisine. Les yeux baissés, le colosse semblait chercher à comprendre. Tim me regarda et s'écria :

— Frenchy : pouvez-vous le jurer ? J'aime mieux un serment de vous que tous les racontars dont Archer a pu farcir la tête sans cervelle de Hannah.

— Qu'ainsi m'aide Dieu ! dis-je, étendant la main et employant la formule sacramentelle.

— Entendez-vous, père ? s'écria Tim.

Il était complètement retourné en ma faveur, et la chose eût été comique pour tout autre qu'un homme aussi intéressé que moi à cette affaire. Tim reprenait :

— Entendez-vous, père ! c'est encore un coup de ce maudit Archer. Il n'y a pas une parole de mensonge dans Frenchy... (Il venait deux minutes auparavant de me parler de mes « belles paroles » sur un tout autre ton, et je souris malgré moi)... Non, Frenchy n'a jamais été un menteur, et Archer a raconté à Hannah la chose à sa façon...

— Enfin, que vous a-t-il dit ? demandai-je. Il commence à se faire temps que je le sache.

— Supposez qu'Archer ait été à votre place et vous à la sienne... rétorqua Tim. Archer vous accuse exactement de ce qu'il a fait.

— Oui ! dit enfin le colosse barbu. Mais tout cela m mené le déshonneur sur la maison. Elle est partie me. lui...

lui me semblait que toute la maison tournait autour r moi, comme en proie à un tremblement de terre. dus me raffermir pour demander :

— Et Baby Lucy ?...

— Dieu l'aide ! gémit O'Molloy. Ils l'ont emmenée avec eux...

— Encore un mot, fis-je. Celui-ci est de peu d'importance... Mes animaux, qui les a vendus ?

— Hannah ! elle pensait que vous étiez en fuite, que vous ne reviendriez plus...

— Au diable ce qu'elle pensait !... Mais c'est Baby Lucy que je veux... Où sont-ils ?

— Partis...

Subitement vieilli, O'Molloy courbait la tête...

Partis ! oui, partis, sans laisser de traces !

*

Comme je passais devant chez Grant, le vieil Écossais me héla :

— Eh bien ! Frenchy ! Quelle espèce d'histoire court... Je n'en crois pas un mot... Cet enfant de fusil de rouquin est bien de taille à l'avoir forgée de toute pièce pour enlever la femme de son voisin. Mais, l'Écriture l'a dit : « Ceux qui te haïssent seront revêtus de honte, et le refuge des méchants sera réduit en poussière. »

C'étaient les premières paroles vraiment cordiales que j'entendais, et elles eurent un résultat inattendu. Mon œil, sec jusqu'alors, devint humide, et une larme perla jusque sur le bout de mon nez. Ce que voyant, Grant s'écria :

— Oui ! oui ! le meilleur homme peut avoir ses ennuis. Mais il est écrit aussi : « Le Seigneur ne rejettera pas l'homme de bien, et il n'aidera pas ceux qui

font le mal. » Allons ! Allons ! voisin. La bonne femme doit bien avoir dans sa cuisine de quoi préparer une tasse de thé pour nous deux... Cela ne vaut rien de courir les chemins avec de la neige jusqu'aux genoux. et une lourde valise à la main... *(Et sa rancune de protestant écossais aidant)* : Non ! non ! ne me parlez pas des gens d'Irlande ! On sait l'histoire des bêtes qui ont été vendues si précipitamment à Riddell... Et, bien qu'ils ne soient pas partis par le même train, personne ne doute qu'ils se soient rejoints quelque part...

— ...Où ?...

— Dieu seul le sait, et, peut-être inspirera-t-il la police... Allons ! Allons ! demandons à la bonne femme une bonne tasse de thé... Pensez à l'Écriture, mon homme ! il est écrit : « Ne sais-tu point depuis longtemps, depuis que l'homme a été placé sur la terre. que le triomphe du méchant est court, et que la joie de l'hypocrite ne dure qu'un moment ? » Seigneur ! Seigneur ! que serions-nous en ce monde, si nous n'étions assurés d'une justice !... Allons ! Allons ! La bonne femme a toujours de l'eau qui chauffe pour le thé... Après, nous verrons si deux bons chevaux écossais peuvent conduire un ami à la gare...

IX

A Winnipeg, l'avocat Stopwell me reçut dans la suite de bureaux qu'il occupait au cinquième étage d'une haute bâtisse de la Main Street. Des ascenseurs y faisaient des courses fantastiques, guidés par des jeunes gens qui, entre deux voyages, plongeaient le nez dans des ouvrages classiques. Ainsi préparaient-ils péniblement une licence, tout en gagnant leur vie. Dans quelques années, locataires, à leur tour, de bureaux robustement meublés d'acajou ou de chêne fumé, ils feraient concurrence à l'avocat Stopwell, au docteur Mac Ma[illegible]us, au chirurgien-dentiste Lindsay, dont les noms, parmi tant d'autres, s'inscrivaient sur les plaques gravées du *Nord American Building*.

M. Stopwell, avocat, avoué et notaire, écouta d'un air grave et compassé le récit de mon désastre conjugal. Ses petits yeux étaient perdus derrière les immenses lunettes cerclées d'écaille. Il hochait sans répit sa tête noblement chauve, et ponctuait chacune de mes fins de phrase d'un double : « je vois ! je vois ! » tiré comme par un fusil à deux coups.

Puis, mon récit achevé, il m'interrogea avec la sévérité glaciale d'un juge d'instruction. « Avais-je « surpris une correspondance entre les deux complices ? « Non ? (je vois ! je vois !)... Quelle preuve pouvais-je

« donner que les deux amants étaient partis ensemble ?
« Aucun ? (je vois ! je vois !) Hem !... hem !... Il
« convenait avant tout, hem !... hem !... que, pour me
« conformer aux usages, je versasse une provision, oh !
« légère ! légère !... Pouvais-je, par exemple, déposer
« vingt dollars... pour les premiers frais de correspon-
« dance ?... je le pouvais ?... Bien... (je vois ! je vois !)...
« Oui. Hem ! hem !... le mieux serait, sans doute,
« d'alerter un détective privé. On en avait un très
« bon à m'indiquer... Oh ! de toute confiance — hem !
« hem !... afin d'obtenir, hem ! hem !... un témoignage
« irrécusable de la complicité des deux... personnes.
« Hem ! hem !... L'arsenal des lois, hem ! hem ! —
« les lois canadiennes, vous le savez, monsieur ! sont
« les meilleures de toutes — hem ! hem ! pourtant,
« je dois dire, hem ! hem ! qu'elles sont faites par des
« hommes, *homo mendax*, monsieur ! hem ! hem !...
« ce qui veut dire... Ah ! vous savez le latin, (je vois !
« je vois ! Hem ! hem !) — ... l'arsenal des lois m'of-
« frait les armes suivantes... »

Aussitôt M. Stopwell m'offrit de faire condamner à la détention les deux complices, — si toutefois le détective pouvait prouver (hem ! hem !...) le crime dont je les accusais, ce dont lui, M. Stopwell, ne doutait pas... Vraiment ? je ne voulais pas ? (je vois ! je vois !)... Le divorce, autrement, était difficile, très difficile à obtenir... Cependant, le témoignage d'un détective assermenté... Fallait-il commencer tout de suite la rédaction d'une plainte en conformité avec...

*

M. Richard O. Snooby, détective privé, était un homme froid, tranchant et sûr de lui-même. Il me réclama le signalement des deux fugitifs, et m'affirma sans hésiter que, s'ils étaient quelque part en ce bas monde, il les retrouverait en quelques jours. Un peu sceptique, je lui versai la provision d'usage.

*

Il y a, me dis-je, un temps pour tout. Pleurer, et profondément sentir la douleur n'est pas une mauvaise chose, si vous savez vous évader à temps des larmes et des regrets. Et pour cela, tant que vous êtes bien portant, vous avez la complicité, toujours prête, de l'action. Puis, quelques jours, le rire vous vengera des pleurs.

...Déjà, parce que j'avais été obligé de courir les hommes d'affaires de Winnipeg, et parce que la nature m'avait enseigné jusqu'à la discipline la plus parfaite, le *Primum vivere*, ma douleur ne chantait plus qu'en sourdine. Orchestrant le thème de mon cœur, les autres passions, l'orgueil, la colère et tous ces autres sentiments nécessaires qui sont en nous avaient pris leur part de la symphonie cruelle. Répartie entre tant d'instruments, elle devenait plus facile pour chacun. Ainsi, quand j'arrivai à St Hormidas, à l'*Imperial Hotel* (c'était le nom pompeux de l'établissement tenu par David), j'avais repris pour la vie cet amour farouche qui avait été mien... Et que

m'importait désormais que M. Richard O. Snooby, détective, trompé dans tous ses espoirs, en même temps que dans les miens, n'eût point encore découvert la retraite où se cachaient Archer et Hannah ?... Cela valait-il ce spectacle, sur le lac Manitoba, de la lutte des hommes contre l'hiver ?

*

Nous n'eussions pas été, David et moi, des hommes selon le cœur de l'Ouest, des hommes toujours prêts à l'action, si nous n'étions entrés dans ce combat. Résurrection imprévue : ce monde qui mêlait si étrangement le progrès et la barbarie, nous conseillait l'union, comme il l'avait — il y a des siècles de cela — conseillée aux barbares des races nordiques : nos pères. Si David ne savait point ce que c'était qu'une ghilde, il savait, du moins, aussi bien que moi, — ou aussi bien qu'un Belge, — que l'Union fait la force. Moi ! j'étais arrivé depuis assez longtemps de cette Europe où les élites ont désappris à lutter pour autre chose que des buts accessoires et souvent fictifs, pour avoir renversé les valeurs apprises dans mon enfance. Que la nature m'eût durement enseigné que tout ce qui ne travaille pas avec nous travaille contre nous, cela m'avait amené à éliminer toute neutralité de ce monde. Associé ou ennemi, tel est le dilemme. De plus, j'en étais arrivé à comprendre que l'effort est ce qu'il y a de plus beau au monde. Ainsi l'effort de deux hommes est deux fois plus beau que celui d'un seul, et l'effort de vingt hommes, vingt fois plus beau encore. Enfin, nous savions, l'un et l'autre, tout ce que voulait dire

l'expression : gagner sa vie. Nous l'avions, David et moi, plus d'une fois gagnée contre la mort. Non, il ne s'agissait pas d'un de ces petits jeux européens, où l'on joue selon les règles, pour gagner de quoi faire figure un peu plus brillante. L'enjeu de ces mesquines parties s'appelle vanité. Nous, qui mettions de notre côté toutes les chances, et qui eussions triché, si nous en avions trouvé l'occasion, nous savions que, dans la terrible partie que nous avions toujours jouée, l'enjeu, en fin de compte, c'était bien la vie même.

Ainsi, sur une feuille de papier, écrivîmes-nous les conditions d'une association qui avait pour but l'achat et la revente du poisson sur le lac. Nous achetâmes à frais communs des chevaux, des traîneaux, et David, que son hôtel obligeait à résider à St Hermidas, s'occupa de la partie achats, tandis que moi, immédiatement, je reprenais le chemin de Winnipeg, pour m'assurer d'un débouché.

*

Le spectacle même de la pêche était un témoignage splendide de l'énergie humaine. Imaginez ce lac ; déblayé de la neige par le vent, assombri et poli comme de l'argent légèrement oxydé. Un ciel pâle et net. Les jeux du soleil. Images parhéliques moqueuses et pâles, en croix, attestant la rigueur de la température. Sur d'invisibles prismes suspendus en l'air, la lumière déchirée perdait, une à une, chacune des couleurs de son spectre. Cela formait vers le ciel une immense rosace, avec quatre faux soleils en croix autour du vrai, réunis à lui par une fantastique croix de Malte,

toute en faisceaux de couleurs simples, réunis entre eux par un immense cercle fait aux couleurs de l'arc-en-ciel... Divisées ainsi, ces couleurs, par une prestigieuse acrobatie, couraient l'une après l'autre avec des vitesses différentes. Elles se rejoignaient presque, à toucher la glace, dans un étincellement versicolore, puis, rebondissant, s'arrêtaient un instant, toutes ensemble, pour recomposer sans effort apparent l'éblouissement de la lumière blanche...

Dans ce décor de féerie, au son de l'incessante canonnade de gel, qui faisait éclater brusquement le champ de glace sous l'effet de la contraction brusque, la file de nos traîneaux défilait, sonore des clochettes des chevaux. Elle s'en allait, vers cet horizon lointain, implacablement net, appuyé de tout son poids sur la glace fragile du lac, jusqu'à ces bas-fonds que des pêcheurs canadiens, islandais ou métis violaient pour nous.

Les chambres de pêche étaient des cabanes carrées, en planches, de quatre mètres de côté, et que réchauffait un poêle, afin que ne gelât pas ce trou, de trois pieds de diamètre, au fond duquel clapotait une eau mystérieusement sombre, et par où l'on remontait les filets. Ceux-ci étaient disposés en croix. C'étaient des araignées de cent pieds de longueur, et qu'on introduisait dans l'eau en coupant la glace tous les dix pieds environ. Armé d'une perche, un homme faisait glisser le filet sous la glace à son aide, qui le reprenait, pour le lui repasser au trou suivant, et ainsi de suite, jusqu'au dernier, où la corde était ramenée au trou initial, par-dessus la dure surface, déjà regelée

C'est un pénible métier, parce que, malgré les couteaux du froid, il faut mettre le bras dans l'eau jusqu'à l'épaule, et que, dès qu'on le sort de l'eau, la glace le recouvre d'une pellicule cruellement tranchante.

Mais qui s'arrêterait à un peu de peine et de douleur ? Il y avait cette minute, où l'on retirait les filets, et où les poissons, pris aux ouïes, se débattaient brièvement, dans un dernier et éphémère triomphe d'or et d'argent, jusqu'au moment où, dégagés enfin, ils étaient brutalement jetés dehors, saisis d'un seul coup par le gel miséricordieux, et figés dans les dernières convulsions grotesques et tragiques de l'agonie. Alors on les cordait en tas symétriques, par espèces séparées, et nos charretiers les chargeaient pour transmuer toute cette mort en dollars, au plus grand bénéfice de notre association.

*

Avec une ironie cruelle, tout cet hiver-là les événements se chargèrent de vérifier pour moi le proverbe : *Malheureux en amour, heureux en argent.* Je ne touchais à rien, ni aux poissons, ni aux terrains, sans que cela se muât, pour moi, en liasses de billets de banque.

*

J'étais moins heureux avec M. Snooby, détective privé, dont l'astuce semblait avoir fait faillite.

Je finis par me lasser de lui verser des provisions qui se trouvaient dépensées sans que je parvinsse à

savoir ce qu'il était advenu d'Archer, de Hannah et de Baby Lucy.

J'essayai sans plus de succès trois de ses confrères, puis, convaincu que je m'obstinais dans une tâche vaine, je renonçai — momentanément, du moins — à verser de l'argent à des gens qui ne m'inspiraient plus aucune confiance.

*

C'est une déconcertante chose que d'analyser ses sensations. Si je tentais de me pencher sur cet odieux passé, je me revoyais, tout d'abord, la première minute de stupeur passée, jaloux : quoi ? ce rouquin m'avait enlevé Hannah ? à lui, désormais, la tiédeur et la blondeur que je savais ? Et cette jalousie revêtait pour moi le sentiment naturel à un homme dont on a volé le bien. Alors, avait grandi la haine. J'avais souhaité une vengeance cruelle, — et c'était là, encore, un désir qui n'était point tout à fait éteint en mon âme... Affaibli qu'il était, il me semblait qu'il demeurerait secrètement en moi, guide, peut-être, de bien des actions étrangères en apparence... Et même, oui, même cette ardeur, désormais, à conquérir l'argent !... Mais plus fort, ce dégoût !... Deux minutes penché sur ce passé, je m'en relevais, tournant la tête, pour n'en plus flairer l'odeur fétide. Il y avait là quelque chose comme le cadavre de l'Amour qui pourrissait, au milieu d'un monceau de fleurs fanées. De cette chose en décomposition, je m'écartais peu à peu... Sans doute eussé-je pu m'en éloigner tout à

fait, si le souvenir de Baby Lucy, au milieu de toute cette mort, ne fût resté vivant...

*

Il entretint en moi, avec l'amour pour l'enfant, un léger mélange de jalousie, de haine et de mépris. Sans doute, plus forte que tout, ma volonté de la reconquérir. Cela n'allait point sans entraîner, dans la profondeur de mon âme, les trois autres sentiments. Ainsi un navire, lancé à toute vitesse à travers des eaux sales, entraîne sous lui une lame satellite, pleine des impuretés arrachées au fond.

L'oubli parfait, et sa paix totale m'étaient donc interdits.

Les jeux éblouissants du printemps mirent fin. pour un temps, à la distraction de la pêche. Quelques jours de désœuvrement menacèrent de me submerger. Aussitôt, je sentis qu'une comparaison s'établissait, en mon esprit, entre le printemps de l'an passé, et celui d'aujourd'hui. La nature du danger se révélait. Ce n'était plus moi qui me penchais sur mon passé, c'était ce passé qui se soulevait jusqu'à moi. Je ne pouvais le vaincre qu'en l'écrasant sous un présent magnifique. Pour enrichir la minute actuelle, il me fallait donc créer sans trêve. Au seul prix d'une lutte journalière, je dresserais contre la minute passée — même la plus belle ! — une minute présente, toujours victorieuse.

*

Cela m'entraîna aussitôt dans une tourbillonnante activité. Les affaires, la culture de mon esprit, celle de mon corps se mêlèrent en un fantastique ballet. Je passais soixante et douze heures en chemin de fer pour aller examiner un lopin de terrain en l'une de ces villes-champignons qui surgissent dans l'Ouest. En cours de route, le nez dans des documents, j'étudiais les probabilités d'un nœud de voies ferrées. L'endroit en question avait-il la chance de devenir le point de distribution d'une vaste région ? De grandes banques, d'importantes maisons de gros allaient-elles s'établir là pour alimenter le commerce de tout un pays ? Quelles chances y avait-il pour que, à trois cents milles de là, tel autre point. complètement obscur aujourd'hui, se révélât demain comme une ville rivale ? Convenait-il de jouer sur les deux tableaux à la fois ? Dans quelles proportions ?

Cela ne m'empêchait point, le nez à la portière, de regarder les indices de prospérité donnés par la terre. Les blés étaient-ils drus ? Les maisons étaient-elles peintes coquettement ? Le pourcentage des colons américains — riches de capitaux et d'expérience — était-il élevé ? La conversation des voyageurs qui montaient aux diverses stations était. pour moi, un enseignement de tous les instants.

*

On n'imagine point assez la richesse d'une pareille vie. J'avais sous les yeux la genèse même d'un pays magnifique. Le triomphant poème de la réussite cana-

dienne chantait à mes oreilles son rythme puissant. C'était la magnifique conquête de la nature par la volonté. L'énergie humaine réduisait à merci la massive inertie de la matière. Le climat même était réduit à changer ses habitudes devant l'effort continu de l'homme.

Pour la première fois, la gloire de ce Dominion, dont j'étais une des poussières, m'apparut dans toute sa splendeur.

Il me fallait déjà un effort de volonté pour me représenter ce pays tel qu'il était avant que le Canadian Pacific n'eût poussé d'un océan à l'autre ses antennes parallèles et voraces.

Ainsi, en moins de trente ans, l'effort de quelques hommes, conducteurs de peuples, avait fait de ce désert un pays riche. Une race tout entière avait disparu dans la lutte, et des Sioux, des Crees et des Pieds-noirs, qui avaient jadis dominé ici, il ne restait plus que quelques rejetons destinés à disparaître devant l'effort continu de la race blanche...

Mais songez aussi à tous ceux, des Vieux Pays, que le Canada a arrachés à la misère londonienne, ou à la pauvreté bretonne !...

Une œuvre magnifique de bienfaisance à l'égard de la faiblesse européenne, voilà ce que la foi de quelques capitalistes et la rude volonté de quelques hommes autoritaires avaient fait du Canada !

*

Au début de l'automne, David m'emmena avec lui faire un pèlerinage dans la Province de Québec, où il avait encore des parents.

Nous passâmes quelques jours dans un village, nonchalamment étendu au bord du Saint-Laurent, qui lui offrait le plus merveilleux spectacle du monde. C'était en aval de Québec, où le fleuve prend des proportions gigantesques. D'immenses îles brisaient le courant, et nous apercevions au delà d'elles, perdues dans les brumes du lointain, les hautes montagnes qui se penchent amoureusement sur la rive nord. Tout cela animé par le mouvement des paquebots.

*

Mais, si beau que fût le paysage, je ne m'embarrassais guère de lui.

Car j'avais, devant moi, l'émouvante reconstitution de notre histoire canadienne.

Les habitants du lieu s'appelaient : Ledoux, Leblanc, Lecavalier,Laframboise, Lespérance, Laflamme, Laflèche, Lajeunesse, Belhumeur, Lajoie, Beauparlant — et c'était comme si quelque tambour fantastique eût fait sortir de leur tombe, pour passer en revue le Canada contemporain, les vétérans du régiment de Carignan ; ou : Le Clerc, Lechasseur, Lepage, Lemarchand, Sansregret, Sansouci, Casgrain, Pelletier. Lamalice — et les premiers colons surgissaient à mes yeux, avec leur profession ou leur caractère. Ainsi toute l'histoire de trois siècles s'inscrivait dans vingt noms de basochiens, de commerçants, de commis ou de laboureurs. A deux cent cinquante ans de distance ceux-ci témoignaient de la force de leurs pères.

...D'autres noms n'étaient pas moins chargés d'histoire : Montigny, Boucherville. Roquebrune, Taschérie

me forçaient à apprendre les annales de ces fiefs, et de cette quasi féodalité chrétienne qui avait construit la Nouvelle France, « comme les abeilles font une ruche ».

Soudain la vitalité canadienne prenait à mes yeux toute son importance historique. Elle continuait lentement, sans se presser, sans effort inutile, mais avec une patiente énergie, le rôle qu'avait joué jadis la mère patrie, dans la civilisation.

Des Laurier, des Adelard Turgeon, des Bourassa, des Lemieux, des Lomer Gouin mettaient dans tous les partis politiques l'ordre, la clarté, la générosité et la continuité...

Je renversais aussi, et brusquement, le jugement ignorant et hâtif que tous les Français des « Vieux Pays » portent sur leurs frères Canadiens, dans les premiers jours qui suivent leur arrivée, et qu'ils se refusent si longtemps à abandonner.

C'est que j'étais si près des plaines d'Abraham, qu'il me fallait bien, enfin, apprendre l'Histoire ! Et les noms des comtés, glorieusement, bourdonnaient à mes oreilles le rythme des grands noms de l'Épopée : Montmagny, Champlain, Maisonneuve, Talon, Montmorency, Laval, Lévis, Vaudreuil, La Salle, Marquette...

*

Au moment même où m'apparaissait dans toute sa gloire le Canada français, et, où ses magnifiques paysages commençaient à se révéler à moi, mon activité prit une nouvelle forme.

Un cousin de David, rencontré derrière le salut d'un verre de bière couronné de mousse, m'entreprit sur la question des fourrures. Il en faisait le commerce, avec quelque habileté. Dans la vieille cité française de Québec, où son nom s'inscrivait sur un bâtiment solide, sa signature était révérée dans les banques. Lorsqu'il me proposa de parcourir pour lui le nord de l'Ontario, où il comptait étendre ses comptoirs, et de participer ainsi à une affaire où la symphonie de la vie chantait à grandes orgues, j'acceptai sans hésiter.

Mes placements en terrains, dans l'Ouest, étaient à longue échéance. L'entreprise de pêcheries, montée par David et par moi, marchait toute seule, du fait des contrats que d'importants revendeurs avaient passés avec nous. Cet Ontario du Nord, qui me demeurait mystérieux, et que je n'imaginais un peu que grâce à la traversée en chemin de fer entre North Bay et le lac Supérieur, avait de quoi tenter à la fois ma soif de conquêtes et le besoin que j'avais de remuer mes jambes... Cette région de l'Athabaska, où Paul Durand était mort misérablement de fatigue, à mes côtés, non ! non ! non ! je n'y retournerais plus, plus jamais !... Mais l'Ontario était un pays neuf, où je n'aurais pas ce vertige de me pencher sur un passé profond... trop profond.

*

...Ce fut, de nouveau, cette lutte de tous les instants contre le Froid... moins dur, certes, que dans l'Athabaska, si l'on mesure seulement les degrés au thermo-

mètre. A l'abri, derrière son enveloppe de verre, le liquide descend, respectueusement. Il n'éprouve pas le besoin de s'accroupir, comme terrifié, au fond de la boule. Mais l'air reste saturé d'humidité, et il semble que tous les brouillards de la Baie d'Hudson, chassés par le vent du nord, aient envie de se réfugier entre vos vêtements et votre peau. Ils y pénètrent, si bien fermés soient vos habits. Ils s'y condensent, ruissellent d'abord sur vous, et vous dérobent votre précieuse chaleur. Ils travaillent à vous voler la tiédeur de votre poitrine, de votre dos, de vos aisselles. Ils grimpent, pesants, sur vos épaules. Ils redescendent sur vos bras. Ils se glissent, des manches, dans vos mitaines. Ils vous mordent les mains, jusqu'aux os. Ils vous dépouillent de la peau de vos doigts. Ils vous brisent les phalanges .. C'est au réveil qu'ils profitent le plus sournoisement de votre faiblesse. Il vous semble que vous êtes mal réveillé. Vous n'arrivez pas à nouer la babiche du harnais des chiens. Et, toute la première heure de marche, ouaté que vous êtes de silence, de froid et de brume, il vous faut lutter sans trêve pour reconquérir les précieuses parties de votre être...

Mais alors il semblera que se soulève, peu à peu, l'écran qui s'est glissé entre vous et la forêt. Le bleu gris des épinettes, le bleu foncé des cèdres vient à vous, dans toute sa majesté. Vos articulations reprennent leur jeu. Le mouvement de vos chevilles actionne rapidement la raquette. Vous déchirez la neige comme un vaste édredon de plume, faisant voler tout autour de vous des houppes claires...

Très bas, dans le lointain sud, le soleil touchera la brume d'un coup de baguette... Magie !.. La neige

cessera d'être mauve... Chacune des facettes de ses hexaèdres s'ornera d'une des couleurs du spectre... Si vous vous arrêtez, un instant, pour faire souffler les chiens, et pour allumer une pipe, vous les verrez bien à leur place, la rouge opposée à la verte, la bleue à l'orangée, la violette à la jaune... C'est comme si vous surpreniez le truc du prestidigitateur !... Mais si vous êtes inattentif, vous ne verrez que ces innombrables joailleries accrochées aux arbres, sous cette irréelle gaze changeante, où les six couleurs se rappellent dans un ton plus doux... Comment s'empêcher alors d'aimer follement cet hiver magnifique qu'on a eu tant de peine à conquérir ?

...Des jours viendront ensuite, où la neige tombera. silencieuse, alourdissant les branches... On enfoncera sans bruit dans son feutre clair, jusqu'à tomber à l'improviste sur une harde de caribous, qui, surprise disparaîtra dans le fourré, après avoir fait voltiger des flocons légers comme du duvet de cygne.

...Puis le froid reprendra. La neige crissera sous votre raquette et sous votre toboggan. Votre haleine fera, autour de votre visage, cette brume épaisse, qui se condensera sur votre barbe mal rasée. Des glaçons dégoûtants vous pendront devant les lèvres. La résistance de la neige se fera plus durement sentir... Vous vous apercevrez que vous maigrissez, et que vous brûlez rapidement des réserves précieuses. Alors, si les hasards de la chasse vous ont été favorables, vous construirez un abri provisoire, en perches et en écorces, bien renchaussé de neige, où vous resterez des jours entiers, accroupi auprès d'un petit feu qui n'a l'air de rien, mais qui vous nourrit de sa précieuse

chaleur, et, entouré de vos chiens, vous mangerez jusqu'à ce que la nuit bienfaisante vous pousse vers vos couvertures.

*

C'était un lieu plus peuplé que le Nord-Ouest. Fréquemment, je recoupais la trace fraîche de raquettes. Ou bien, dans le demi-jour un peu fantastique des bois, je voyais passer, spectre vêtu de lainages bariolés, quelque Indien qui s'en allait visiter sa ligne de trappes.

C'étaient des hommes de la race Chippewaye, les meilleurs forestiers qui soient, et aussi les plus adroits canotiers... Mais c'était l'époque où les canots d'écorce, le dos en l'air, dorment, suspendus entre deux branches. Et les rapides, que les Chippeways font sauter à leurs esquifs, se débattaient, rageurs (on les entendait braire), mais impuissants, sous leur prison de glace raboteuse.

Ces hommes travaillaient pour les vieilles firmes, la Baie d'Hudson ou Revillon frères, à qui ils étaient attachés par leurs dettes. Et il n'est guère d'exemple qu'un Chippeway ne paie pas fidèlement, en fourrures, ses dettes de tabac, de farine, de lainage, et de poudre qu'il a contractées l'été précédent. Cela rétrécissait terriblement le champ des affaires. Mais il restait encore bien des petits marchés à glaner, — de quoi, en tous cas, préparer l'avenir.

*

C'étaient des rencontres qui mettaient terriblement à l'épreuve ma diplomatie d'homme blanc. Pour moi, je savais ce que l'Indien faisait là. Mais lui, ignorant tout de moi, porté à me considérer comme un citoyen indésirable dans son petit royaume, avait besoin de se former une opinion, avant de m'admettre dans sa confiance.

Lorsque, après m'avoir salué d'un double « B'jou ! B'jou ! » qui claquait, comme tiré d'un mauvais fusil à deux coups, le sauvage s'était assis à côté de moi sur un tronc d'arbre renversé, il acceptait d'abord le tabac que je lui avais tendu en signe d'amitié. Je baissais modestement les yeux, tant qu'il bourrait sa pipe. Ce qu'il faisait lentement, s'interrompant pour jeter un coup d'œil à la direction de ma trace, à l'état de mes chiens, au chargement de mon toboggan, à mes vêtements, à la coupe de mes mocassins, à la forme de mes raquettes. Et, c'était après un long silence, royalement couronné de fumée, et, durant lequel sa physionomie impassible évitait de me laisser suivre l'évolution de sa pensée, qu'il me demandait brutalement :

— D'où venir ?

Puis, quand j'avais répondu à des questions pertinentes quant à mon point de départ et à ma destination, il se taisait, tâchant d'imaginer lui-même quelle affaire pouvait m'amener ici, mais évitant de me poser la question.

Alors, je devais, prudemment, amener la conversa-

tion sur ce chapitre, tâcher de savoir combien les Compagnies rivales payaient pour les fourrures, faire discrètement valoir l'intérêt qu'une nouvelle concurrence pouvait offrir pour un chasseur chargé d'une nombreuse famille, éviter, néanmoins, de porter sur nos rivaux commerciaux un jugement défavorable... Alors, petit à petit, l'Indien commençait à s'intéresser, et mon cœur battait de joie, à l'idée que je venais de marquer un point dans le jeu que je jouais contre les vieilles firmes qui dominent la Forêt.

*

Me voici, fin mars, à un endroit où les cours d'eaux, sous leur carapace de glace, cherchent à se rejoindre pour se précipiter dans la Baie d'Hudson. Des pluies chaudes gaufrent la neige, lui font prendre une teinte d'un gris jaunâtre, la dissolvent, la précipitent dans tous les bas-fonds, libèrent brusquement les rivières de leurs prison, forment des torrents tout neufs, entraînent les arbres à demi déracinés par les tempêtes d'automne, dénudent des rochers. C'est le printemps jeune et ravageur.

...Dans sa hutte de perches et d'écorces, un vieux sauvage m'offrit l'hospitalité, en attendant que je pusse échanger mes chiens pour un canot d'écorces, et reprendre le chemin du retour. Au bout de quelques jours, il devint soudain confiant, et me dit :

— Au Nord-Ouest d'ici, il y a un autre blanc qui fait comme toi... C'est son second hiver, dans la Forêt, et il commence à ramasser pas mal de fourrures... L'année dernière, il nous faisait rire, car on voyait

bien qu'il ne connaissait pas les peaux... Mais on ne peut pas dire que tous les blancs sont des imbéciles... Non ! vraiment, on ne peut pas le dire !... Celui dont je te parle a vite appris... Et tu trouveras en lui un concurrent actif ! Je te le dis, parce que tu es mon hôte, et que je t'aime.

— Et lui, tu ne l'aimes pas ?

— Mais si ! Il n'est pas mauvais homme. Ce n'est pas un *matchicounash* (fripouille)... Mais toi, tu es mieux mon ami... Et puis, tu connais le bois !... Mais, je te le dis, cet homme blanc n'est pas désagréable, et les gens de ma nation l'aiment beaucoup.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

Mon ami rouge étendit la main, et je lui donnai immédiatement du tabac. Il cligna de l'œil, en guise de remerciements, et me dit :

— C'est un homme aux cheveux de flamme, et avec les yeux pareils à un morceau de ciel de printemps... Il est de ces Anglais qu'on nomme des *Irish* (Irlandais)... Il a, avec lui, sa femme, et deux enfants... Le plus jeune est né dans les bois, au début de l'hiver...

Il y a beaucoup d'Irlandais, dans le monde. Néanmoins, quelque chose me pinça le cœur, tandis que je demandais au sauvage :

— Son nom ? Comment l'appelle-t-on ?

— Nous l'appelons le Bois-rouge, à cause de la couleur de ses cheveux... Mais les blancs l'appellent autrement. Il y en a qui disent O'Donaghüe (je redevins indifférent)... La femme, à lui, l'appelle A...a...achié ou quelque chose comme cela.

— Et lui, comment nomme-t-il sa femme...

— Attends ! il lui dit : *Da...a...ling* (Chérie)..

— Mais ce n'est pas un nom, cela. C'est un mot d'amitié...

— Je ne l'ai jamais entendu l'appeler autrement... Attends, si... une fois il a dit, sur un ton colère : Ha...a...annah...

— Et tu es sûr qu'il s'appelle O'Donaghüe ?

L'Indien me regarda :

— Comment veux-tu que je sache ? Ici, on s'appelle comme on veut. Moi, depuis que je me rappelle, — et le Soleil a bien des fois tourné autour du monde —, j'ai changé quatre fois de nom. Les noms, vois-tu, c'est comme les mocassins. Quand ils sont usés, il faut en prendre un autre. Je ne vois pas pourquoi vous autres Blancs, vous tenez tant à vos noms. Depuis qu'il est ici, il s'appelle O'Donaghüe, c'est tout ce que je sais... Je puis te dire une autre chose, si tu veux... La petite fille, l'aînée, je ne sais pas son nom, mais, sûrement, *elle n'est pas sa fille...*

— Comment le sais-tu ?

— Comment serait-elle sa fille ? L'homme que je te dis, et sa femme, ont les yeux couleur de ciel. Et aussi le tout petit qui est né au début de l'hiver. Mais la petite fille a les yeux couleur... attends, comment te dirai-je ?... Oui, couleur d'écorce... Tiens, elle a les mêmes yeux que toi.

...Sûrement il n'y avait pas eu de cataclysme. Cependant, toutes sortes de choses, l'Indien, une poêle à frire, des fourrures qui séchaient sur leurs moules, le petit feu sans fumée, les perches de la cabane, et d'autres choses encore, des personnages presque oubliés tourbillonnaient devant mes yeux comme si une explosion les eût lancés en l'air. Et, à force de

questions haletantes, posées au vieux sauvage, un peu déconcerté par mon extravagance subite, je sus, à n'en point douter, que le hasard, plus adroit que M. Snooby, détective, venait de me révéler enfin où se cachaient Archer et Hannah.

X

Même pour qui connaît la facilité avec laquelle voyagent les Indiens, il y a quelque chose de déconcertant dans cette rapidité avec laquelle circulent les nouvelles dans des pays apparemment dépourvus de toutes ressources.

Quelque diligence que j'aie faite, à traverser des milles et des milles de terrain chaotique, à franchir des torrents en crue, à me faufiler dans des forêts ruisselantes d'eau, à gravir des sommets couverts d'une neige à la fois tassée et molle, où j'enfonçais jusqu'à mi-corps, j'arrivai à une cabane abandonnée. La précipitation de la fuite se lisait dans mille petits détails, dont le plus émouvant, peut-être, était l'oubli de ce peigne, où deux ou trois de ces beaux cheveux blonds, que j'avais aimé à caresser d'une main amoureuse, ranimaient en moi un sentiment que je croyais avoir étouffé...

J'avais été saisi trop brutalement, j'avais voyagé trop vite, pour avoir le temps de me faire une idée nette de ce qui se passerait, quand je me trouverais face à face avec celle qui avait déserté mon foyer, et avec mon ravisseur. Mes buts mêmes restaient imprécis. Soudain, tout s'illumina pour moi. Quel très lointain ancêtre me dictait sa sagesse brutale ? Oui,

je livrerais à Archer un combat mortel, et, quand je l'aurais tué... oui ! tué ! (je me répétai le mot avec une joie barbare) j'emmènerais comme mon bien reconquis cette femme, dont la destinée, désormais, serait d'être soumise à ma volonté. Il y avait une saveur dans ces pensées, qui m'évoquait le goût délicieux du sang qu'on boit à la plaie d'une bête égorgée, lorsque la faim vous a tenaillé durant de longs jours, et que vous avez senti la boulimie vous triturer et vous cuisiner les entrailles. Il était également satisfaisant pour moi de me venger d'Archer (et aussi de Hannah), en tuant le rouquin, puis de jouir sardoniquement de mon triomphe en reconquérant l'amour — ou le désir ? — de la femme. Et, je n'en doutais pas une minute, elle chercherait jusque dans la paume de mes mains l'odeur du sang de l'homme qu'elle avait aimé assez pour briser toutes les vies qui lui étaient attachées... Sans doute, cela était pervers... Mais moi aussi, j'avais droit, n'est-ce pas ? à ma part de bonheur en ce monde. Tant pis pour qui m'obligeait à le reconquérir ainsi.

*

La rivière bouillonnante des crues de printemps, sous la voûte des pins, des cèdres et des tsugas, c'était la route de leur évasion. Le canot lui-même avait buriné dans le sable l'histoire de cette fuite. Il me fallait, aussi, un canot.

En acheter un aux sauvages que j'avais vus, campés à quelques milles de là, me paraissait un exploit de

diplomatie impossible à réaliser. Pour qu'Archer eût été averti aussi rapidement, il fallait que le rouquin fût vraiment aimé des Indiens de ce district. Sans quoi, se rappelant que les affaires entre hommes blancs ne les concernent point, ils eussent regardé de loin les événements, sans un mot, avec un imperceptible sourire amusé au pli de leurs paupières obliques. Mais il n'était pas au-dessus de mes forces de faire rapidement une embarcation passable, et je me mis aussitôt à l'œuvre. A l'aide d'une hache et d'un feu, on façonne et l'on recourbe aisément les racines de l'épinette rouge que les Indiens nomment le *tamarac*. Une fois la carcasse montée, solidement ligaturée avec de la peau verte — il ne me fallut pas longtemps, dans ce pays où le gibier abondait, pour avoir celle d'un chevreuil — je taillai et je cousis l'enveloppe en écorce de bouleaux qui devait recouvrir l'esquif. Un érable me fournit le bois d'une pagaie. En quinze heures je réalisai un canot, moins bien équilibré, certes, que s'il eût été fait par les soins d'un Chippeway, mais capable de me porter à travers n'importe quel courant. Et moi, je voyageais seul, tandis que le canot d'Archer s'alourdissait du poids d'une femme et de deux enfants. Malgré tout, je tenais le bon bout.

C'était un acte un peu gratuit que de brûler la cabane d'Archer. Cependant, cela encore satisfaisait homme nouveau qui se réveillait en sursaut en moi, et qui m'ordonnait de détruire. Même, lorsque les flammes crevèrent brusquement la toiture, dans un éblouissant fracas, je poussai un cri de triomphe, et j'eus envie de danser. Mais cela !... cela !... non !

Il-ne-le-fallait-pas !... je me contraignis... non !... non !... et non !

*

La rivière coulait sur un lit rocheux et l'on ne voyageait pas trois milles — emporté rapidement — sans trouver un rapide. Un Chippeway eut fait sauter à son canot chacun de ces rapides ; mais ni Archer, ni moi n'étions des pagayeurs de la force d'un Chippeway. Il avait inscrit l'histoire de son passage à tous les rapides, et cela, encore, c'était une extraordinaire émotion pour moi !... A côté des pas d'Archer et de Hannah — celui de Hannah, si alourdi par le poids de l'enfant... étranger ! — il y avait ces toutes petites empreintes, telles que peut les faire une Baby Lucy de cinq ans... Ha !... Ah !...

Mais je n'avais pas le droit de m'attarder. C'était à chacun de ces portages que je gagnais, sur les fugitifs, un temps considérable. Le portage qu'ils faisaient en vingt minutes, je le faisais en dix. A la fin du troisième jour, je me sentais tout près d'eux... L'espoir, la haine et le désir dansèrent en mon cœur un ballet fantastique.

*

Le quatrième jour, vers midi, je m'aperçus que j'avais perdu leur trace. A un portage, je cherchai vainement l'empreinte des pieds. Je me rappelai alors que, quelques milles en amont, un affluent avait

débouché brusquement dans la rivière. Sans doute l'avaient-ils remonté !...

C'était un contretemps fâcheux, parce que j'avais, maintenant, à remonter trois ou quatre milles d'un courant furieux, contre lequel l'effort de la pagaie était vain. Il me fallait remonter à l'aide de deux perches, et ce n'est pas là une mince tâche. Je coupai rageusement deux jeunes frênes, et je me mis à l'ouvrage.

C'était bien comme je l'avais prévu. A deux cents pas, à peine, en amont de son embouchure, l'affluent était coupé par un rapide, dont la mouvante écume dansait devant mes yeux... Oui, sur la berge, les traces s'inscrivaient de nouveau.

Mais j'avais reperdu une demi-journée.

L'affluent était moins profond Dans l'eau presque jusqu'à la ceinture, j'avançais plus rapidement, en poussant mon canot devant moi, que si j'avais remonté à la perche. Mais c'était une tâche glaciale, et lorsque, le soir venu, j'allumai mon feu, je me sentis vraiment un tout autre homme, plus empressé à me réchauffer qu'à me venger.

Des voix sonnèrent sous la voûte forestière. C'étaient des voix indiennes, et je ne jugeai pas utile de me distraire de mon occupation du moment, qui était de faire rissoler sur un lit de braise une brochette de viande sèche... Une famille sauvage apparut, reconnut la place bonne à camper, et, sans m'honorer apparemment d'un regard, s'installa à une centaine de pas de moi.

Je les vis tirer leurs canots au sec ; puis, deux femmes; la tête et les épaules rentrées dans des châles bariolés.

se mettre en devoir de préparer un feu. Les deux hommes fumèrent.

L'un d'eux se décida à venir auprès de moi. Il me salua du traditionnel :

— B'jou ! B'jou !

Et il demeura longuement silencieux, à observer mon canot et mes vêtements fumants. Sans mot dire, je lui tendis mon tabac. Il fuma. Lorsqu'il eut fumé, il se leva, me salua d'une inclinaison de tête, et s'en alla.

Nous n'avions pas échangé deux paroles, en dehors du « b'jou » à la fois cérémonieux et familier. Mais, s'il ne m'avait rien demandé, c'est qu'il avait vu, et qu'il savait. Le bagage restreint avec lequel je voyageais parlait d'une expédition pressante. Et, j'en étais convaincu, tout le monde, maintenant, dans ce coin de bois, savait qu'un homme blanc poursuivait l'Irlandais aux cheveux rouges. Et j'étais trop averti pour poser une question à laquelle on m'eût, sans doute, répondu par un mensonge.

*

Les heures de la nuit vinrent, chantées par deux loups amoureux, et par le mélancolique « Bois pourri ! bois pourri ! » d'un engoulevent. Cela même se tut, et il n'y eut plus de vivant que la voix incessante, secrète et cristalline de la rivière, et que les deux feux : celui de l'homme blanc, et celui des hommes rouges, qui faisaient danser des ombres fantastiques.

Je me rappelle que je sommeillai un peu, si bien que mon feu s'éteignit La fraîcheur me réveilla Je

me levai doucement, et, à tâtons, je descendis la berge jusqu'à cette plage de sable fin où mon canot était tiré au sec. Entre le mur sombre de la berge, et la rivière, également sombre, cette plage faisait une bande plus claire. Pour me réchauffer, en attendant le jour, je commençai à me promener doucement.

Cette marche presque insensible m'amena jusqu'au-dessous même du campement indien, dont le feu rougeoyait encore faiblement. Tout à coup, j'entendis remuer des perches sèches, du bois pétilla, des étincelles montèrent vers la nuit, comme pour rejoindre les étoiles, et la flamme fusa, ravivée. Au bord opposé, même, des ombres fantastiques dansèrent. Un dormeur, sans doute, s'était éveillé. Quelques minutes plus tard, j'entendis les borborygmes d'un autre éveil, et une voix grommela en Chippeway :

— C'est toi, fils.

— Ha ! ah ! c'est moi, pèrr. J'ai rallumé le feu... Celui du blanc est mort...

— Le blanc a fait une longue course, et il est fatigué... Ouah ! au matin, ses jambes seront raides pour reprendre la trace de l'homme aux cheveux rouges...

— C'est bien ! L'homme aux cheveux rouges est notre ami. Quand ma femme a été malade, la femme blanche est venue s'asseoir auprès d'elle et a chassé le Mauvais Esprit...

— Cependant, fils ! garde-toi de te mêler des querelles des hommes blancs... Qu'ils se déchirent entre eux, il en restera toujours assez.

— Ouah ! mon père est sage. Mais un mot d'avis

donné à un ami peut le sauver... La Hart-Rouge *(je me souvins du surnom donné à Archer par les Indiens, et de ce que m'avait dit le vieux)*... la Hart-Rouge ne sait pas que son ennemi est si proche.

— ...Ouah ! Ouah !.. cependant il fuit vite.

— Plus vite que les forces de la femme et des deux enfants ne le peuvent permettre...

— ...Oui, elle voulait s'arrêter, pour l'enfant, et attendre. Alors il a levé le fouet sur elle, comme sur une chienne, et il lui a dit : Marche !

— Mais il n'aurait pas frappé, bien sûr...

— Ouah ! il court pour sa vie, il me semble. Le blanc que voilà, et qui poursuit je ne sais quelle vengeance...

— ...Ce n'est pas notre affaire.

— ...Ouah ! ouah ! certes, ce n'est pas notre affaire, mais qui, je te le dis, poursuit une vengeance, est un homme terriblement robuste...

— ...La Hart-Rouge prétend qu'il saute sa propre taille...

— ...J'ai connu un guerrier, comme cela, du temps que les Chippeways étaient des hommes... De plus, ce blanc ! il n'est pas très grand, mais sa poitrine est épaisse comme celle d'un ours.

— Ainsi donc l'appellerons-nous Masquah *(l'Ours)*...

— Et Masquah, m'a dit aussi la Hart-Rouge, est habile à tirer, et à tous les exercices du corps... En tous cas, il est venu plus vite que je n'aurais cru possible à un homme blanc de le faire...

— ...Oui, mais, tu l'as dit toi-même, il aura les jambes raides au matin.

— L'ai-je dit ? C'est possible. Cependant, c'est un

homme bien fort. Il se peut, après tout, qu'il reprenne la trace...

— Oui, mais la Hart-Rouge aura une belle avance. Il aura parcouru le vieux chemin des Indiens *allège*, et il aura trouvé à l'autre bout de la trace mon canot, pour reprendre le courant de l'eau. Masquah va être obligé de porter son canot...

— Compte donc deux pleins jours d'avance pour la Hart-Rouge...

— Bon ! mais pourquoi ne va-t-il pas chercher protection dans un poste de la « Hudsonbay company » ? ou, encore, chez les « Police » des blancs ?

— Peut-être les « Police » n'aiment pas la Hart-Rouge ? Et puis, il n'y a qu'une chose qu'un homme de notre peuple ne peut pas comprendre, c'est, tu le sais, le « pourquoi » d'un homme blanc...

— ...Mais cette petite fille qui est malade ; comment vont-ils voy...

...Comment en aurais-je entendu davantage ?... Malade !?... Malade !... Baby Lucy !...

*

Tout sentiment de vengeance brusquement éteint en moi... Un seul désir, maintenant, — et je sentais mes nerfs tendus, prêts à se rompre l'un après l'autre, avec le bruit de cordes de violon qui se cassent... — un seul désir : arriver, arrêter la poursuite, crier à Archer : « Non ! Non ! ne fuyez pas davantage. Ni vous, ni Hannah n'avez rien à craindre de moi... Mais pour l'amour de Dieu, ne laissez pas mourir cette enfant ! mon enfant !... »

...Le flux et le reflux de l'espoir déferlèrent en mon âme, selon que les événements étaient pour moi, ou contre moi. Ce chemin des Indiens, à peine indiqué dans le bois, par deux lignes parallèles : l'une d'ombre, l'autre de clarté, dans le demi-jour de la forêt, je le suivis avec assez de bonheur. Mais, sur le versant ouest des collines, quand je voulus mettre à l'eau mon canot, porté à dos toute une longue journée, je perdis pied. L'esquif, si frêle, heurta un rocher aigu, qui lui fit une large plaie... Il me fallut chercher des bouleaux, en tailler les écorces, les coudre avec du nerf, graisser les coutures avec du suif... Et mon âme était bien loin de mon corps... Ce fil de la volonté, qui les reliait l'une à l'autre, perdait, à s'étirer, toute son élasticité... Encore une demi-journée de perdue... Archer avait, maintenant, trois jours pleins d'avance sur moi... En trois jours, que s'était-il passé.

*

C'est le troisième soir, après que j'eus réparé le canoë, et descendu des milles et des milles de rivière tourbillonnante, que je tombai à l'endroit où ils avaient campé... Que m'importaient ces traces croisées et enchevêtrées, où j'aurais pu déchiffrer l'histoire lamentable et tragique ? J'écartai, même, comme sacrilège, cette tentation de rechercher les traces d'une douleur féminine égale, sans doute, à la mienne, et peut-être doublée d'un poignant remords. Tout ce que je voyais, maintenant, c'était, au-dessus de la terre fraîchement remuée de ce tertre nu de toute

végétation, cette surface d'un pin, grossièrement équarrie à la hache, et gravée au fer rouge d'une croix et d'un nom :

LUCY MONGE

...Un homme se penchait sur son passé !

FIN

DATE DUE SLIP

F255

[illegible]

Constantin-Weyer,
Maurice
Un homme se penche sur
son passé

Constantin-Weyer 86790

[redacted]

